

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière: [1]-112, [131]-134 p.

Coloured pages/
Pages de couleur

Pages damaged/
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/
Pages détachées

Showthrough/
Transparence

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/
Pagination continue

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>						

PER
B-139

VOL. V, No. 29.

MAI 1896.

PRIX 10 CENTINS

E. Beaupré

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PARAISANT
LE PREMIER
DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE LITTÉRAIRE

SOMMAIRE :

INCENDIAIRE

AU COMPLET

Par PIERRE SALES.

J'ATTENDS VOTRE RETOUR! — Musique.

ANECDOTES.

PENSÉES.

Abonnement, avec prime, - \$1.00 par An

LEPROHON &
LEPROHON ÉDITEURS

25 ST. GABRIEL MONTREAL CAN.

JUGEZ DE NOS PRIX

M. CAVALIQUETTE
1575 STE CATHERINE



\$2175

7 MORCEAUX

POUR
CET
AMEUBLEMENT
EN
CHENE
SOLIDE

PER
D-139
Jean
AVANTAGES AUX ABONNES DE

LA

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL

10. Les numéros sont expédiés directement aux abonnés régulièrement, une fois par mois, durant la durée de l'abonnement.
20. Les livres reviennent à meilleur marché, c'est-à-dire \$1.00 pour 12 numéros contre \$1.20 achetés en détails à 10c. le volume.
30. Chaque abonné reçoit un volume prime au choix parmi 6 superbes ouvrages (valeur moyenne 50c.) ce qui réduit actuellement son abonnement à 50c. par an.

☛ Voir le coupon d'abonnement à la fin de ce volume.

VIENT DE PARAITRE

L'AMOUR VAINQUEUR

Par JULES DE GASTYNE

Ce magnifique roman commencé par *La Presse* de Montréal et discontinué faute de copie, vient de paraître en brochure, au complet. Tous ceux qui ont commencé ce superbe roman sur *La Presse* sont anxieux de l'avoir en entier et les éditeurs se sont empressés de satisfaire à ce désir.

Prix: 25 cents franco

Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

LIBRAIRES-EDITEURS,

rue St-Gabriel,

MONTREAL,

Une Publication Populaire

QUI MERITE D'ETRE LUE PAR TOUT LE MONDE

La Bonne Litterature Francaise

MAGAZINE LITTERAIRE MENSUEL



La publication la plus complète et la meilleur marché qu'il y ait au monde, elle donne au dela de 185.000 lignes de matière à lire, format ordinaire, pour UNE PIAS-
TRE PAR AN AVEC PRIME.

Quiconque commencera la lecture trouvera tout ce qui peut plaire, ces romans étant choisis parmi les ouvrages des romanciers les plus célèbres. Le prix très modique de ces volumes assure un énorme succès aux éditeurs, le choix judicieux de ces ouvrages leur ouvrant toutes les portes.

Chaque volume grand format fait partie d'une série intitulée : " LA BONNE LIT-
TERATURE FRANÇAISE " et contient la matière ordinaire d'un volume de 350 à 400 pages formant une histoire complète qu'on ne pourrait se procurer à moins de \$1.00 (une piastre).

VOLUMES PUBLIES :

- 1e—Follement Aimée (épuisée).....par Pierre Maël
(*Le même ouvrage sous le nom " Torpilleur 29 ", édition de Paris,
sera envoyé sur réception de 25 cents.*)
- 2e—Les Mystères de Montréal (épuisé).....par Aug. Fortier
(*" Mystères de Montréal ", édition sur beau papier, format 1 12°
sera envoyé sur réception de 50 cents.*)
- 3e—Le Martyr de l'Amour.....par Pierre Ziccone
- 4e—La Roche qui pleure.....par Chs. Valois
- 5e—Le Remords d'un Faussaire.....par H. Du Campfranc
- 6e—Rêves Durés.....par M. Maryan
- 7e—Le Drame de l'Hôtel Woronzoff.....par Marie Maréchal
- 8e—Les Fiançailles de Lorette.....par Ph. Saint Hilaire
- 9e—Le Sacrifice d'un Fils.....par Ernest Daudet
- 10e—Le Coureur de Dot.....par H. Du Campfranc
- 11e—Souffrance et Bonheur.....par Pierre Maël
- 12e—Le Roman d'une Jeune Fille Pauvre.....par Eliza Gay
- 13e—Le Roman d'un Crime.....par Etienne Marcel
- 14e—Trahison vaincue par l'Amour.....par Jules Mary
- 15e—La Vengeance du Fiancé.....par " "
- 16e—L'Enlèvement My-térieux.....par Xavier de Montépin
- 17e—Les Deux Jeanne, ou le Solitaire du Grand Bouf.....par Pierre Maël
- 18e—Un Misérable Faussaire.....par Paul Saunière
- 19e—Martyre d'une Mère.....par Georges Pradel
- 20e—La Charmeuse.....par Jean Raynal
- 21e—Le Vengeur.....par Georges Grison
- 22e—La Mèche d'Or.....par Pierre Sales
- 23e—Le Secret des Orphelins.....par Chas. Deslys
- 24e—Le Mystère du Puits.....par Pierre Sales
- 25e—Un Drame à Trouville.....par Alfred de Bréhat
- 26e—La Belle Hôtesse.....par Louis Letang
- 27e—La Fille du Révolutionnaire.....par Georges Pradel
- 28e—Le Roi de Paris.....par Jules Mary

Un numéro spécimen est expédié franco, à toute personne qui envoie 10 cents en argent ou en timbres-poste aux éditeurs,

LEPROHON & LEPROHON,

MONTREAL.

25, rue St-Gabriel,

INCENDIAIRE !

PREMIERE PARTIE

I — MICHEL THOMERAIN

Le jour était à peine levé, lorsque mademoiselle Suzanne de Saint-Ermond parut dans la grande cour, qui séparait la maison d'habitation du corps de la fabrique.

Saluant le gardien de nuit, qui allait se reposer, elle demanda :

— Dites-moi, mon ami ; mon père est-il rentré, cette nuit ?

— Ma foi, non, mademoiselle. Il aura sans doute été retenu à Paris par les apprêts de la fête.

— En effet. Allez vous reposer.

— Mademoiselle n'a besoin de rien ?

— Non, merci. Voici d'ailleurs M. Joseph Bernier.

Le gardien de nuit s'en alla, tandis que Joseph Bernier, le contre-maître de la fabrique, s'approchait en saluant la fille de son patron :

— Vous ne vous déferez donc jamais de cette habitude d'être levée avant tout le monde ? dit-il en souriant.

Que voulez-vous, Bernier, puisque mon père est sans cesse retenu à Paris, et que M. Michel est en voyage, il faut bien que les ouvriers voient quelqu'un de la famille. Cela leur donne toujours plus de cœur pour travailler.

Le contre-maître se dirigea vers la porte de la fabrique et l'ouvrit en disant :

— Je viens simplement faire un tour, ce matin, puisque nous avons reçu l'ordre, hier, d'arrêter toutes les machines.

Suzanne entra avec lui sous le vaste hangar où s'alignaient les diverses machines de la grande fabrique de bois découpés, qui avait été fondée quarante ans auparavant par son grand-père maternel. Elle s'arrêta devant une nouvelle machine, installée seulement depuis quelques mois, et qui avait donné les plus merveilleux résultats.

— Ah ! ah ! prononça Bernier, avec un bon sourire, vous examinez encore la dernière invention de M. Michel ?

— En êtes-vous toujours satisfait, Bernier ?

— Parbleu ! Economie de temps, de travail, de marchandise ! Le couteau au lieu de la scie ! Presque plus de sciure !... Ah ! M. Michel a bouleversé le métier avec ses inventions... Savez-vous quand il revient, M. Michel ?

— Mais bientôt, je pense, mon bon Bernier. Vous auriez besoin de lui ?

— Ah ! dam, oui. Il m'a tracé de la besogne pour trois mois ; en voilà quatre qu'il est parti... Et, comme votre papa ne s'occupe pas beaucoup de la fabrique...

— Cependant, mon père a surveillé, lui-même, l'arrivage de tous ces bois que M. Michel a expédiés de Russie.

— Ça, oui M. de Saint-Ermond a tout vu par lui-même ; c'est lui qui les a fait ranger, là bas, derrière le hangar... Il y en a des tas et des tas...

— Oui, pour plusieurs millions, je l'ai entendu dire par mon père. C'est une grosse spéculation.

—Et, sans doute, on attendra le retour de M. Michel, pour y toucher ?

—C'est probable, Bernier.

Tout en parlant, ils avaient fait le tour de l'immense atelier. Des voix retentirent auprès d'eux.

—Voici mes hommes qui arrivent, dit le contre maître. Nous allons commencer nos préparatifs pour installer ici la salle des rafraîchissements.

—Est-ce qu'un tapissier ne doit pas venir de Paris ?

—Si ; mais nous allons reculer les machines pour faire de la place.

La jeune fille jeta un dernier regard sur l'atelier, puis elle s'éloigna. Tous les ouvriers la saluèrent respectueusement quand elle traversa la cour. Elle regarda, en passant, un petit pavillon sur la porte duquel étaient inscrits ces mots : " Cabinet de l'ingénieur. " Puis elle entra dans le magnifique chalet, que son grand-père avait jadis fait construire pour le mariage de sa mère, et qu'elle occupait seule aujourd'hui avec son père. Elle traversa le grand salon et s'arrêta longuement devant un beau portrait de femme. Ensuite, elle remonta chez elle et alla s'accouder au rebord de sa fenêtre. Le soleil se levait dans une gaieté sereine. Tout le ciel était bleu.

Après quelques minutes de rêverie, Suzanne se pencha dehors, comme si elle voulait voir plus loin. Elle examinait toutes les voitures. Elle les prenait au moment où elles dépassaient les fortifications et les suivait jusqu'au moment où elles arrivaient devant elle ; et alors, comme toutes continuaient leur chemin vers Saint-Denis, la jeune fille avait un petit mouvement de déception. Puis elle regardait de nouveau vers Paris, et cherchait une nouvelle voiture.

Presque tous les matins, elle guettait ainsi le retour de son père. Ce fut seulement vers huit heures et demie qu'elle poussa un cri de joie :

—Ah ! le voici !

Elle se précipita dans l'escalier, traversa promptement la maison, puis le jardin qui la séparait de la route et vint se placer à la porte, fixant ses yeux à trois cents mètres devant elle, sur une victoria, dans laquelle était un homme à moitié endormi tenant entre ses doigts un cigare éteint. Le cocher aperçut Suzanne et, se retournant vers son maître, cria :

—Nous voici arrivés, monsieur !

M. de Saint-Ermond sursauta et regarda au dehors. Il vit aussi sa fille et eut un geste d'humeur :

—Ah ça, je ne pourrai donc pas mettre cette gamine à la raison ? La voilà qui espionne mon retour, comme faisait autrefois sa mère ! Cela commence à devenir insupportable.

La voiture pénétra dans la cour, dont Suzanne avait fait ouvrir la grille, et s'arrêta net devant le perron. Suzanne était là, les bras tendus, les lèvres souriantes :

—Bonjour, mon père.

—Tu sais, commença M. de Saint-Ermond, que je n'aime pas à te voir ainsi à la porte quand j'arrive...

—Mais, père, c'est un hasard. Tu sais bien, toi aussi, que je me lève de bonne heure. J'étais venue voir mes fleurs... J'ai entendu ta voiture...

Et elle l'embrassait avec la plus vive tendresse. M. de Saint-Ermond se dégagea doucement :

—Bon, bon. Nous n'avons guère le temps de nous embrasser aujourd'hui.

Suzanne, un peu interdite, répliqua :

—Bernier a déjà commencé les préparatifs.

—Bien. Moi, j'ai été retenu, hier, à Paris, pour prendre mes dernières dispositions avec le tapissier... J'ai été forcé de coucher au cercle... Et, ce matin, j'étais chez le tapissier à la première heure... On va apporter une tente toute prête pour couvrir la grande cour, qui servira de salon, avec un tapis... J'aime à croire que tu t'es déjà occupée de ta toilette ?

—Oui, mon père.

—Je tiens à ce que tu sois éblouissante. Allons, remonte vite chez toi, que je puisse m'occuper de tout !

Il traversa la maison, tandis que Suzanne entra dans le salon, pouvant à peine étouffer ses larmes, ne pouvant comprendre cet accueil.

Elle entendait son père, qui, était là, le cigare à la bouche, le chapeau un peu en

arrière, bousculant tout son monde, quand tout à coup un fiacre s'arrêta devant la maison. Un jeune homme, grand, sec et brun, en descendit et, faisant le tour du chalet, arriva dans la cour, où M. de Saint-Ermond criait au milieu des ouvriers. Tout le monde cessa de travailler. M. de Saint-Ermond devint très pâle. Et Suzanne, qui regardait par une fenêtre du salon, murmura en tremblant :

— Michel Thomerain !

Déjà, Joseph Bernier s'avancé, la main tendue, et les ouvriers de la fabrique venus ce matin-là souriaient en envoyant un salut au jeune ingénieur. Seul, M. de Saint-Ermond restait froid ; il fixait durement Michel Thomerain, si durement que ce dernier s'arrêta et, à son tour, dévisagea son patron. Après quelques secondes, il demanda :

— On dirait que mon arrivée vous surprend, monsieur de Saint-Ermond ?

— En effet, balbutia celui-ci, je... je ne... vous attendais pas ce matin.

— Je suis arrivé par le train de neuf heures quarante-trois. J'ai pris une voiture, et je me suis immédiatement fait conduire ici. Sans même voir ma mère. J'avais hâte de vous rendre compte de ma mission.

M. de Saint-Ermond revenait peu à peu à lui, il reprenait son allure hautaine d'homme du monde. Il alluma un nouveau cigare, donna quelques ordres, puis, d'un ton glacial, s'adressa à Michel :

— Si vous voulez bien entrer dans le chalet, nous causerons plus à notre aise. Vous connaissez le chemin, n'est-ce pas ?

Michel s'inclina et gravit lentement les marches du perron, se demandant pourquoi on le traitait en étranger. M. de Saint-Ermond marchait auprès de lui. Au moment où ils pénétrèrent dans le grand salon, le jeune ingénieur distingua un pan de robe qui disparut aussitôt derrière une porte. Il murmura doucement : " Suzanne " puis, se tournant vers son patron :

— Permettez-moi, monsieur, de vous demander des nouvelles de mademoiselle Suzanne ?

— Mademoiselle de Saint-Ermond est en parfaite santé, répliqua son père, du même ton glacial. — Asseyez-vous donc, monsieur.

Michel s'assit, tout décontenancé, inquiet.

— Je suis tout à vous, déclara Saint-Ermond ; mais permettez-moi d'ouvrir cette fenêtre, que je surveille un peu ce qu'on fait... Maintenant je vous écoute.

L'ingénieur jeta un coup d'œil sur la cour, sur la tente qui commençait à s'élever, puis entama son récit, racontant au long ses voyages, sans s'apercevoir de l'impatience, très visible pourtant, de M. de Saint-Ermond. Il finit en disant :

— Bref, en quittant la Norvège, je suis allé directement à Saint-Pétersbourg, où se trouve un marché important des bois qui s'expédie par le port de Riga ; et c'est là que j'ai pu effectuer les achats considérables dont vous m'aviez chargé. Comme je vous l'ai expliqué dans ma dernière lettre de Saint-Pétersbourg, les bois que j'ai achetés ont pu vous sembler d'un prix élevé ; mais leur qualité est absolument supérieure, nous n'aurons presque pas de déchet : en un mot, j'espère que l'affaire sera excellente...

— Les bois sont arrivés depuis quelques jours ; je les ai vus moi-même, j'en suis enchanté.

— Ah ! ils sont déjà arrivés ?

— Mais oui. Cela vous étonne ?

— Non ; car c'est bien le délai que j'avais indiqué. Seulement, permettez-moi de vous le dire, je n'avais qu'une confiance très limitée dans le commissionnaire-expéditeur auquel vous m'avez donné l'ordre de remettre nos marchandises.

— Vous me surprenez, monsieur Thomerain. Ne vous ai-je pas écrit que j'avais la plus entière confiance dans M. Pouschkoff ?

— Si vous ne m'aviez pas écrit cela de la façon la plus catégorique, je vous avoue franchement que je n'aurais jamais confié trois millions de marchandises à cet homme-là.

— Que craigniez-vous donc ?

— Mais... un mauvais embarquement, ou bien que cet homme n'échangeât nos marchandises de qualité supérieure contre des marchandises avariées... Et comme, à ce moment-là, vous m'avez ordonné de poursuivre mon voyage, comme je n'ai pu assister au chargement des vapeurs...

— Tranquillisez-vous, monsieur Thomerain ; j'avais sur ce Pouschkoff les meilleurs

renseignements ; et ce qui, d'ailleurs, rend votre défiance bien ridicule, c'est que les bois achetés par vous sont arrivés en parfait état ; je les ai soigneusement examinés ; ils sont rangés dans notre chantier, derrière notre grand atelier de scierie ; ils sont même déjà assurés contre tous les risques d'incendie... Continuez, je vous prie.

—Le reste de mon voyage n'offre malheureusement aucun intérêt. Vous avez exigé que je pousse jusqu'au centre de la Russie, jusqu'au Volga ; tout est là à l'état rudimentaire. Et je suis persuadé que, pendant plusieurs années, nos relations avec Riga et Saint-Petersbourg nous suffiront amplement. Ces deux derniers mois de mon voyage ont donc été perdus.

Michel s'arrêta. Saint Ermond lui demanda d'un ton indifférent :

—C'est tout ce que vous avez à me dire ?

—Oui, Monsieur.

—Eh bien, allez passer la journée avec votre mère, c'est justement un dimanche ; et vous viendrez demain reprendre votre poste, Adieu !... A demain !

Et il se leva, envoyant un salut hautain à son ingénieur. Il allait sortir, quand Michel l'arrêta en disant :

—Pardon, monsieur. Est-ce bien tout ce que, vous, vous avez à me dire ?

—Sans doute !

—Vous savez que je suis franc, monsieur de Saint-Ermond. Voulez-vous me permettre de vous poser une question ?

—Faites, monsieur.

—Je viens d'accomplir, pour vous, un long et pénible voyage. En arrivant à Paris, je n'ai eu qu'une idée : courir ici, pour vous voir, pour me mettre à votre disposition, si cela était nécessaire, sans avoir pris une heure pour embrasser ma pauvre mère... Et vous ne m'avez pas donné une poignée de main !

Saint Ermond se redressa avec beaucoup de hauteur et s'écria :

—C'est la première fois, monsieur, qu'un de mes employés se permet de me parler ainsi.

—C'est parce que je crois en avoir le droit, monsieur, répliqua Michel fièrement. Ces deux phrases avaient été prononcées de telle façon que tout le monde les entendit dans la cour. Joseph Bernier murmura :

—Ça ne va donc pas entre notre patron et notre ingénieur ?

L'industriel lançait des regards furieux à Michel.

—Cette fois, monsieur, est-ce bien tout ce que vous avez à me dire ? s'écria-t-il.

—Non, monsieur, j'ai encore une question à vous poser.

—Vous abusez singulièrement de mes instants, monsieur ! Vous savez très bien que je donne, ce soir, une grande fête, que je n'ai qu'une journée pour faire tous mes préparatifs...

—Oui, monsieur, je sais tout cela. Je sais que, le premier dimanche de mai, vous donnez toujours une grande fête. Et je ne vous cacherais pas que c'est pour être ici à cette date que j'ai voyagé jour et nuit.

—Je ne vous cacherais pas davantage que je ne vous attendais qu'au milieu de la semaine !

—Ainsi, quand vous m'avez dit : "A demain !" cela signifiait bien que vous ne désiriez me revoir que... demain ?

—Sans doute, monsieur.

—Jusqu'ici, monsieur de Saint-Ermond, vous m'aviez fait l'honneur de m'inviter à votre grande soirée.

—J'avais tort, et désormais, il n'en sera plus ainsi.

—C'est bien, monsieur, je n'ai qu'à m'incliner, et je le fais respectueusement...

—J'entends que tout rende dans l'ordre ! Et je vous prie de savoir désormais vous-mieux tenir à votre place.

—Je saurai m'y tenir, monsieur, soyez tranquille. Pardonnez-moi d'avoir provoqué cette explication ; elle était nécessaire. Je vous assure que je ne me serais pas attendu à un tel revirement.

—Que signifient vos paroles, monsieur ?

—Elles signifient, monsieur, que, depuis dix ans que j'ai eu l'honneur d'entrer dans votre maison, j'ai réussi, par mon énergie, à soutenir une entreprise qui serait tombée ; qu'au lieu d'exploiter pour mon compte les découvertes que j'ai faites, je les ai aban-

donnés à votre usine... En un mot, j'ai soutenu votre fortune qui sombrait... Je considérais cette maison comme la mienne... Etais je assez naïf ! Vous m'en chassez brutalement, lorsque je viens de vous donner une dernière preuve de dévouement !

— Je ne vous ai pas dit que je vous renvoyais, monsieur Thomerain...

— Oh ! ne craignez pas que je vous laisse cette peine. J'ai l'honneur de vous donner ma démission

— Vraiment, monsieur ; et pourquoi donc ?

Michel s'avança un peu et vint audacieusement se placer devant l'industriel :

— Je vous donne ma démission, déclara-t-il d'une voix forte, parce que j'aime mademoiselle Suzanne de Saint-Ermond.

— Vous aimez ma fille, monsieur ?

— Vous le savez bien ! Et ce n'est que pour m'éloigner d'elle que vous m'avez expédié en Suède, en Norvège, en Russie... Si vous n'aviez craint quelque résistance de ma part, je crois que vous m'auriez expédié au fond de l'Asie ! Eh bien ! oui, je vous donne ma démission, parce qu'il ne me plaît pas d'être traité de la façon dont vous m'avez traité tout à l'heure, dans la maison d'une jeune fille que je vénère et que j'aime, peut-être plus que vous ne l'aimez et ne la vénérez...

— Assez, monsieur, vous vous oubliez !

Saint-Ermond étendit la main vers la porte du salon.

— Adieu ! s'écria Michel d'une voix farouche.

Et le jeune homme sortit brusquement du salon, tandis que l'industriel prononçait :

— Voilà un bon débarras !

II — INCENDIAIRE I

Michel eut à peine quitté le chalet, que M. de Saint-Ermond revint dans la cour, affectant la plus grande inquitance, parlant avec désinvolture, faisant recommencer les plis des tentures, criant :

— Qu'on se dépêche ! qu'on se dépêche ! Les fleurs arriveront à midi. Il faut que tout soit prêt à midi, qu'il n'y ait plus qu'à disposer les guirlandes.

Il remarqua, cependant que les ouvriers étaient dissatisfaits et travaillaient mollement, il les apostropha :

— Ah ça ! mes amis à quoi pensez-vous ? si c'est Michel Thomerain que vous regrettez laissez moi vous dire qu'il y avait longtemps que sa conduite me déplaisait. Ma parole ! on aurait cru qu'il était le patron !... Heureusement, c'est fini ! Nous n'entendrons plus parler de lui... Il ira jouer ses petites comédies de dévouement autre part... Allons ! au travail ! Ceux qui préféreraient Michel Thomerain à moi, c'est-à-dire à leur vrai patron, n'ont qu'à le suivre !

Dès lors, personne ne dit plus que les paroles nécessaires à la besogne. Et vers midi, les apprêts étaient presque terminés.

Une superbe tente, gris et bleu, reliait le chalet à la fabrique ; la grande porte de la fabrique était ouverte, et une lourde draperie rouge séparait le premier vestibule du reste des ateliers. Le glacier arrivait pour installer son buffet ; le fleuriste disposait déjà des guirlandes de tous côtés. A ce moment, un domestique vint prévenir M. de Saint-Ermond que sa fille l'attendait dans la salle à manger.

— Bien, bien, j'y vais, dit-il.

Mais, sur le perron, il hésita un peu :

— C'est que, murmura-t-il, avec elle ce sera moins commode. Bah ! tant pis !

Et il se dirigea vers la salle à manger, où Suzanne, vêtue d'une simple robe noire, attendait, debout, le visage très pâle, les yeux un peu rouges.

— Tu as pleuré ? fit son père en s'asseyant.

— Je regrette que vous le voyiez, mon père ; car j'ai fait ce que j'ai pu pour que mes yeux ne soient pas rouges.

— Tu sais bien que je vois tout, même quand on veut me le cacher. Pourquoi as-tu pleuré ?

— Parce que j'ai entendu tout ce qui s'est passé entre vous et M. Michel.

— Voilà qui est parfait et qui rend inutile la communication que j'allais te faire. Puisque tu sais que Michel nous quitte...

— C'est vous qui l'avez forcé.

—Non. Il a simplement compris que sa place n'était plus ici.

—C'est-à-dire que, maintenant que vous n'avez plus besoin de lui, maintenant qu'il a refait votre fortune ébranlée, maintenant qu'il vous a abandonné ses inventions...

—Ta, ta, ta ! En voilà assez, mademoiselle ! Je ne puis admettre qu'une petite fille comme vous critique la conduite de son père. Qu'il ne soit plus question de ce Thomerain, un homme de rien qui a osé me dire qu'il aimait ma fille !... Assez sur ce sujet !... Déjeunons tranquillement, et songeons à la grande fête que nous donnons ce soir.

—Je ne vous répondrai qu'une chose, mon père, déclara Suzanne, d'une voix ferme. Nous ne parlerons plus de M. Thomerain puisque vous l'exigez ; mais je vous prie de ne plus me traiter en petite fille, je ne le suis plus, et la preuve, c'est ce que je serai bientôt majeure.

—Nous n'en sommes pas encore là, Dieu merci ! s'écria Saint-Ermond, en se passant la main sur les yeux. Assez ! Mange et tais-toi ! Ce serait insensé que la fille recommençât les scènes de la mère...

—Ma mère était une sainte !

—Oui, oui, entendu ! Mais, tais-toi !

Suzanne baissa les yeux et ne dit plus une parole jusqu'à la fin du repas. Pourtant elle souffrait horriblement à la pensée que l'homme qu'elle aimait était détesté par son père. Après le repas, M. de Saint-Ermond lui dit avec un ton d'insouciance :

—A propos, petite, soigne tout particulièrement ta toilette, ce soir. Tu verras plusieurs jeunes gens, tous plus séduisants les uns que les autres... Tu es très demandée... Et je le comprends, car je ne connais pas de plus jolie jeune fille que toi, orgueil paternel mis à part...

—Je puis vous déclarer d'avance, mon père, que l'homme que j'aime ne sera pas ici, ce soir.

—Comment ! encore ? s'écria M. de Saint-Ermond, en allumant son cigare. Toujours ce rêve de petite fille ? Palsambleu, ma fille, vous imaginez-vous qu'une Saint-Ermond puisse épouser un petit ingénieur ?...

Suzanne n'attendit pas la fin de la phrase ; elle quitta rapidement la salle à manger, et remonta chez elle. Son père continua tranquillement d'allumer son cigare ; puis il alla s'étendre dans le fumoir, où, les yeux en l'air, il regarda les petits nuages que faisait la fumée de son cigare et, peu à peu, il s'endormit.

Quand il s'éveilla, vers cinq heures, il eut un mouvement d'humeur, et s'écria :

—Hein ! j' m'endors après mon déjeuner ! Voilà trois fois que cela m'arrive !

Une voix railleuse lui répondit :

—Prenez garde, mon cher ; c'est un symptôme de vieillesse.

—Oh ! comtesse, balbutia Saint-Ermond, vous êtes méchante aujourd'hui.

Et il se leva pour baiser la main de la belle comtesse Nina Carenitich.

—J'espère, comtesse, qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes ici ?

—Tout juste une demi-heure.

—Mais c'est une trahison ! Comment ne m'a-t-on pas averti ?

—Je l'ai défendu. J'étais venue afin de voir si rien ne vous manque pour ce soir. J'ai demandé mademoiselle Suzanne ; mademoiselle votre fille s'est, paraît-il, enfermée dans sa chambre. Alors, j'ai bien été obligée de vous demander, vous ; on m'a répondu que monsieur dormait dans son fumoir. C'est été un péché que de vous réveiller. Vous dormiez si gentiment, avec un petit mouvement de haut en bas... On entendait votre respiration qui s'échappait par le nez...

—Comtesse, vous êtes abominablement méchante !

—Non ; mais il faut bien vous rappeler, de temps en temps, que vous n'êtes plus un jeune homme. Allons, offrez-moi votre bras, et faites-moi faire un tour dans vos ateliers.

Saint-Ermond offrit son bras à la comtesse russe ; et ils quittèrent aussitôt le salon pour traverser la cour et examiner les apprêts de la fête.

—C'est charmant ! déclara Nina Carenitich, en adressant un sourire à Saint-Ermond. Vos invités seront ravis.

—Dès le moment que vous êtes satisfaite, répliqua galamment Saint-Ermond, je n'ai plus rien à désirer : mon but est atteint.

—Voulez vous vous taire ! Si votre fille vous entendait !

—Oh ! ma fille !... prononça Saint-Ermond, avec un geste insouciant.

Ils traversèrent aussi le buffet, puis soulevèrent la tenture et gagnèrent le grand atelier, qui était absolument désert.

— Je crois qu'ici personne ne nous écoute, dit Nina.

— Non. Nous sommes bien seuls. Avez-vous quelque chose à m'annoncer ?

— De mon côté, tout va bien. Mon frère, le prince Gérald Vérénine m'accompagnera ce soir.

— Est-il toujours dans les mêmes dispositions ?

— Oui. Il a encore aperçu votre fille, l'autre soir, à l'Opéra ; et il la trouve adorable. Mais Suzanne ne se doute-elle de rien ?

— De rien absolument. Je ne lui ai jamais parlé du prince ; et, ce matin encore, je lui ai déclaré que je ne voulais pas nommer le gendre que je rêvais.

— C'est parfait.

— Et, après cela, comtesse, nous songerons à nous, n'est-ce pas ?

— Oh ! marions d'abord ces enfants... Vous savez que notre mariage dépend de leur... Mais n'ai-je pas entendu vos domestiques parler de Thomerain ? Serait-il revenu ?

— Oui, mais rassurez-vous. Je l'ai mis à la porte... ou plutôt, pour être plus adroit, je l'ai amené à m'offrir sa démission...

— Que vous avez acceptée ?

— Sans hésiter.

— C'est que son retour ici pouvait tout perdre !

— Je l'ai bien pensé. Nous sommes débarrassés de lui pour toujours.

— Parfait ! Maintenant que je suis rassurée, je vous quitte.

— Quoi ! déjà ?

— Il faut bien que j'aie m'habiller. Ne voulez-vous pas que je sois belle ? Adieu, mauvais sujet.

Saint Ermond reconduisit la jolie Russe jusqu'à sa voiture, et resta sur la route tant que la voiture parut à l'horizon. Et il rentra chez lui en pensant :

— Quel e adorable femme !

Il s'installa alors devant sa table de toilette, et procéda à la teinture de ceux de ses cheveux qui s'obstinaient à passer du noir au blanc. Cela fait, il descendit pour s'assurer qu'aucun détail n'avait été oublié, que le vestiaire et le buffet étaient prêts, que tous les meubles étaient bien rangés comme il le désirait. Ensuite, il monta chez sa fille.

Suzanne, dès qu'elle vit son père, ferma un tiroir où étaient déposées de vieilles lettres qu'elle lisait. Saint Ermond eut l'air de ne pas s'en apercevoir.

— Ma chère fille, je viens te demander s'il ne te manque rien.

— Non, merci, mon père... J'ai ma robe, mes fleurs, mes bijoux. J'ai donné les ordres nécessaires pour que votre dîner vous soit porté chez vous, nous ne pouvons dîner dans la salle à manger.

— Bien, ma fille, merci. A ce soir.

Il revint dans sa chambre où il dina en homme heureux ; puis, il commença sa toilette la plus délicate, la préparation de son visage, dont il corrigeait les rides par des pâtes. surtout les paupières et les coins des yeux que de trop longues et trop nombreuses veilles avaient plissés avant l'âge. Enfin, à neuf heures du soir, élégant comme un jeune homme, le gardénia à la boutonnière, il descendit au rez-de-chaussée qui était éclatant de lumière.

Suzanne, aussi sérieuse qu'une femme, était debout, au milieu du grand salon, donnant un dernier coup d'œil, voyant tout, avec la sûreté, la précision d'une maîtresse de maison accomplie.

Les invités commençaient déjà à arriver, Nina Carenitch entra au salon au bras du prince Vérénine, long jeune homme blond, au regard trop clair, aux moustaches trop longues et tombantes.

Saint Ermond s'avança à sa rencontre en disant :

— Ah ! Vous voici, comtesse ! Comme c'est aimable à vous d'arriver la première.

— Je vous présente mon frère, monsieur de Saint-Ermond, dit-elle en souriant.

— Enchanté de vous serrer la main, mon prince, dit Saint-Ermond, comme s'il voyait le prince pour la première fois.

Ils pénétrèrent dans le salon ; et Nina Carenitch alla embrasser Suzanne. Suzanne l'accueillit très froidement ainsi que le prince. Et, comme de nouveaux invités arrivaient, elle quitta les deux Russes, pour faire son devoir de maîtresse de maison.

Deux heures après, les salons de M. de Saint-Ermond étaient pleins d'une foule élégante, mêlée de financiers, de gentilshommes et de beaucoup d'étrangers. Les gentilshommes étaient les anciens camarades de Saint-Ermond, les financiers les amis de la famille de sa femme, les relations forcées qu'entraînait sa situation d'industriel ; les étrangers étaient, en général, les amis de la comtesse Nina Carenitch, tous les habitués du salon de la jolie Russe, qu'elle faisait inviter partout où elle allait. D'ailleurs, la plupart des invités, après avoir salué Suzanne, allaient présenter leurs compliments à Nina Carenitch, comme si elle aussi avait été la maîtresse de la maison. Suzanne dansait correctement avec tous les jeunes hommes qu'elle connaissait, et avec tous ceux qui lui étaient présentés, sans jamais accorder plus d'une danse au même cavalier. C'est ainsi que, tout d'abord, elle avait dansé avec le prince Vérénine, mais sans attacher à lui plus d'importance qu'aux autres jeunes gens qui la courtoisaient. La tête était très brillante, très animée. Et Saint-Ermond était ravi d'entendre tous les compliments qu'on lui adressait ; et principalement ceux qu'on adressait à Nina Carenitch. De tous côtés, on disait :

—Vraiment, c'est cette comtesse russe qui est la reine du bal.

Vers une heure du matin, le prince Vérénine, qui se promenait au bras de Saint-Ermond, se trouva tout à coup en face de Suzanne.

—Mademoiselle, dit-il, monsieur votre père et moi nous vous cherchions.

Suzanne salua et allait continuer son chemin ; mais son père l'arrêta :

— Mon enfant, le prince désirait valser avec toi.

—Mais j'ai déjà eu l'honneur de danser avec monsieur...

—Oui, mademoiselle, mais pas une valse. Justement on en commence une...

—Je vous avoue, monsieur, que je suis un peu fatiguée...

—Et tu allais te reposer du côté du buffet ? demanda son père en riant. Allons, mon prince, offrez votre bras à ma fille, et allez vous reposer tous les deux en buvant du champagne.

Suzanne se trouvait prise. Elle n'osa pas résister à son père et accepta le bras du prince. Ils sortirent du chalet, traversèrent la cour transformée en salon et gagnèrent l'entrée de la fabrique. Vérénine fit asseoir Suzanne à droite du buffet en disant :

—Je vais chercher des gâteaux et deux coupes de champagne.

Machinalement, Suzanne cessa de regarder la fête et fixa ses yeux sur l'immense vide qui s'étendait derrière elle. Elle ne distinguait rien dans cette longue travée sombre de l'atelier de scierie ; mais elle le connaissait si bien qu'il lui sembla qu'elle voyait toute les machines en place, les ouvriers à leur besogne, et, au milieu d'eux, la silhouette énergique de Michel Thomerain, dirigeant tout, annonçant tout, obéi par tous comme un maître adoré.

—Ah ! pourquoi n'est-il pas ici, ce soir ? murmura-t-elle sourdement.

Le prince était revenu portant une assiette de gâteaux et les deux coupes de champagne.

—Vous regardiez la fabrique ? demanda-t-il. Cela m'intéresserait bien vivement de la visiter.

—Cela vous sera facile, monsieur, dit froidement mademoiselle de Saint-Ermond.

Il continua de bavarder, disant des riens, essayant de faire causer Suzanne. La jeune fille ne répondait que par phrases courtes ou par monosyllabes. Sa pensée était bien loin, rue de la Chapelle, dans un modeste logement, occupé par une vieille femme et son fils : madame veuve Thomerain et M. Michel Thomerain.

Brave garçon ! Comment avait-il supporté cette douleur inattendue ?... Que faisait-il maintenant ?... A quoi pensait-il ? Sa mère avait-elle réussi à le consoler ?... Et toujours la jeune fille fixait ses yeux sur le trou noir de l'atelier, n'écoutant pas le prince russe, se songeant qu'à Michel, comme si elle avait pu deviner que la-bas, au fond de l'atelier, caché derrière une machine, le jeune ingénieur épiait, cherchant à distinguer le visage de Suzanne au milieu de la foule qui se pressait dans ce recoin.

Ah ! ce n'avait été qu'après une longue lutte contre lui-même, contre son amour, que Michel avait laissé sa mère pour venir rôder autour de l'usine... Le matin, en quittant son patron, il s'était naturellement fait conduire chez sa mère. Et là, la première explosion de tendresse passée, il avait essayé de ne pas dire la vérité, pensant que ce serait bien assez tôt, demain... Mais sa mère, femme du peuple, droite et énergique, avait deviné une catastrophe. Pressant son fils de questions il révéla tout ce qui s'était passé.

La mère écouta en silence, puis :

—Comme cela, tout est fini pour toi à la fabrique. Oh ! je m'en doutais bien, d'après tout ce que m'avait dit Suzanne. Ah ! la brave fille ! Elle est venue me voir toutes les semaines pendant ton absence. Mais console-toi, mon pauvre enfant ! Elle sera majeure avant longtemps... Et ce ne sera pas ce viveur et cette comtesse russe qui pourront enlever son bonheur à mon enfant. Embrasse-moi, mon fils, et sois courageux.

Il l'avait embrassée longuement ; et tout le jour ils avaient parlé d'elle. La veuve Thomerain avait pu croire que son fils résistait à la douleur ; mais, le soir venu, quand sa mère se fut couchée, Michel, après avoir tourné quelques instants dans sa chambre, sortit doucement, poussé par une force invincible. Il descendit la rue de la Chapelle, franchit les fortifications et, aussitôt, aperçut la longue file de voitures qui s'allongeait devant la maison de M de Saint-Ermond. Il souffrit horriblement, quand il entendit l'orchestre et que, par les fenêtres à demi ouvertes, il distingua les groupes de danseurs. Même des pensées jalouses lui serrèrent le cœur. Avec qui dansait Suzanne ?

Comme on le remarquait et qu'un cochier disait à haute voix : " Regardez donc cet homme ! On dirait qu'il est ivre..." Michel s'éloigna un peu. Puis il quitta la route, sauta en plein champ et se rapprocha de l'usine, qui était entièrement isolée des autres maisons.

Il resta près d'une heure appuyé contre un arbre ; de là, il pouvait voir une partie de la fête. Enfin, comme Suzanne se dirigeait vers le buffet, il ne résista pas plus longtemps au désir de la voir de plus près. Il courut jusqu'à l'autre bout de la fabrique, où se trouvait une petite porte dont il avait la clef sur lui, et il entra dans les chantiers. C'était là que se trouvaient en immenses monceaux les bois qu'il avait achetés en Russie. Il les longea sans les regarder, puis s'engagea dans l'atelier... De là il distinguait très bien le buffet et le salon installés sous la tente. Plusieurs fois il avait aperçu Suzanne ; et, chaque fois, il avait éprouvé une impression heureuse parce que la jeune fille regardait dans ce vide sombre. Il devinait qu'elle pensait à lui.

Soudain, il lui sembla entendre des pas derrière lui. Il se retourna, sortit à demi de l'atelier, et, dans le chemin qu'il avait suivi pour venir des champs, aperçut un gros homme qui fuyait. Il fut tellement stupéfait qu'il ne put ni marcher ni pousser un cri. Et sa première pensée fut qu'on l'avait suivi, et que sa folle tentative allait compromettre mademoiselle de Saint-Ermond. *Cependant personne ne revenait. En voulant faire un pas, il heurta un petit objet. Se souvenant que, au moment où l'homme passait, il avait entendu tomber quelque chose, il se baissa et ramassa une petite boîte. Il la mit machinalement dans sa poche, sans l'ouvrir. Puis, il voulut encore revoir Suzanne, il rentra dans l'atelier et resta près d'une demi-heure immobile, ne pouvant se décider à partir. Et peut-être serait-il resté là toute la nuit, si une immense clameur ne s'était élevée soudain :*

—Au feu ! Au feu !

Il porta les mains à ses yeux :

—Est-ce que je rêve ?

Mais non. C'était bien vrai ! Un terrible incendie venait de se déclarer dans les vastes chantiers de bois et menaçait déjà l'atelier. De longues gerbes de feu s'élevaient en tourbillonnant, et, par les baies vitrées, éclairaient l'usine. Michel tressaillit :

—Mais on va me voir... On me voit !...

Il avait aperçu l'homme qui était avec Suzanne se pencher au-dessus de la tenture et regarder vers le fond de l'atelier. Il se couvrit le visage des deux mains, voulant surtout éviter d'être reconnu ; et il se précipita hors de l'atelier. Une fois dans la petite allée qui séparait l'usine des chantiers, il eut une seconde d'épouvante. Tout était en feu. Le bois, bien sec, bien rangé, flambait comme un tas d'allumettes. Un vent doux, léger, portait les étincelles sur les tas qui n'étaient pas encore embrasés.

—Comment m'échapper d'ici ?

Sans doute, il n'avait qu'à rebrousser chemin, traverser l'atelier et sortir par le buffet. Mais on pouvait le surprendre. M. de Saint-Ermond pourrait l'apercevoir... Et alors, ce serait un scandale épouvantable...

—Je ne puis m'en aller que par les chantiers !

Déjà, les flammes du brasier léchaient le haut de l'atelier. Il allait périr s'il ne s'enfuyait rapidement. Il connaissait exactement les tours et les détours du chemin. Il ferma les yeux et courut devant lui. Par moment, la fumée le suffoquait. Il arriva

enfin à une légère distance de la porte par laquelle il était entré ; mais elle était encombrée par des matériaux en flammes qui étaient tombés là. Il chercha une autre issue et, au fond d'une allée, qui n'était pas encore embrasée, aperçut la barrière du chantier. Il s'élança ; puis, arrivé à la barrière, il monta sur un tas de planches et sauta au dehors.

— Enfin ! s'écria-t-il.

Mais, au moment où il allait continuer son chemin, il sentit qu'on l'arrêtait ; et deux voix crièrent :

— Que faîtes-vous là-dedans ?

— Je... je...

Il ne put trouver une parole et, sans opposer la moindre résistance, suivit deux hommes qui l'entraînaient. Ce fut seulement en arrivant au bord de la route qu'il reconnut des agents de police. Il essaya alors de se dégager :

— Mais, que me voulez vous, messieurs ?

— Ça, on vous le dira plus tard. Pour l'instant, suivez-nous.

— Où donc me menez vous ? Pourquoi m'arrêtez vous ?

— Il est probable que vous le savez, puisque vous nous avez suivis tout à l'heure sans la moindre difficulté. Allons, allons, pas de façons ou nous employons les grands moyens.

Accablé, ne voulant pas comprendre, Michel ne résista plus. Et, quelques minutes après, il se trouvait au milieu de la route, devant un officier de paix. De là, il pouvait voir l'immense foyer de l'incendie. Les flammes s'élevaient à des hauteurs insensées. L'atelier n'était pas encore atteint, mais il semblait certain qu'il serait brûlé avant l'arrivée des pompes à vapeur. De Saint Denis, de Paris, une énorme foule arrivait, courant avec les pompiers. Les invités de M. de Saint Ermond, groupés devant le chalet, regardaient avec stupéfaction, osant à peine parler. L'industriel restait là, comme épouvanté, tremblant. Quand l'officier de paix, arrivé au galop, lui avait demandé des renseignements pour organiser des secours, il avait répondu :

— Je ne sais pas. Il n'y a que du bois partout... ça va flamber...

Puis, avec un soupir de résignation :

— Tout ce que j'ai vu être brûlé... Je crains bien qu'il n'y ait plus qu'à faire la part du feu.

Tandis qu'il était là, recevant les compliments de condoléance de ses invités, s'excusant auprès d'eux, un gardien de la paix vint lui dire :

— On a arrêté l'homme qui a mis le feu.

— Hem ?... vous dites ?... On a mis le feu ?... Mais c'est impossible !

Il faillit s'évanouir. Cependant, soutenu par le prince Vérénine, il suivit le gardien de la paix, qui le mena vers le groupe où se trouvait Michel. Alors l'officier déclara, furieux :

— Tenez, monsieur de Saint-Ermond, voici l'incendiaire !

III — LE FEU

Lorsque Michel entendit cette accusation, il s'arracha des mains des agents, et cria avec indignation :

— Vous mentez, monsieur !

En même temps, il levait la main sur l'officier de paix ; celui-ci se contenta de faire un signe à ses agents, et répondit avec le plus grand calme :

— Prenez garde, monsieur ; n'aggravez pas encore votre situation en vous révoltant contre l'autorité publique.

Michel comprit qu'il avait tort de s'emporter, et dit, en martelant bien tous ses mots :

— Sait, messieurs ! Je ne bougerai pas ; ne craignez rien de moi. Je saurai attendre que cette épouvantable erreur s'éclaircisse !

Pendant cette rapide explication, les invités de M. de Saint-Ermond étaient venus se grouper autour de lui. La comtesse russe était parmi les premières, examinant d'un œil méchant ce Michel Thomerain, qu'elle détestait comme son plus violent ennemi. Le prince Vérénine le devisageait aussi, en souriant dans sa longue moustache blonde. Puis des ouvriers s'étaient glissés jusque-là, et regardaient avec stupéfaction leur cher ingénieur, que tous aimaient. Et tous se demandaient ce qu'il pouvait y avoir de vrai

dans cette horrible accusation. M. de Saint-Ermond semblait le plus étonné de tous. Toujours appuyé sur le bras de Véréline, il attachait ses yeux sur ceux de Michel, qui, lui, le dévisageait avec dédain... Puis il regarda sa figure noircie, ses cheveux et sa barbe à demi-brûlés, ses vêtements en lambeaux. Enfin, il murmura, comme parlant pour lui seul :

— Mais, c'est impossible !

Véréline seul entendit ces paroles ; et il se pencha à l'oreille de Saint-Ermond :

— Faites donc attention à vos paroles. Est ce à vous de défendre ce gredin ?

L'officier de paix demanda :

— Vous connaissez cet homme ?

— C'était mon ingénieur en chef, répondit Saint-Ermond ; il ne l'est plus, heureusement.

— Depuis quand ?

— Depuis... depuis ce matin. Il m'a donné sa démission, à la suite d'une violente discussion, que plusieurs personnes ont entendue.

L'officier de paix se tourna vers Michel :

— Est-ce exact, monsieur ?

— Oui, parfaitement exact.

— Vous aviez donc des sentiments de haine contre la famille de Saint-Ermond ?

— Contre M. de Saint-Ermond, oui, monsieur, mais pas contre la famille, répondit Michel avec un triste sourire.

L'officier de paix allait encore poser quelques questions, pour éclaircir immédiatement la situation qui se présentait : mais on entendit un cri déchirant, et on vit Suzanne de Saint-Ermond qui arrivait avec le vieux Bernier.

Depuis le début de l'incendie, la courageuse jeune fille était restée près du feu, essuyant de temps en temps ses larmes, pleurant cette belle usine, comme si tous ses vieux souvenirs de famille disparaissaient. Bernier courait de tous côtés, essayer de sauver quelques machines ; mais déjà la situation était intenable dans l'atelier, où tombaient des planches enflammées, où l'incendie allait éclater tout à l'heure, malgré les efforts des premières pompes qui avaient été mises en batterie. Alors, il était sorti et s'était trouvé en face de Suzanne, au moment où un des invités disait près d'eux :

— On a arrêté le misérable qui a mis le feu ; il paraît que c'est un ingénieur que M. de Saint-Ermond avait renvoyé... C'est sans doute une vengeance...

Suzanne se retourna ; elle aperçut, de l'autre côté de la route, le groupe formé par son père, ses amis, les agents de police et Michel. Elle y courut comme égarée, suivie par Bernier ; et, voyant Michel entre deux agents, elle poussa un tel cri que tout le monde tressaillit. Elle s'avançait vers Michel, les mains tendues. M. de Saint-Ermond l'apostropha vivement :

— Êtes-vous folle, Suzanne ? Vous ne savez donc pas que c'est cet homme qui a mis le feu à nos chantiers ?

La jeune fille s'écria, avec un accent sublime :

— Ce n'est pas vrai !

En même temps, Bernier déclarait :

— Non, monsieur, non. C'est impossible !

— Taisez-vous, Bernier, répliqua sèchement l'industriel. Taisez-vous, car on pourrait croire que vous êtes son complice !

Michel, l'âme remplie de reconnaissance prononça :

— Ah ! merci, Suzanne, merci !

L'officier de paix crut devoir intervenir :

— Si douloureuse que vous semble la vérité, mademoiselle, je suis forcé de vous affirmer que nous avons des preuves absolues de la culpabilité de cet homme.

— Et moi, je vous dis que c'est faux, reprit Suzanne fermement. C'est une indigne calomnie... Accuser M. Thomerain !...

Son père lui saisit les bras et l'entraîna à quelques pas en maugréant. Et il allait lui adresser de nouveaux reproches, mais leur explication fut interrompue par un grand bruit.

— Voici les pompes à vapeur ! criait-on.

C'étaient deux pompes à vapeur qui arrivaient de Paris au galop. L'officier de paix donna l'ordre de tenir Michel un peu en arrière ; puis il fit reculer toutes les per-

sonnes présentes, afin que les pompes à vapeur pussent manœuvrer plus facilement. Presque aussitôt, le préfet de police arriva avec le capitaine des pompiers, et toute l'attention étant concentrée sur l'incendie, on oublia momentanément l'incendiaire.

— Qu'on le garde à vue ! ordonna le préfet de police ; on l'interrogera tout à l'heure. En ce moment, le plus pressé est de combattre le feu.

Telle était la violence de l'incendie que le capitaine vit bien vite que tout ce qu'on pouvait faire était d'essayer de sauver les bâtiments voisins. Tout d'un coup, malgré les jets des pompes, une immense flamme courut le long du toit goudronné de l'usine. Le capitaine cria, d'une voix tonnante :

Hé, là-bas, descendez donc du toit ! vous voyez bien que l'usine est fichue !

Les braves pompiers luttèrent vaillamment contre le feu, debout sur des poutres brûlantes, sublimes de courage tranquille, méprisant la mort qui les guettait.

— Voulez-vous descendre, sacrédieu ! répéta le capitaine.

Les pompiers finirent par obéir. Il était temps. Quelques minutes après, le toit de l'usine s'effondrait. Michel baissa la tête, en murmurant :

— C'est fini !

Le capitaine déclara avec humeur :

— Si on peut sauver la maison d'habitation, ce sera bien tout... et encore !...

Une angosse terrible étreignait toutes les gorges ; car, à une très légère distance, se trouvait une grande distillerie et une importante fabrique de bougie. Déjà, des flammèches avaient traversé la route ; et, comme le foyer de l'incendie se rapprochait, leur nombre était plus grand. Au moment où le toit de l'usine s'effondrait, un tourbillon de flammes s'éleva dans les airs, puis, poussé par le vent, vint tomber sur le toit de la distillerie. Le capitaine vit aussitôt le danger. Faisant la part du feu, il ordonna à une des pompes à vapeur de se déplacer et de diriger son jet sur la distillerie. Il y eut quelques minutes de confusion, pendant lesquelles on oublia presque le premier incendie. Quand l'ordre fut entièrement rétabli, on s'aperçut que la tente, disposée sur la cour, était en feu, ainsi que les guirlandes de fleurs. Et, ces guirlandes faisant le tour du chalet, ce fut comme une traînée de poudre autour de l'habitation de la famille Saint-Ermond.

— O mon Dieu ! notre maison qui brûle ! murmura Suzanne.

En quelques secondes, la maison se vida, et quatre pompes se placèrent devant les quatre façades pour combattre le nouveau foyer d'incendie. Le chalet était bâti sur pierres ; mais tout le premier étage et le comble étaient en briques et en bois. Bientôt, on le vit en flammes de tous côtés. La comtesse Nina Carenitich dit à haute voix :

— Je pense que, maintenant, M. Michel Thomeraïn doit être satisfait.

— Le bandit, s'écria M. de Saint-Ermond, il mériterait qu'on le jetât au milieu des flammes !

Michel n'entendit pas ces paroles cruelles. Il contemplait cette maison qu'il avait tant aimée ; il contemplait surtout cette grande fenêtre, à gauche, avec son balcon entouré de lierre et de glycine. Que de fois, lorsqu'il arrivait, le matin, il avait vu Suzanne à cette fenêtre ! Elle lui envoyait un gai bonjour : lui, saluait de loin et passait sous ses yeux, la tête découverte. Puis, il se rendait, heureux, à sa besogne et confiant dans l'avenir. Comme tout cela était loin ! Soudain il éprouva un tressaillement qui le secoua tout entier. Était-ce une vision ?...

Mais non ; Suzanne avait paru à sa fenêtre. Et une longue acclamation avait retenti. Quand la jeune fille avait vu les flammes entourer le chalet, elle n'avait plus eu qu'une pensée : sauver quelques lettres, des souvenirs précieux, une miniature de sa mère, les portraits de son grand père et de sa grand-mère. Elle seule savait où se trouvait cela. Elle seule savait la façon d'ouvrir le tiroir où elle cachait ces chères reliques. Elle s'était glissée dans la maison, au milieu du trouble ; elle avait gagné le premier étage ; puis elle avait perdu du temps. Elle n'avait pas peur, elle était émue seulement. Lorsqu'elle était entrée dans sa chambre, elle avait dû chercher un moment, ne trouvant plus ses clés au milieu du désordre que cause une toilette de bal. Ensuite elle avait eu de la peine à ouvrir son tiroir. Quand elle eut pris enfin ce qu'elle voulait, elle retourna en arrière ; mais, au moment où elle mettait la main sur la rampe de l'escalier, un jet de pompe traversa l'antichambre du premier étage et la renversa. Les pompiers envoyaient maintenant leurs jets par les fenêtres ouvertes, car le feu s'étendait au dedans comme au dehors. Suzanne eut une minute d'évanouissement. Quand

elle se releva, une partie de l'escalier était en flammes. Alors, elle revint dans sa chambre et courut à la fenêtre. Elle ne jeta qu'un cri :

—Michel !...

Et, dans toute cette foule, il y eut une hésitation. Les deux fenêtres qui entouraient celle de Suzanne étaient en feu ; et celle-ci commençait à flamber au-dessus de la jeune fille. Nina murmura à l'oreille de son frère qui s'élança et arriva devant la maison, au moment où deux pompiers voulaient aussi y pénétrer pour sauver la jeune fille. M. de Saint-Ermond criait :

—Mon enfant ! ma pauvre enfant !

Il se remuait beaucoup, mais se laissait retenir par Nina qui lui disait :

—Laissez donc ; mon frère y est allé.

L'incendie gagnait. A part la fenêtre de Suzanne, toute la façade était en flammes. Et son balcon commença à brûler.

—Une échelle ! une échelle ! criait-on de tous côtés.

Des hommes cherchaient une échelle, car il semblait impossible qu'on pût grimper sur cette façade toute en feu. Gérard Véréline, malgré le peu d'envie qu'il en avait, s'était précipité dans la maison avec un des pompiers ; mais ils ressortirent presque aussitôt, aveuglés par la fumée, ne pouvant avancer au milieu de ce brasier. Tout cela avait été si rapide qu'on n'avait fait aucune attention à un groupe de trois hommes qui se dirigeait, comme une masse confuse, vers l'incendie. C'était Michel, qui, ne pouvant se dégager, traînait avec lui les deux agents chargés de le garder. Le jeune homme fit un dernier effort. Les deux agents roulèrent à terre ; et avant qu'ils pussent se relever, l'ingénieur était sous le balcon de Suzanne. Puis écartant brusquement le prince, il s'accrocha à une branche de lierre, dont les feuilles étaient déjà brûlées ; et, avec une vigueur surprenante, il s'élança vers Suzanne.

—Mais, c'est de la démence ! s'écria M. de Saint-Ermond, furieux.

En même temps, de toutes les poitrines, sortit un cri d'admiration pour cet acte de courage. Heureusement pour Michel, le lierre était vert ; et, si les feuilles avaient été déjà desséchées, puis carbonisées, les branches, quoique très chaudes, résistaient encore au feu. En outre, l'ingénieur connaissait si bien toute cette partie de la façade, qu'il trouvait facilement des saillies de briques pour placer ses pieds. Quand il arriva au balcon de bois qui se carbonisait déjà, il inclina vers la gauche, s'arc-bouta, et donna un grand coup de pied dans les planches enflammées. Alors il cria aux pompiers :

—Un jet d'eau sur le mur... là !...

Et, avec le plus grand calme, il indiquait un crochet de fer planté dans la muraille. Les pompiers comprirent ; ils baignèrent d'eau la partie que leur indiquait l'ingénieur, tandis que celui-ci sautait enfin dans la chambre.

—Ah ! Michel ! balbutia Suzanne, je vous aimerai toute ma vie !

La porte de la chambre était fendue par le feu ; les flammes passaient par les fentes et allaient lécher les rideaux du lit. Michel prit Suzanne sous son bras droit, et s'avança vers le balcon. Il donna encore un grand coup de pied dans la balustrade et renversa ce qui était resté debout. Puis, se penchant en dehors, il saisit le crochet de fer de la main gauche. Il y eut une minute d'anxiété suprême. Au-dessus d'eux se balançait une solive enflammée qui menaçait de tomber. Michel se laissa aller, suspendu par la main gauche et serrant toujours la taille de Suzanne dans son bras droit pour tomber sur une plate-bande, au milieu des fleurs écrasées. Il plia sur ses genoux et faillit perdre connaissance ; mais Suzanne était debout, sauvée, sans qu'une seule étincelle eût touché sa robe blanche.

—Sauvée !

Ce cri eut une suite avec des applaudissements enthousiastes. Et comme dans la foule on ignorait le nom de l'homme qui avait accompli cet acte d'héroïsme, rien ne put arrêter cet enthousiasme.

La jeune fille s'était penchée sur Michel, qui avait une sorte d'évanouissement. Il était oppressé, il ne pouvait parler.

—Etes-vous blessé, Michel ? Je vous en supplie... répondez-moi !

Il finit par dire, fixant ses yeux pleins d'amour sur la jeune fille :

—Non... ce n'est rien... un peu d'étourdissement... cela va passer... Mais vous ?

—Oh ! moi... je suis bien heureuse ?

Et soudain, elle se jeta dans ses bras et l'étreignit avec passion. Un des pompiers dit en souriant :

—Ah ! oui, vous pouvez bien l'embrasser ; car vous lui devez une fameuse chandelle !

M. de Saint Ermond était resté d'abord cloué sur place, se sentant vaincu, baissant la tête, humilié. Il fallut que la comtesse le poussât vers sa fille en lui soufflant :

—Surveillez vous donc ! On vous regarde.

Il arriva pour séparer Suzanne et Michel, qui s'oublaient dans les bras l'un de l'autre.

—Ah ! ma chère enfant ! s'écria-t-il, en embrassant Suzanne, quelle horrible minute tu nous as fait passer !... Enfin, te voilà sauvée !...

Michel se reculait peu à peu, les yeux hagards, revenant tout à coup à la réalité... Tout à l'heure, en sauvant Suzanne, il avait oublié l'épouvantable accusation dirigée contre lui. Et il s'éveillait encore plus malheureux ; il voyait auprès de lui les deux sergents de ville, qui n'osaient plus le toucher, mais qui ne le quittaient plus et semblaient se défier de lui. M. de Saint-Ermond lui dit d'une voix dédaigneuse :

—J'espère, monsieur, que cet acte de courage vous servira de circonstance atténuante. Quant à moi, quels que puissent être vos torts envers moi, je n'oublierai pas que je vous dois la vie de mon enfant.

Michel lui répondit fièrement :

—Si j'ai fait mon devoir, monsieur, ce n'est nullement pour acquiescer des droits à votre reconnaissance ni à votre protection. Les remerciements de mademoiselle Suzanne me suffisent amplement.

IV — LA LOGIQUE D'UN PROCUREUR

L'intensité de l'incendie diminuait peu à peu. Le toit du chalet s'était effondré comme celui de l'usine. Et maintenant que le spectacle n'offrait plus le même attrait, la foule commençait à se retirer. La plupart des invités de M. de Saint-Ermond, qui étaient restés par curiosité, allaient lui serrer la main. Il acceptait gravement tous les compliments de condoléance, disant d'une voix navrée :

—C'est une perte épouvantable !

—Mais vous êtes assuré, cher ami ?

—Eh oui, je suis assuré ; mais l'assurance ne me paiera que la valeur intrinsèque de mon usine, de mes machines ; elle ne pourra me rendre les bénéfices que cela me produisait tous les ans... Sans compter mes approvisionnements, qui étaient considérables... J'avais fait une superbe spéculation...

Déjà, Nina Carenitch avait voulu partir, en disant :

—Je vous emmène, Suzanne. Votre père vous confie à moi.

Mais Suzanne avait répondu :

—Non, madame, je vous remercie. Je ne quitte pas mon père... Et d'ailleurs, je veux rester ici jusqu'à la fin.

Les flammes devenaient courtes, plus noires, et se perdaient dans la fumée. Puis, le jour se levait. Et tout le foyer de l'incendie prenait un aspect désolé. On voyait cette immense étendue, noire de décombres, avec les jets des pompes qui se croisaient en tous sens.

Vers six heures du matin, une voiture arriva de Paris au galop.

—Voici le chef de la Sûreté, dit l'officier de paix.

C'était non seulement le chef de la Sûreté, mais le procureur de la République et un greffier. Quelques personnes dirent en souriant :

—Cette fois, on n'accusera pas la justice de commencer son instruction trop tard. Pourvu qu'elle ne se trompe pas, comme dans l'affaire de la "Mèche d'or !"

En apprenant que le procureur de la République arrivait, la plupart des gens qui partaient s'arrêtèrent. Et une foule énorme se massa sur la route, du côté de Paris et du côté de Saint-Denis, maintenue par deux cordons de sergents de ville. Les magistrats et les fonctionnaires se saluèrent ; et le procureur et son compagnon furent mis au courant de tout ce qui s'était passé depuis le commencement de l'incendie. Lorsqu'on leur raconta l'acte de courage accompli par Michel Thomerain, tous les deux eurent un sourire narquois. Le procureur déclara même :

—C'est très adroit.

—Préféreriez-vous revenir au poste de police de La Chapelle, pour l'interroger ? demanda l'officier de paix.

—Non, non, dit le procureur, j'aime bien mieux rester ici : rien ne vaut ces premières enquêtes faites soudainement et sur place. Seulement, il nous faudrait un local pour nous installer.

—J'y ai pensé, dit l'officier de paix ; on nous prépare une pièce dans la distillerie, là, en face.

On avait en effet préparé une grande table dans le bureau : ce fut là que les magistrats s'assirent, enchantés d'avoir enfin pincé un coupable.

—D'abord, qu'on me fasse venir les deux agents qui l'ont arrêté, dit le procureur.

Les deux agents furent introduits ; et, après les formalités d'usage, un d'eux commença :

—Voici ce qui est arrivé... Nous étions à la porte de La Chapelle, à faire notre service, quand tout d'un coup, une immense lueur s'éleva dans la direction de la plaine, une minute après, une seconde lueur, un peu plus loin, puis une troisième. Bref, trois lueurs bien distinctes. Tous les gens de l'octroi les ont vues comme nous. Et, en même temps, on criait : " Au feu ! " Moi, je dis à mon camarade : " As-tu remarqué que le feu a pris en trois endroits différents ? " Il me répond : " C'est vrai ; donc on doit l'y avoir mis. Ça ne prend pas tout seul en tant d'endroits à la fois." Alors, nous partons au pas de course, et nous filons vers l'incendie, pendant que des gens de l'octroi allaient prévenir le poste. Nous arrivons devant la maison, qui nous cachait un peu l'incendie, et nous sautons dans le champ qui est à droite de l'usine, avec l'intention d'arrêter tout individu de mine suspecte. Nous nous arrêtons bientôt devant l'endroit qui flambait le plus fort ; nous apercevons même une petite porte ouverte dans la barrière du chantier ; et nous y serions entrés si l'allée, qui se trouve devant cette porte, n'avait été en flammes. Seulement, nous pensons que, s'il y a un incendiaire, et s'il ne s'est pas encore échappé, il va essayer de filer par là. En effet, au bout d'un moment, nous distinguons un individu qui essayait de se diriger vers la porte ; mais, c'était une chose impossible. Il rebrousse chemin, nous le suivons des yeux, et nous le voyons s'engager dans une autre allée qui n'était pas encore en feu ; nous nous mettons de chaque côté de l'allée, en dehors ; et, une minute après, il arrive en courant, il monte sur un tas de planches, et il saute dans le champ. Nous lui mettons la main au collet...

—Il fait de la résistance ?...

—Non, pas sur le moment. Il s'est laissé emmener sans rien dire. Sans doute, le désespoir, l'émotion d'être pris ! Ce n'est qu'en arrivant à la route qu'il a voulu nous échapper. Et, depuis ce moment, il n'a cessé de protester de son innocence. Enfin, quand la jeune fille s'est trouvée dans les flammes, il a prétendu qu'elle l'appelait, il nous a demandé de le lâcher : nous, nous le tenions bien, alors, il nous a traînés avec lui... Il a une poigne !... Et, arrivés devant la maison en feu, il nous a envoyés rouler à quatre pas... Ça, il faut reconnaître qu'il a sauvé la jeune fille avec une cranerie !...

—Bon, bon. Gardez vos appréciations pour vous. Vous a-t-il dit quelque chose ?

—Rien de spécial... que c'était une erreur, et que ça allait s'expliquer...

—Oui, oui, fit le procureur. Toutes les fois qu'on pince un homme, c'est une erreur, et ça va s'expliquer... Mais, pincé sur le fait, il faut avoir du toupet pour oser nier !... Comment était-il, au moment de l'arrestation ?

—Oh ! comme vous allez le voir : les vêtements déchirés, les cheveux et la barbe à moitié brûlés... Il s'est encore un peu brûlé en opérant son sauvetage...

—C'est bon. Restez-là, au fond de la salle... Maintenant je désire interroger M. de Saint-Ermond.

L'industriel arriva aussitôt et salua correctement les magistrats. Il répondit aux premières questions :

—Je m'appelle Gustave de Saint-Ermond ; je suis veuf ; j'ai cinquante ans ; et je dirigeais l'usine qui vient d'être brûlée.

—Racontez-nous ce que vous savez.

—Mon Dieu ! fort peu de chose. Tous les ans je donne une grande fête, le premier dimanche de mai ; cette fête avait donc lieu aujourd'hui...

—Dans votre usine ?

—Non ; le buffet seulement était installé dans le vestibule de l'usine ; la cour, qui sépare ma maison de l'usine, était transformée en salon de réception ; et on dansait dans le grand salon. Je me trouvais dans le salon de réception, lorsque j'ai entendu

crier : " Au feu ! " Aussitôt tous mes invités se sont précipités au dehors ; on a pu leur porter leurs manteaux. Moi, je suis resté sur la route, afin de donner les indications nécessaires aux pompiers et aux soldats qui accouraient.

—C'est bien dans le chantier que le feu a été mis ?

—Oui, puisque l'usine n'a brûlé que longtemps après.

—Que renfermaient vos chantiers ?

—Des bois de construction et des bois de découpage.

—Pour quelle somme ?

—Environ trois millions.

—Etiez-vous assuré ?

—J'ai toujours été assuré ; et la valeur de mon assurance augmentait ou diminuait suivant les quantités de marchandises que j'emmagasinais.

—De telle sorte que vous ne perdez rien ?

—Je perds mon usine, qui était admirablement installée, des machines uniques que jamais je ne pourrai remplacer...

—Pourquoi cela ?

—Parce que... parce qu'elles avaient été inventées... par... inventées chez moi...

—Inventées par qui ?

—Par... par ce malheureux qui a mis le feu chez moi.

—C'était donc votre employé ?

—Oh ! il ne l'était plus. Hier il a donné sa démission.

—Pour quel motif ?

—Pour... un motif tout intime, sur lequel je vous serais reconnaissant de ne pas m'interroger plus longuement.

—Oui, je comprends, dit le procureur. Une dernière question : croyez-vous ce Michel Thomerain capable d'avoir commis un pareil crime ?

—Votre question m'embarrasse au plus haut point... Je ne voudrais pas charger ce malheureux, qui a racheté son crime en sauvant mon enfant d'une mort presque certaine...

—Cependant vous pourriez me dire s'il avait un caractère violent, passionné ?...

M. de Saint Ermond eut l'air de réfléchir ; puis il répondit :

—Michel Thomerain était un rêveur, toujours en quête d'une invention—ingénieur très remarquable, d'ailleurs,—dont le caractère est resté pour moi une énigme. Ce qui est bien certain, c'est que, peu à peu, il avait entièrement pris la direction de l'usine, cherchant à m'annihiler. Pour remettre les choses dans l'ordre naturel, je l'avais envoyé en Suède, en Norvège, en Russie ! je ne voulais pas me séparer de lui ; je désirais simplement reprendre entièrement la direction de ma maison, pour la passer plus tard à mon gendre. Michel Thomerain l'a bien compris ; et quand il est revenu hier matin, il a encore voulu parler en maître ; il s'est emporté contre moi avec la plus grande violence, surtout quand il a vu que je ne l'invitais pas à ma soirée annuelle... Il m'a presque menacé... Il m'a reproché de ne pas le traiter comme il le méritait, après les diverses inventions qu'il m'avait abandonnées...

—Connaissait-il la valeur de vos approvisionnements ?

—Naturellement ; c'est lui qui avait fait les achats en Russie.

—Vous aviez donc confiance en lui ?

—La plus grande confiance ; seulement, je vous le répète, je voulais qu'il restât à sa place d'ingénieur...

—Et qu'il n'aspirât pas à monter plus haut ?... Bon... Aviez-vous examiné ces achats de bois ?

—Oui ; ils étaient remarquablement faits.

—Et, depuis hier matin, avez-vous revu ce Michel Thomerain ?

—Non. Je l'ai seulement revu quand les agents l'ont arrêté.

—Hier, étiez-vous allé dans vos chantiers ?

—Je n'y avais pas mis les pieds depuis trois ou quatre jours.

—Quelqu'un a-t-il pu y aller ?

—Je l'ignore... Peut-être mon vieux contre-maitre y aura-t-il fait un tour.

—Eh bien, qu'on le fasse venir. Vous, monsieur, veuillez ne pas quitter cette pièce.

On alla chercher le vieux Bernier, qui arriva, les larmes aux yeux.

—Je m'appelle Joseph Bernier, déclara-t-il ; j'ai soixante-deux ans, et il y a à peu près quarante ans que je suis dans la fabrique. Ah ! quel malheur !

—Vous connaissez bien Michel Thomerain ?

—Ah, oui, c'était le meilleur des hommes. Tous les ouvriers l'adoraient.

—Vous savez qu'il avait eu une discussion avec votre patron ?

—Oui ; c'est bien fâcheux ! Et je ne comprends pas comment ça a pu arriver. M. Michel faisait tout à l'usine...

—Ah ! c'est lui qui dirigeait tout ?

—Oui, monsieur : les ventes, les achats, la fabrication, il menait tout.

Saint-Ermond voulut intervenir :

—Mais ce n'était que d'après mes ordres !

—Taisez-vous, monsieur ! lui cria le procureur.

Et, continuant l'interrogatoire de Bernier :

—Pensez vous que ce Michel Thomerain soit capable d'avoir mis le feu ?

—Lui ? s'écria Bernier en étendant la main. On me couperait le bras, que je dirais que ce n'est pas vrai !

Cette déclaration produisit une grande impression dans l'auditoire ; mais le procureur reprit aussitôt :

—Quand êtes-vous entré, pour la dernière fois, dans les chantiers d'approvisionnement ?

—Hier, monsieur. J'y allais tous les jours.

—Avez-vous remarqué quelque chose d'anormal ?

—Non, monsieur, rien.

—Vous en êtes bien certain ?

—Tout était en place, comme d'habitude.

—Et, pendant l'incendie, vous n'avez rien remarqué non plus ?

—Rien, monsieur.

—Avez-vous revu Michel Thomerain depuis le matin ?

—Non, monsieur. Si j'avais eu le temps, je serais bien allé le voir chez sa mère ; mais j'ai été retenu à la fabrique par les préparatifs de la fête.

—Bien. Restez là... Qu'on fasse venir Michel Thomerain.

Il y eut une réelle émotion, dans la salle, quand on vit entrer ce beau jeune homme à l'allure fière, avec ses vêtements en lambeaux, sa figure noircie, ses mains sanglantes.

—Vos nom, prénoms et profession ? demanda le procureur d'une voix indifférente.

—Je m'appelle Michel Thomerain, j'ai trente ans. Je n'ai plus de profession.

—Hein ! n'êtes-vous pas ingénieur ?

—Je ne le suis plus, puisque je n'ai plus de situation.

—Pardon le titre d'ingénieur vous appartient.

—Je n'y ai aucun droit, je ne suis sorti d'aucune école. Tout le monde me donnait le titre d'ingénieur, et je l'avais accepté, voilà tout.

—Alors, vous étiez employé de M. de Saint Ermond.

—Oui ; mais, hier matin, à la suite d'une violente discussion, nous nous sommes séparés pour toujours.

—Votre ancien patron nous a fait votre éloge ; mais il a ajouté que vous étiez violent. Le contre-maitre Bernier prétend, au contraire, que vous étiez très doux, que tous les ouvriers vous adoraient...

—Je les aimais aussi. Mon père était un ouvrier.

—Maintenant, racontez-nous comment vous avez mis le feu aux chantiers de M. de Saint Ermond.

—Moi, monsieur ? Mais c'est de la folie !

—Alors, vous niez ?

—De toutes les forces de mon être.

Le procureur resta silencieux ; ensuite il reprit :

—Je vous ai laissé le temps de réfléchir, avant de vous poser ma question une seconde fois :

—Je ne puis vous répondre qu'une chose, monsieur, c'est que je suis innocent !

—Voyons ! pourquoi aggraver votre situation ? Un aveu simplifierait tout. D'ailleurs, comment pouvez-vous nier ? Non seulement vous avez été pris sur le fait, mais il est très facile d'établir les causes qui vous ont poussé à commettre cet horrible forfait.

Michel eut un mouvement d'impatience :

—Je serais bien curieux; fit il, de connaître ces causes.

—Oh ! c'est bien simple. Il est certain qu'une espèce d'animosité existait entre vous et votre patron. Vous vouliez tout diriger ; lui, naturellement, voulait être le maître chez lui. Cela arrive tous les jours...

—Pardon, monsieur ; permettez-moi de rétablir la vérité exacte sur ce point : mon patron s'occupait fort peu de sa fabrique, lorsque j'y suis entré ; c'était son beau-père qui la dirigeait et qui m'a appris à peu près tout ce que je sais. Lorsque le beau-père de M. de Saint-Ermond est mort, c'est moi qui ai tout dirigé ; depuis, mon patron a encore perdu sa femme... Et j'ai toujours conservé l'entière direction de la fabrique, à laquelle je me suis d'ailleurs entièrement consacré.

—Cela, M. de Saint-Ermond le reconnaît parfaitement.

—Il n'y a guère qu'un an que mon patron *a fait semblant* de reprendre la direction de son usine, à laquelle il ne venait, auparavant, que pour toucher ses bénéfices. Je lui ai parfaitement laissé reprendre la place qu'il voulait ; puis il m'a envoyé à l'étranger, et c'est alors que j'ai compris qu'il songeait à se débarrasser de moi. J'ai accompli consciencieusement la mission dont il m'avait chargé. Et, quand je suis revenu, hier, il m'a traité avec tant de dédain, que j'ai été outré... J'avoue que je me suis emporté...

—Justement. Maintenant, voyez comme tout concorde. Vous vous en allez d'ici furieux, à tort ou à raison, indigné... Vous rentrez chez vous et vous y restez?...

—Je n'ai pas quitté ma mère de la journée.

—Puis, comme un sentiment de passion, sur lequel j'aurai la discrétion de ne pas m'étendre, vous domine, vous partez, vous venez rôder autour de la fabrique... Vous pénétrez dans les chantiers, pour voir de plus près cette fête, à laquelle on ne vous a pas laissé assister... Est-ce vrai ?

—Jusque-là, oui, monsieur.

—Alors, dans un moment de folie, vous voyez que je vous fournis moi-même l'excuse d'une folie passagère, vous mettez le feu à ces chantiers...

—Non, non, je vous jure que ce n'est pas vrai !

—Vous voulez brûler ces machines que vous avez inventées...

—Oh ! brûler mes machines ! Mais pourquoi ?

—Pour qu'elles ne puissent plus servir à un homme que vous détestez !

—Oh ! monsieur ! moi qui aurais tout fait pour les sauver, mes chères machines !

—Enfin, quand vous êtes arrêté, vous avez honte. Et comme il se présente une occasion de réparer en partie votre acte de folie par un acte de courage, vous saisissez cette occasion, vous accomplissez cet acte : vous sauvez mademoiselle de Saint-Ermond !

—Non, monsieur, non ! Vous me prêtez là des sentiments qui ne sont jamais entrés dans mon âme.

—Alors, comment expliquez-vous ce qui s'est passé cette nuit ?

—De la façon la plus simple.

Il y eut un moment d'attention.

—Vous croyez donc pouvoir vous justifier ?

—Oui.

—Je vous préviens que le feu n'a pas pris par accident. Il a été mis...

—Je le sais. Et j'ai vu l'homme qui l'a mis.

—Pourquoi ne l'avoir pas encore dit ?

—D'abord, on ne m'a guère permis de le dire. Et puis, si vous croyez que je pensais à cela, lorsque j'ai vu brûler cette usine que j'aimais tant !...

Le procureur haussa les épaules et dit ironiquement :

—Je suis sûr que ce doit être un inconnu masqué... Le système de tous les criminels.

—Je ne vous expliquerai pas plus longuement pourquoi j'ai pénétré dans l'usine, continua Michel avec calme. J'y suis entré, j'ai eu tort je le reconnais. J'ai passé plus d'une heure dans l'atelier de scierie. Tout d'un coup, j'ai entendu des pas dans le chantier ; je suis sorti de l'atelier... Et j'ai vu un homme qui fuyait dans la nuit...

—Bah !... Vous feriez bien mieux d'avouer...

—J'ai cru qu'on m'avait espionné. Cependant je suis encore entré dans l'atelier. Et soudain, j'ai entendu crier au feu ! J'ai compris alors que cet homme qui fuyait devait être l'incendiaire. Je n'avais plus qu'à fuir à mon tour...

—Décidément, vous vous moquez de nous... Laissez votre homme inconnu... Quel mensonge !...

—Un mensonge ! s'écria Michel qui se contenait à peine. Tenez, cet homme, en passant près de moi, a laissé tomber une petite boîte... La voici !...

V — OBJETS COMPROMETTANTS

De nouveau, les magistrats échangèrent des sourires narquois. Et, comme Michel cherchait dans ses poches, le procureur dit :

—Ne vous donnez donc pas tant de mal pour mentir !

Michel s'arrêta, suffoqué d'indignation ; puis il balbutia d'une voix sourde :

—Est-ce ainsi que la justice est rendue en France ?

—Ne cherchez donc pas cette boîte ; vous ne la trouverez pas... Votre boîte, votre inconnu sont des produits de votre imagination... Décidez vous à avouer tout de suite !

—Mais je vous jure, messieurs, qu'un homme a passé devant moi... Un gros homme... Il a laissé tomber un objet... je l'ai ramassé machinalement... Oh ! je vous jure que je dis la vérité !

—Et c'est maintenant seulement que vous songez à en parler ?

—Mais je vous le répète, monsieur ! toute cette nuit, je songeais bien à autre chose... Je ne pouvais croire, d'ailleurs, que cette erreur durerait aussi longtemps...

—Enfin, voyons cette boîte... Vous ne savez plus où vous l'avez mise ?

Michel fouilla dans toutes ses poches ; il ne se souvenait plus où il l'avait placée. Il finit par la retirer, et la donna au magistrat en disant :

—Cela servira, sans doute, à reconnaître le coupable... à suivre ses traces...

Le magistrat prit la boîte que lui tendait Michel. Alors seulement le jeune homme la regarda ; et tout le monde le vit tressaillir. Le procureur lui demanda avec un mauvais sourire :

—Est-ce que vous vous seriez trompé de boîte ?

Machinalement, l'ingénieur chercha encore sur lui ; et, ne trouvant rien, il déclara :

—Non, non. C'est bien cela.

Le magistrat retournait la boîte en tout sens : c'était une petite boîte rectangulaire en fer-blanc, décorée de vignettes jaunes et noires.

—Tiens, tiens, dit le procureur, le portrait de l'empereur de Russie, d'un côté, et, de l'autre côté, une tête de paysan russe... Voilà évidemment qui vient de Russie... comme vous, monsieur l'ingénieur.

Michel pâlisait, et il devint livide, quand le magistrat ouvrit cette boîte, d'où tombèrent une dizaine de grosses allumettes de bois.

—Eh bien, continua le procureur, vous pouvez sans doute nous renseigner à ce sujet... Vous connaissez ce genre de boîte et ce genre d'allumettes ?

—Oui, monsieur, répondit Michel, qui se remettait peu à peu. Cette boîte et ces allumettes sont de fabrication russe.

—Vous en êtes bien certain, n'est-ce pas ? — Or, voudriez-vous me dire de quel pays vous arriviez hier ?

—Mais de... de Russie.

—De quel point de la Russie ?

—De Perm.

—C'est bien loin, cela ; mais vous n'êtes pas venu de Perm sans vous arrêter quelque part ?

—En effet, j'ai passé une demi-journée à Saint-Petersbourg.

—Et dans cette demi-journée, n'avez-vous pas fait quelques achats ?

—Si, monsieur.

—Avouez-nous franchement que vous avez rapporté une petite provision d'allumettes. C'est la manie de tous les français : sous prétexte que les allumettes de la Compagnie ne valent pas grand'chose, il n'y a pas un voyageur français qui ne rapporte, de l'étranger, sa petite provision d'allumettes. N'est-ce pas votre cas, monsieur Thomerain ?

—Je le reconnais, monsieur.

—Et, si nous allons chez vous, je parie que nous trouverions une provision de ces mêmes boîtes ?

C'est vrai, monsieur.

—Alors, rien ne nous prouve que cette boîte, que vous prétendez avoir ramassée, appartienne au fameux inconnu... tandis qu'il est fort probable que cette boîte est à vous !...

—Non, monsieur ! Non seulement je vous le jure, mais je puis vous le prouver.

—Voyons ; comment cela ?

Le costume que je porte en ce moment n'est pas celui avec lequel j'ai voyagé... C'est un costume que j'avais laissé à Paris, et que j'ai remis hier matin.

—Votre excuse est enfantine. Qu'est-ce qui nous prouve que vous n'avez pas glissé cette boîte dans le nouveau vêtement que vous avez mis ?

—Mais... je n'avais aucun motif pour emporter des allumettes sur moi... Je ne fume pas...

—Raison de plus. Cela établirait votre préméditation. Vous voyez donc que tout ce que vous essayez de dire pour votre justification se retourne absolument contre vous. Suivez mon conseil, avouez tout simplement.

Michel eut un accès de révolte.

—Eh bien, s'écria-t-il d'une voix tonnante, continuez votre instruction comme bon vous plaira ! Puisque vous mettez en doute tout ce que je vous dis, ce n'est plus la peine de m'interroger !

Quoique le procureur fût séparé de l'ingénieur par la table, il eut un mouvement de crainte, en voyant ses yeux injectés, sa face contractée, ses poings qui se fermaient comme pour frapper.

—Diable ! dit-il, je n'ai pas besoin de prendre de renseignements pour savoir si vous avez un caractère aimable.

Michel ne répondit pas. Les yeux à terre, il essayait de réfléchir à son horrible situation ; et il souffrait cruellement à la pensée que sa mère apprendrait bientôt l'infâme accusation qui pesait sur son fils bien-aimé.

—Nous allons faire le tour du foyer de l'incendie, dit le procureur en se levant.

—Et notre prisonnier ? demanda le chef de la Sûreté.

—Il va nous suivre. Mais qu'on le tienne à distance. Ce gaillard-là serait capable de sauter sur nous.

On sortit de la maison. Le jour était complètement levé. On apercevait les ruines fumantes de l'usine, sur lesquelles on versait encore des torrents d'eau. On se dirigea vers le champ dans lequel Michel avait été arrêté. Lorsque l'ingénieur passa devant le groupe formé par les amis de M. de Saint-Ermond, il aperçut la fille de l'industriel entre Nina Carenitch et le prince Vérénine. Il allait détourner la tête ; mais Suzanne lui adressa un salut de la main et sourit. Il la salua à son tour ; puis il suivit ses gardiens, plus confiant et plus fort.

On fit assez rapidement le tour de l'usine et des chantiers sans rien découvrir de spécial. Puis, les magistrats voulurent revenir à l'endroit par lequel Michel était sorti des chantiers afin de l'examiner en détail. D'abord on ne vit rien que des planches consumées et les fils tordus de la barrière. Mais bientôt un des agents se baissa en disant :

—Tiens ! un portefeuille.

Au même instant, un second agent se baissait auprès de son camarade, et trouvait un second portefeuille.

—Attendez ! Ne touchez à rien, cria le procureur. Laissez cela...

Et il s'avança avec le chef de la Sûreté, pour examiner la disposition des deux portefeuilles. Tous les deux étaient ouverts sur l'herbe ; et, entre les deux, étaient étendues quelques cartes. Le procureur prit l'une de ces cartes et vit qu'elle portait le nom de Michel Thomerain.

—Faites avancer notre homme, demanda le magistrat.

Quand Michel fut là, il continua :

—C'est bien ici que vous avez sauté ?

—Demandez à vos agents, répondit brusquement Michel, ils le savent mieux que moi.

—Connaissez-vous ces deux portefeuilles, qui sont là, à vos pieds ? interrogea le procureur, sans se départir de son calme.

Michel regarda et dit :

—Oui ; ils sont à moi... Eh non, cependant ! il n'y en a qu'un qui soit à moi !

—Nous ignorons encore ce qui se trouve à l'intérieur. Regardez-les bien ; nous les relèverons ensuite.

Michel réfléchit un peu, puis dit :

—Celui ci, à gauche, est un portefeuille que je possède depuis longtemps, et que j'ai retrouvé, hier, dans la poche de mon habit, lorsque j'ai quitté mes vêtements de voyage. Il ne contenait que ces cartes, qui se sont éparpillées là. Tout cela sera tombé de ma poche au moment où je sautais...

— Et l'autre ?

—J'ai cru, d'abord, que l'autre était à moi, parce qu'il ressemble d'une manière étonnante à un portefeuille, que j'ai acheté à Saint-Petersbourg et qui porte mon initiale : M.

Le procureur sourit et dit :

—Vous allez nous affirmer que c'est l'homme inconnu qui l'aura laissé tomber en fuyant ?

Michel se contint et répondit :

—Je n'affirmerai qu'une chose, c'est que ce portefeuille ne peut être à moi, puisque le mien est chez moi, et que vous l'y trouverez immédiatement si vous voulez y aller.

—Bien. Vous continuez votre système de défense ; vous voulez nous prouver que votre inconnu existe. Je crois que vous ne pourrez nous prouver qu'une chose, c'est que vous avez acheté deux portefeuilles au lieu d'un... D'ailleurs, nous allons bien trouver quelques papiers là-dedans.

Le magistrat ramassa le portefeuille qui était à gauche et l'ouvrit ; il n'y trouva que deux cartes semblables à celles qui étaient étendues à terre. Puis il prit le second et l'ouvrit aussi. Il contenait un petit cahier imprimé, une sorte de brochure de la compagnie des sleeping-cars, où étaient consignés tous les renseignements nécessaires pour faire un voyage de Paris à Saint-Petersbourg, et *vice versa*. Le procureur ouvrit ensuite deux poches intérieures : l'une renfermait des cartes avec des tarifs imprimés de divers marchands de bois de Saint-Petersbourg ; l'autre renfermait des billets de banque russes pour une valeur de quatre cents francs. Le procureur montra ces divers papiers à Michel et dit :

—Vous prétendez que tout cela n'est pas à vous ?

Michel, malgré toute son énergie, eut une minute d'angoisse. C'est qu'il se souvenait très exactement d'avoir mis dans son portefeuille cette petite brochure de voyage, ces tarifs imprimés de marchands de bois, et des billets de banque russes, qu'il a vait rapportés comme curiosité.

—Vous hésitez ? fit le procureur.

—Monsieur, dit Michel, sans se troubler, il est naturel que j'hésite, car le contenu de ce portefeuille ressemble étrangement à ce que vous trouverez dans le mien.

—Ah ! vous persistez toujours ?...

—Je vous demande, avec instance, de vous rendre immédiatement chez moi ; et, dans mon costume de voyage, ou dans ma valise, vous trouverez un portefeuille semblable à celui-ci... Je suis absolument certain de ne pas l'avoir emporté hier.

Le procureur haussa les épaules.

—Vous êtes absurde, avec votre entêtement. Comment ! Nous trouvons un portefeuille renfermant des billets de banque russes, des tarifs de négociants russes, une brochure de voyage à Saint-Petersbourg, et vous nous soutenez que ce portefeuille n'est pas à vous, lorsque nous savons que vous arrivez de Russie et que vous êtes allé à Saint-Petersbourg pour y faire des achats de bois ?

—Je vous ferai remarquer que d'autres personnes que moi peuvent avoir des billets de banque russes, que d'autres personnes que moi peuvent avoir des tarifs imprimés de négociants russes... Enfin, monsieur, il n'y a pas que moi qui sois allé en Russie... Et, puisque je suis certain de vous montrer mon portefeuille dans un quart d'heure !

—Qu'est-ce que cela prouvera ? Que vous aviez deux portefeuilles, et que vous les aviez garnis de la même façon ! D'ailleurs, qui nous prouve que vos cartes soient sorties du portefeuille que vous reconnaissez pour le vôtre, ou de celui que vous prétendez ne pas vous appartenir ?... Elles étaient aussi rapprochées de l'un que de l'autre... Enfin, en supposant que votre inconnu existe, comment admettre que cet inconnu eût sur lui un portefeuille semblable au vôtre, garni comme le vôtre ?... Ces tarifs de bois sont une preuve absolue...

—Et qui vous dit, monsieur, que cet inconnu n'était pas un ennemi, un rival de M. de Saint Ermond ? Et, dans ce cas, est ce que la présence de ces tarifs imprimés ne s'explique pas de la façon la plus naturelle ?

—Une dernière fois, voulez-vous vous décider à avouer ?

—Je jure que je suis innocent ! Je le jure sur mon honneur ! Je le jure sur l'amour de ma mère !...

Michel avait à peine prononcé ces mots qu'on entendit le bruit d'une violente discussion à une légère distance. Une voix indignée criait :

—Je passerai ! .. je vous dis que je passerai !...

Les sergents de ville maintenaient une vieille femme en cheveux qui cherchait malgré tout à les écarter.

—Ah ! je vous dis que vous n'empêcherez pas une mère de rejoindre son enfant !

La vieille femme fit un dernier effort ; d'ailleurs les sergents de ville, émus, n'osaient plus retenir la malheureuse. Elle leur échappa, passa devant les ruines de la fabrique, sans rien regarder ; et apercevant les hommes massés dans le champ, elle y courut. On entendit un cri déchirant :

—Ma mère !

—Mon pauvre enfant !

La veuve Thomerain était tombée dans les bras de son fils, qui s'était brusquement dégagé de ses gardiens. Elle le tint ainsi quelques instants ; puis elle balbutia :

—Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

—Non, mère !

La pauvre femme ! Le matin, elle s'était levée de bonne heure, bien doucement, pour ne pas éveiller son fils. En passant, elle avait posé son oreille contre la porte de sa chambre ; et, n'entendant rien, elle avait murmuré avec joie : "Comme il dort bien !"

Puis elle était descendue, vive ; elle était allée un peu loin, pour lui chercher ce bon lait qu'il aimait à prendre le matin, ce petit pain, sec, bien grillé, et du beurre fin. Et elle était revenue, sans s'arrêter, sans parler à une seule voisine ; et elle avait préparé ce petit déjeuner pour le lui porter tout à l'heure dans son lit. Comme elle allait le gâter, son grand enfant, le consoler ! Déjà, il serait reposé. Quelle joie !... Elle avait attendu ; et, comme il n'appelait pas, elle avait fini par ouvrir la porte, bien doucement, en retenant sa respiration. Et alors, tout d'un coup, elle avait vu cette chambre vide, ce lit où son fils n'avait pas couché. Elle avait deviné qu'il était là-bas... Mais, pourquoi ne revenait-il pas ?..

Quelques instants après, une voisine avait sonné, afin de lui demander des nouvelles de ce grand incendie. Des nouvelles ! Il y avait eu le feu ?...

—Mais oui, on dit même qu'ils ont arrêté votre fils !

Elle était partie, à moitié folle, ne croyant pas que cela fût possible.

Et comme elle était heureuse de le serrer dans ses bras, de lui entendre dire que ça n'était pas vrai !...

—Alors, si ce n'est pas vrai, mon bon Michel, allons-nous en !... Si tu savais comme j'ai besoin de causer avec toi !...

—Partir ? Non, ma mère, nous ne pouvons pas... On m'accuse.

—Toi, on t'accuse ? de quoi ?...

Et, avant que Michel eût répondu, elle se tourna vers tous ces hommes et leur jeta, d'une voix farouche :

—Ce n'est pas vrai ! entendez-vous, ce n'est pas vrai !... Et de quoi osent-ils t'accuser ?

Michel dit en tremblant :

—D'avoir mis le feu à l'usine de mon ancien patron.

—Toi, faire cela ! Mais vous ne le connaissez pas, messieurs ! C'est une folie... Si vous saviez comme il est bon, mon Michel ! Vous ne savez pas que son père était un honnête homme ! Vous ne savez pas que mon pauvre mari et moi, nous n'étions que des ouvriers, mais que lui a été reçu à l'école polytechnique ! Mais vous ne savez pas qu'il a abandonné sa carrière, parce qu'à ce moment mon pauvre homme est mort, et qu'alors mon fils a voulu vivre avec sa mère, la soutenir !... C'est ma seule joie, mon orgueil... Non, ce n'est pas possible. Vous ne croyez pas qu'il ait fait cela... C'est une erreur... Je vous en supplie, messieurs...

Michel arrêta sa mère qui allait peut-être tomber aux genoux du procureur.

—Assez, ma mère ! Ne vous humiliez pas devant ces gens-là ! Ils se moqueraient de vous... J'ai dit tout ce qu'il fallait dire pour me justifier. Ils ne m'ont pas cru... Va, ma bonne mère, rentre tranquillement chez toi. Je ne veux pas qu'on te voie pleurer...

—Ainsi tu ne rentreras pas avec moi ?

—Non, puisqu'on va me mener en prison.

—En prison toi !... En prison, le fils de Thomerain !... Eh bien, j'irai avec toi !

Le procureur s'avança et dit sévèrement :

—Je vous ai permis d'embrasser votre fils. Maintenant, cette scène a trop duré. Je vous prie de vous retirer.

—Va, ma mère, dit Michel ; je le veux.

Le vieux Bernier s'approcha.

—Appuyez-vous sur moi, madame Thomerain.

—Oui, dit-elle ; mais à une condition, c'est que vous jurerez que vous ne croyez pas à tout cela.

—Pouvez vous me le demander ? prononça Bernier, avec émotion. Moi, le vieil ami de Thomerain, moi, qui aime son fils comme s'il était à moi, croire que ce fils est capable d'avoir commis un crime !... Non, non ! Michel est innocent ! Et malheur à ceux qui ont causé tout cela, car vous verrez bien qu'à la fin, ça se tournera contre eux !

—Merci, Bernier ! merci, mon vieil ami ! dit Michel en passant devant son ancien contre-maître.

On l'entraînait déjà. Quand il arriva à la route, il ne vit plus Suzanne. La jeune fille s'était évanouie lorsqu'elle avait entendu les cris d'indignation de madame Thomerain. Et on l'avait portée dans une voiture. La comtesse y était montée avec elle en donnant l'ordre de partir pour Paris.

Michel fut mis en voiture avec trois agents, qui surveillaient ses moindres mouvements. Et bientôt, tout le monde partit. Les voitures allaient lentement. La foule se pressait pour voir le coupable. La plupart des ouvriers de la fabrique, dès qu'ils apercevaient Michel, se découvraient avec respect. Et le malheureux leur rendait tristement leur salut, murmurant :

—Braves cœurs !

On s'arrêta devant la maison habitée par Michel et sa mère, à l'entrée de la rue de La Chapelle. Les agents firent sortir l'ingénieur et le conduisirent au quatrième étage, où les magistrats étaient déjà arrivés.

—Ouvrez nous, dit le procureur.

Michel obéit passivement. Il plaça lui-même sa clef dans la serrure, heureux que sa mère ne fût pas encore là et n'assistât pas à cette scène déchirante. Dans l'entrée, il montra une porte et dit :

—Voici ma chambre. Vous pouvez y pénétrer. Vous trouverez dans ma valise tout ce que vous cherchez.

Ce fut en effet dans la valise que les magistrats trouvèrent deux paquets de bois d'allumettes russes. L'un d'eux était défectueux.

—Vous voyez, vous aviez déjà déplié ce paquet, dit le procureur, et il manque justement une boîte.

—Celle dont je me suis servi depuis Saint-Petersbourg, dit Michel en haussant les épaules.

Le portefeuille était dans un coin, caché sous un indicateur de chemin de fer. Il renfermait exactement ce que Michel avait annoncé.

—C'est bien comme je le pensais, dit tranquillement le magistrat. Vous en aviez un sur vous et un dans vos bagages. Je suis donc forcé de vous maintenir en état d'arrestation, et d'emporter tous les papiers que vous avez ici.

—Faites, monsieur ! Faites ce que vous croyez être votre devoir !... Vous commettez une infamie, mais vous n'êtes pas responsable.

Et Michel se cacha la tête dans les mains en balbutiant :

—O Suzanne !... ô ma mère ! Comme vous allez souffrir !

Personne, dans la société parisienne, ne connaissait exactement la situation de la comtesse russe Nina Carenitch. Tout ce qu'on savait sur elle, c'est qu'elle habitait Paris depuis une dizaine d'années, et qu'elle y avait toujours mené grand train. On disait qu'elle était une grande dame, chassée de la cour du czar, le lendemain d'une conspiration ; les vieux boulevardiers la rangeaient dans la grande catégorie des aventurières.

Il y avait quelque chose de cela dans l'histoire de Nina Carenitch. Mariée fort jeune au comte Carenitch, elle l'avait ruiné en quelques années ; continuant son luxe à force d'expédients, le czar avait donné l'ordre au comte Carenitch de s'exiler avec sa trop jolie femme. Furieuse d'être reléguée en province, Nina Carenitch poussa son mari dans une conspiration nihiliste. La conspiration fut découverte, comme toutes les conspirations ; le comte fut tué, et sa femme faite prisonnière. Elle parvint à s'enfuir, emportant de magnifiques bijoux et le trésor amassé par les conspirateurs. Puisque la conspiration avait avorté, les conspirateurs n'avaient plus besoin de trésor. Nina gagna Odessa, passa en Turquie, et, deux mois après, on la vit apparaître à Paris. Elle prit un grand appartement dans un hôtel du boulevard, et on commença à s'occuper d'elle.

Elle raconta quelques bribes de son histoire, parla de liberté, d'indépendance, de lutte contre la tyrannie ; elle sut enfin s'envelopper d'une auréole de martyre. Six mois après son arrivée à Paris, elle faisait partie des grandes élégantes. Au bout d'un an, elle était à la mode. Elle négligea de se présenter à l'ambassade russe ; mais elle pénétra facilement dans une grande partie de la société parisienne, où elle fut jalosée par toutes les femmes et courtisée par tous les hommes.

Elle était adorablement jolie, grande, bien faite, avec de longues mains effilées, des pieds étroits. Sa carnation était superbe. Elle avait la peau fine, blanche, unie, sans une tache, sans un pli, et son visage était si rose que les élégants l'avaient surnommée la comtesse rose. Elle avait surtout d'admirables cheveux, ces cheveux des filles tartares, longs, épais, d'un blond fauve clair ; et sa nuque, au dessous, était dessinée avec une finesse exquise, blanche comme une fleur de magnolia, avec ce même ton laiteux et velouté.

Elle ne passa que peu de temps à l'hôtel où elle était descendue, les deux mois nécessaires à l'installation du grand appartement qu'elle loua sur le boulevard Malesherbes, et qu'elle meubla de la manière la plus somptueuse. Les premiers fournisseurs de Paris vinrent se mettre à ses ordres. Elle capta leur enfance, et on lui fournit ce qu'il y avait de plus beau en lui faisant un crédit illimité. Ses bijoux et l'argent qu'elle avait emporté lui permettaient de vivre largement pendant deux ou trois ans. Elle pensait bien qu'il ne lui faudrait pas une aussi longue période pour trouver un bailleur de fonds. Elle faisait d'ailleurs tout cela sans beaucoup réfléchir, comptant sur le hasard, attendant tranquillement l'imprévu.

Cet imprévu se présenta dans la personne de Gustave de Saint-Ermond. Le père de Suzanne avait été l'un des premiers parmi les adorateurs de la comtesse russe. Il l'avait aperçue au Bois, à l'Opéra, et il avait fait tous ses efforts pour lui être présenté. De son côté, la comtesse avait pris ses renseignements sur cet homme qu'elle rencontrait partout où elle allait ; elle savait déjà que Saint-Ermond était riche, veuf, viveur désœuvré. C'était bien la proie qu'il lui fallait.

Le chevalier Gustave de Saint-Ermond était le descendant d'une famille bourgeoise du Rouergue, anoblie sous Louis XVIII. Orphelin à vingt-cinq ans et maître d'une fortune d'un million et demi, il avait mis cinq ans à la dilapider. Il avait ensuite imité l'exemple de tous ses camarades ruinés : il avait cherché à redorer son blason en se mariant richement. L'histoire de son mariage fut banale, comme l'histoire de presque tous ces mariages. Des amis communs le présentèrent à M. Louis Ronchard, riche industriel, qui avait fondé la scierie mécanique de Saint Denis ; il séduisit facilement mademoiselle Ronchard par ses grandes manières, et le mariage fut bâclé en quelques semaines. Le ménage fut heureux pendant deux ans ; mais, dès que Suzanne naquit, Saint-Ermond reprit ses habitudes de garçon ; il revint au cercle, reparut aux premières, aux fêtes de la bohème élégante, et il ne considéra plus sa femme que comme une petite pensionnaire, dont la fortune lui permettait encore de vivre en très grand seigneur ; car, à lui seul, il dépensait tous les revenus de la maison.

Madame de Saint-Ermond souffrait en silence, et ses parents moururent sans avoir bien compris l'épouvantable faute qu'ils avaient commise. Durant leur vie, Saint-Ermond avait toujours eu l'adresse de sauver les apparences. Il affectait même de lire le courrier de la fabrique, de parcourir les ateliers, de causer avec les ouvriers qui riaient en dessous de son inexpérience. Il se donnait les allures d'un patron qui surveille les choses de haut. Sa belle-mère mourut d'abord, et, dès lors, il s'occupa beaucoup moins de la fabrique. Son beau-père était toujours heureux de la diriger : Bernier venait d'y faire entrer Michel Thomerain, qui se formait sous ses ordres et sous ceux de M. Ronchard. Aussi, avant de mourir, ce dernier dit-il à son gendre :

— Vous pouvez confier la fabrique à Michel et à Bernier ; ils la mèneront parfaitement.

Le viveur n'avait plus devant lui que sa femme, si douce, si résignée ; il perdit alors toute mesure ; il se laissa aller à tous ses instincts de jouissance et de paresse. Il abandonna entièrement la fabrique, et, malgré la jeunesse de Michel, il lui donna une procuration afin qu'il pût signer les lettres. Quand sa femme, timidement, lui adressait un reproche, il répondait :

— Michel et Bernier s'y entendent bien mieux que moi. D'ailleurs, soyez tranquille : je n'en ai pas l'air, mais je les surveille !

Et il avait un grand geste de suffisance. Au reste, la fabrique, qui avait forcément périclité, après la mort de Ronchard, recommençait à bien marcher, grâce à Michel : les bénéfices augmentaient peu à peu ; rien n'était donc à craindre de ce côté.

Profitant du deuil de sa femme, Saint-Ermond prétextait que ses relations mondaines ou commerciales le forçaient à rester quelquefois à Paris, pour traiter les personnes qu'il ne pouvait momentanément recevoir à Saint-Denis. Quelques amis de madame de Saint-Ermond essayèrent de mettre la jeune femme en garde contre les folies de son mari ; mais elle se défendit d'être malheureuse. Pour rien au monde, elle n'aurait consenti à demander une séparation. Et, au fond, elle aimait toujours son mari, elle était fière de lui : une soirée de bonheur suffisait pour effacer le souvenir des mauvais jours. En outre, ce qui rassurait la mère de Suzanne, c'est que son mari ne touchait jamais à ses capitaux ; les revenus de la fabrique lui suffisaient. Aussi n'eut-elle pas l'idée de prendre la moindre précaution contre lui pour l'avenir. Elle mourut d'ailleurs peu de temps après ses parents.

Suzanne avait alors neuf ans. Elle seule avait été témoin des désespoirs de sa mère : elle l'avait vue pleurer, souffrir ; et elle avait souffert et pleuré avec elle. Sans doute, elle aimait son père ; mais elle le craignait aussi. Et déjà elle s'imaginait que les pères des autres petites filles ne devaient pas être ainsi. Elevée autant par son grand-père que par sa mère, elle avait pris l'habitude de suivre le vieil industriel à travers la fabrique, dans son bureau. Elle connaissait toutes les machines, elle causait avec les ouvriers. Et quand son grand-père était mort, elle avait cru retrouver son souvenir au milieu de la grande usine. Peu à peu, cette usine était devenue pour elle une chose très-importante, elle en parlait comme elle aurait fait d'un être humain. Il lui semblait qu'il y eût au fond de tout cela une vie mystérieuse. Elle aimait sa fabrique autant qu'elle avait aimé son grand-père. Elle aima donc tout naturellement celui qui la dirigeait, maintenant que son grand-père était mort. D'ailleurs, elle entendait continuellement faire l'éloge de Michel. Elle se voyait seule, sans parents rapprochés ; son père lui faisait peur encore. Et elle regarda Michel, non pas comme un ami, mais comme un parent mystérieux, qui représentait à ses yeux cette fabrique qu'elle aimait.

Il y eut, à la mort de sa mère, un conseil de famille, dans lequel son père fit des déclarations solennelles. Il jura qu'il ne se remarierait jamais, qu'il se consacrerait tout entier à sa chère Suzanne ; il embrassa sa fille avec une effusion inconnue jusque-là. Et il resta maître de la fortune de Suzanne, maître des capitaux, maître de la fabrique. La comtesse Nina Carenitch savait exactement que, grâce à l'habile gestion de Michel, la fabrique était arrivée à donner près de quatre-vingt mille francs de bénéfices annuels. Quant aux capitaux, ils s'élevaient à trois millions. L'aventurière pouvait-elle rêver un plus beau lot ? A cette époque, Saint-Ermond conservait une certaine tenue ; la tenue était d'ailleurs sa seule qualité. Il passait tous les matins quelques instants à la fabrique, il déjeunait avec sa fille ; puis il partait en disant de la façon la plus sérieuse :

— J'ai beaucoup de courses à faire à Paris.

Ses courses se bornaient à se rendre à son cercle, où il fumait des cigares avec ses

compagnons de boulevard ; il jouait un peu, très peu ; puis sa voiture venait le prendre, et il allait au Bois.

Un jour de printemps, sa voiture fut accrochée, dans l'allée des Acacias, par un landau de louage ; son cocher allait s'emporter, mais Saint-Ermond remarqua que le landau était occupé par une fort jolie femme, et il ordonna à son cocher de se taire. Cette jolie femme était Nina Carentich. Il la salua ; elle sourit. Et les voitures se dégageant Il la rencontra ensuite à la porte du Bois, puis dans l'avenue des Champs-Élysées. Alors, il n'hésita plus et ordonna à son cocher de la suivre. Il apprit ainsi qu'elle vivait à l'hôtel, s'informa de son nom, de sa situation.

Le lendemain et les jours suivants, il essaya de retrouver l'étrangère. Au bout d'un mois, il la saluait comme une vieille amie ; il causait quelques minutes avec elle. Bientôt, elle lui permit de se présenter à son hôtel.

Elle lui raconta les morceaux de son histoire qui pouvaient être dits. Saint-Ermond les répéta au cercle et, en peu de temps, une légende extraordinaire, très amplifiée par le viveur, enveloppa l'aventurière. Bref, dans très peu de temps, l'aventurière fit si bien que Saint-Ermond payait toutes ses factures, et se chargeait de tous les comptes de la maison. De plus, la comtesse, chaperonnée par Saint-Ermond, parut dans le monde élégant, où elle eut le plus grand succès. Les femmes ne purent que s'incliner devant sa beauté ; tous les hommes déclarèrent qu'elle était adorable. Quand aux personnes qui avaient élevé quelques doutes sur sa fortune, elles furent confondues par les magnifiques diamants de Nina.

Au milieu de tout cela, la fabrique ne tenait plus que bien peu de place dans la cervelle de Saint-Ermond. Il y paraissait encore, mais juste le temps nécessaire pour qu'on ne songeât pas à s'occuper de sa conduite au dehors.

Il fut bientôt évident à tout le monde que la comtesse serait bientôt la femme du manufacturier, cela ne surprenait personne qu'elle allât à la fabrique, qu'elle prit pour ainsi dire la place de la mère du Suzanne. Saint-Ermond, en effet, lui menait souvent sa fille ; et ils allaient ensemble au Bois. Cependant la comtesse devina tout de suite une ennemie acharnée dans cette enfant intelligente, qui surprenait les moindres regards qu'elle échangeait avec Saint-Ermond. Et, chose curieuse, ce fut toujours devant Suzanne qu'elle dissimula son ambition avec le plus de soin.

Ce qui convenait le mieux au monde, c'est que la situation pécuniaire semblait parfaitement sauvegardée. Généralement, on croyait la comtesse très riche.

A mesure que Suzanne grandit, elle comprit, quoique d'une manière vague, cette situation irrégulière. Et, peu à peu, elle cessa de se rendre chez la comtesse. Par respect pour son père, elle la recevait toujours avec une politesse froide ; mais elle la détestait profondément. Nina s'en aperçut bien vite ; et, pour éviter un choc qui menacerait sa situation, elle alla de moins en moins à Saint-Denis. Saint-Ermond, que les regards de sa fille gênaient aussi trouva cela bien mieux. Il continua de voir la comtesse, et était chez elle comme chez lui. Nina avait mis un an à lui apprendre, par petites doses, que ses biens étaient entre les mains de l'empereur de Russie, mais qu'elle saurait se les faire rendre ; puis elle l'avait initié aux difficultés de se faire rendre justice en Russie. Après cela, elle lui avait raconté les diverses péripéties d'un procès qui n'existait que dans son imagination... Pendant ce temps, Saint-Ermond payait.

Enfin, Nina lui annonça que le procès était perdu, que, pour obtenir justice, elle irait se jeter aux pieds du czar ; mais elle ajouta qu'elle risquait d'être envoyée en Sibérie, cause de la conspiration de son mari.

Saint-Ermond crut tous les récits de Nina et lui défendit de jamais retourner en Russie. Elle résista, déclarant qu'elle ne voulait plus être à charge à son cher chevalier. Saint-Ermond s'emporta, ne voulant pas que cette question fût agitée entre eux. Et quand, enfin, la comtesse consentit à rester en France, il s'imagina qu'il avait échappé à un grand danger.

L'aventurière avait atteint son but. Reçue dans la société parisienne, elle avait pour ami un homme riche qui mettait sa fortune entière à sa disposition, avec la même désinvolture que si cette fortune avait été à lui. Les millions, lentement amassés par le vieux bonhomme Ronchard, allaient devenir la proie d'une étrangère.

VII — PRINCE Russe

Huit années s'écoulèrent ainsi, pendant lesquelles rien ne vint troubler la douce harmonie d'une situation où le chevalier de Saint-Ermond s'imaginait avoir trouvé le bonheur définitif. La princesse reculait toujours l'époque de son mariage avec lui sous divers prétextes. Pour lui, il n'éprouvait aucun remords, malgré la jalousie croissante de sa fille. Il se persuadait que Suzanne n'avait rien deviné, il la traitait toujours en enfant ; et, lorsqu'elle se plaignait un peu d'être délaissée, il agissait avec elle comme jadis avec sa mère : il lui donnait une soirée, où il déployait toutes ses séductions d'homme du monde ; et, le lendemain, il allait lui chercher un bijou.

Comme les revenus de ses capitaux et de la fabrique ne pouvaient suffire à entretenir la maison de Saint-Denis et la maison de la comtesse, il avait, depuis longtemps, touché aux capitaux, sans la moindre hésitation, sans se dire qu'à la majorité de sa fille, il serait forcé de les lui remettre intacts, tels qu'il les avait reçus à la mort de sa femme. Qu'était-ce, d'ailleurs, que de petites sommes de cinquante à cent mille francs sur une grosse masse de trois millions ? Il avait pris ainsi plus de deux cent mille francs par an, de telle sorte qu'un an avant l'incendie de l'usine, il avait dilapidé près de deux millions.

Alors seulement, il eut peur de l'avenir, il trembla davantage devant sa fille, il lui consacra un peu plus de temps ; il s'occupa davantage de la fabrique, et il se demanda comment il pourrait avouer à un gendre qu'il avait volé deux millions à son enfant. Cependant, sa passion pour la comtesse augmentait avec l'âge ; et, en songeant au mariage de sa fille, il se disait que ce mariage serait le prélude du sien. Il avait beau se maquiller, se teindre les cheveux, se faire habiller comme un jeune homme, il sentait qu'il vieillissait, qu'il était usé. L'heure du repos sonnerait bientôt. Quel rêve pour lui, s'il pouvait marier Suzanne à un homme qui serait coulant sur le chapitre de la fortune de la jeune fille ! Et, après cela, il épouserait la comtesse russe, et vivrait tranquille et heureux.

Nina avait sagement diminué son train de maison, sans que son Saint Ermond diminuât ses largesses ; et, sans doute, elle avait dû faire des économies ; il supposait qu'elle avait amassé près d'un million. Avec cela et une part dans la fabrique, — car il entendait conserver un intérêt dans la fabrique — il achèverait son existence dans une parfaite quiétude, en parfait égoïste. La princesse semblait se prêter à ces rêves d'avenir. Elle avait trouvé un port tranquille et ne voulait plus se jeter dans la tempête de la vie ; c'était pour cela qu'elle avait diminué le train de sa maison, jugeant inutile de lancer plus longtemps de la poudre aux Parisiens. Elle s'était complètement civilisée. Elle trouvait la vie bonne, et Saint-Ermond un compagnon très acceptable. Il n'y avait plus qu'un nuage noir dans son horizon : la reddition de comptes de la tutelle de Suzanne et le mariage de la jeune fille. Saint Ermond ne lui avait fait que des demi-confidences à ce sujet ; mais elle avait vite deviné, et elle lui avait laissé entendre que, d'avance, elle était d'accord avec lui...

Un soir où, seule dans son salon, elle réfléchissait à tout cela, son valet de pied vint lui dire :

— Monsieur le prince Vérénine fait demander si madame la comtesse peut le recevoir.

Nina se leva comme folle :

— Vous avez dit : le prince ?...

— Le prince Vérénine ! Oui, madame. Je ne crois pas me tromper ; car, ne connaissant pas cette personne, je lui ai demandé de vouloir bien me répéter son nom.

Il y eut un court silence ; Nina était agitée d'un frisson glacial. Cependant elle reprit son sang froid ; et, comme le domestique demandait :

— Dois-je répondre que madame ne reçoit pas ?

— Non, non. Faites entrer. Le prince Vérénine est mon frère.

Elle avait si bien oublié la Russie qu'elle se souvenait à peine de ce frère. D'abord elle ne l'avait pas revu depuis son mariage avec le comte Carenitch, et, à cette époque, il était si petit !... Il y avait donc dix-huit ans que le frère et la sœur ne s'étaient vus. Et si Nina tremblait, ce n'était certes pas de joie ; elle supposait que son frère devait connaître son histoire vraie ; elle avait peur qu'il ne fût un ennemi.

Le prince entra en souriant dans le salon ; et, sans le moindre embarras, il s'avan-

ça vers sa sœur, les bras tendus, et l'embrassa sur les deux joues. Elle reconnut bien vite que son frère n'avait pas plus de conscience qu'elle et après avoir écouté son récit, elle dit :

—Ainsi, tu viens vivre à Paris ?

—Oui.

—Avec quoi ? Quelles sont tes ressources ?

—Toi, d'abord, ma chère sœur. Ensuite, mon intelligence, mon titre. Et, en troisième lieu, un homme qui m'est entièrement dévoué : Pouscharoff. Tu le connais ; c'est mon ancien précepteur.

—Et que comptes-tu faire ?

—T'imiter, ma chère sœur. N'as-tu pas trouvé un homme qui t'adore ? Pourquoi ne trouverais-je pas une femme qui s'amouracherait de moi !

Le frère et la sœur se regardèrent quelques instants sans parler, essayant de lire leurs plus secrètes pensées. Ce fut Nina qui rompit le silence ; elle prononça lentement :

—Il y a un logement de garçon à louer au rez de chaussée de cette maison. Tu l'arrêteras demain ; je te donnerai l'argent nécessaire pour le meubler ; tu pourras vivre ici, ou au cercle de M. de Saint-Ermond. Tu tâcheras simplement de ne pas faire de bêtises et de suivre tous mes conseils. En un mot, tu seras à moi ?

—C'est entendu, petite sœur, je serai à toi, et toi à moi ! Je me disais bien que nous nous entendrions à demi-mot. Allons, embrassons-nous franchement... A nous deux, nous serons invincibles !

Cette fois, elle se laissa aller tendrement dans ses bras et le regarda avec admiration. Il était réellement beau, très élané, avec la peau aussi blanche que celle de sa sœur et les mêmes cheveux : sa moustache était encore plus blonde. Ses yeux avaient ce même regard doux et ses lèvres ce sourire vague.

—Tu es bien mon frère ! dit-elle, en le pressant contre elle.

Comme ils causaient, M. de Saint-Ermond entra et le frère lui fut présenté. Il lui plut au premier coup d'œil. Il lui tendit donc la main en disant :

—Permettez-moi, de vous serrer la main. Je suis le meilleur ami de la comtesse, j'ai le droit d'être le vôtre. Et si je puis vous être utile ?...

—Oh ! dit Nina en souriant, plus heureux que moi, Gérard a réussi à arracher sa fortune des griffes de ses ennemis.

—Ou du moins, dit le prince avec le plus grand sérieux, je n'ai laissé que fort peu de chose entre leurs vilaines pattes.

Il avait compris la ruse de sa sœur. Et, tout de suite, pour bien prouver à Saint-Ermond qu'il ne serait pas un frère gênant, il baisa la main de sa sœur et se retira. La comtesse dit aussitôt à Saint-Ermond :

—Eh bien, comment trouvez-vous mon frère Gérard ?

—Mais il est charmant.

—Ne croyez-vous pas que ce serait le mari rêvé pour Suzanne ?

—Et Thomerain ? dit l'industriel.

—Qu'est-ce que ça, Thomerain ? demanda la comtesse... Ah ! oui, l'ingénieur de là-bas, l'inventeur ?...

—Oui, je viens de m'apercevoir, avec terreur, qu'il est amoureux de ma fille.

—Mais Suzanne ?...

—Est folle de lui.

—Alors, mon frère arrive à propos.

—Le prince est-il disposé à se marier ?

—Non ; mais laissez-moi mener tout cela, et vous serez satisfait.

Le lendemain, Gérard vint déjeuner chez sa sœur ; Saint-Ermond le trouva encore plus charmant que la veille. Et, peu à peu, il s'habitua à lui. Et il s'habitua si bien à lui que, bientôt, il n'eut pas plus de secrets pour le frère que pour la sœur.

Quelques mois après, quand Gérard connut tous les secrets de Saint-Ermond, il lui déclara :

—Vous pouvez compter que je vous aiderai à vous tirer de ce mauvais pas.

L'industriel se garda bien de parler à sa fille de ce nouveau venu. Et, comme Suzanne ne rencontra jamais Gérard, elle ignore l'existence du prince russe, jusqu'au jour où son père donna sa grande fête, et le lui présenta au milieu d'autres danseurs. Au bout de fort peu de temps, d'ailleurs, Saint-Ermond et la comtesse avaient senti dans

Gérald un maître audacieux ; et ils avaient subi son ascendant. Depuis, Nina avait aveuglément exécuté tous les ordres de son frère, comprenant bien qu'il serait inutile de lui résister. Saint-Ermond lui obéissait aussi, confiant dans la parole de Gérald, qui lui avait de nouveau formellement promis de lui rendre sa fortune envolée.

— Nous allons tenter une spéculation magnifique, infailible, lui avait dit le prince. Seulement, votre ingénieur, ce... Michel Thomerain nous gênerait, peut-être ! Il ne comprendrait pas. Envoyez-le donc à l'étranger, en Suède, en Norvège, en Russie ! Là-bas, au lieu de nous gêner, il nous sera utile

Et Michel avait été expédié en Suède, en Norvège, en Russie, laissant le champ libre au prince Gérald, qui assura à Saint-Ermond que maintenant rien ne pourrait plus empêcher la réussite de sa mystérieuse combinaison.

Ainsi qu'il l'avait dit au procureur de la République, l'industriel avait alors repris ou fait semblant de reprendre la direction de sa fabrique. Il avait donné à Michel l'ordre d'acheter des bois dans une proportion considérable. Et cet énorme approvisionnement, qui valait plus de trois millions de francs, avait été détruit par le feu en quelques heures. Dès que la nouvelle se fut répandue dans le commerce parisien, on reconnut unanimement que, quoiqu'il fût assuré, c'était un désastre pour M. de Saint-Ermond. Les compagnies d'assurances pourraient en effet lui rembourser la valeur intrinsèque de ses marchandises ; mais elles ne pourraient lui rendre cette merveilleuse fabrique, installée jadis à si peu de frais et qui donnait si facilement de si beaux bénéfices.

Pendant toute la journée qui suivit l'incendie, M. de Saint-Ermond resta à Saint-Denis, surveillant le déblaiement avec le prince Véréline. Il annonça à ses ouvriers qu'il leur donnerait des secours équivalents à leur salaire jusqu'au moment où ils auraient retrouvé du travail ; cette libéralité le rendit aussitôt sympathique, tandis qu'on commença à se tourner contre Michel Thomerain.

Le soir, Saint-Ermond revint à Paris, et accepta l'hospitalité du prince Véréline.

Le lendemain, l'industriel se leva de bonne heure et se rendit à l'usine, pour prendre son courrier ; et il rentra chez la comtesse, vers onze heures du matin. Il trouva Suzanne au salon avec Nina. La jeune fille était très pâle. Elle embrassa tendrement son père, puis lui demanda s'il avait appris quelque chose de nouveau.

— Non, ma Suzanne, non. Toutes les choses sont dans le même état. Notre fabrique est détruite de fond en comble...

— Cela, je le sais, mon père ; mais j'espérais que tu m'apprendrais qu'on avait reconnu l'innocence de M. Thomerain.

Saint-Ermond eut un geste d'impatience, et sans doute allait répondre brutalement à sa fille ; la comtesse l'interrompit. Et, de sa voix la plus douce, elle dit :

— Evidemment, on arrivera à reconnaître l'innocence de M. Thomerain ; c'est ce que je répète depuis hier à mademoiselle Suzanne. Je lui ai même promis que nous userions *tous* de notre influence, pour qu'il soit relâché le plus tôt possible.

— Vous croyez donc à son innocence ? balbutia Saint-Ermond, abasourdi.

— Mais évidemment. Ce garçon là vous était si dévoué !... Cette fabrique, c'était sa maison... Comment admettre qu'il ait voulu la détruire ?...

— Il ne faisait plus partie de ma maison !

— Mais il y serait rentré, mon ami... Et il y rentrera, quand vous reconstruirez votre usine. Je l'ai promis à mademoiselle Suzanne, qui s'intéresse à lui... Certainement, je crois à son innocence !... Un homme aussi courageux est incapable d'avoir commis un pareil crime !... Tout cela s'expliquera, vous le verrez, de la façon la plus naturelle... Tenez, Gérald viendra déjeuner avec nous ; demandez-lui son opinion, je parie que lui aussi croit à l'innocence de Michel Thomerain.

Suzanne adressa à la comtesse un regard de reconnaissance. Elle se laissait prendre au piège que lui tendait l'aventurière. Celle-ci n'avait pas eu beaucoup de mal à deviner qu'elle calmerait la jeune fille en lui parlant de l'homme qu'elle aimait, surtout en le défendant ; et non seulement elle calmerait Suzanne, mais elle capterait sa confiance, elle se ferait son amie, pour la mieux trahir ensuite.

— Votre frère va bientôt arriver ? demanda Saint-Ermond, pour détourner la conversation.

— Je l'ai fait prévenir, dit Nina. Il termine quelques lettres.

Cependant elle sonna, et envoya un domestique chez son frère. Le domestique

descendit, traversa la cour et frappa à la porte de l'appartement que le prince occupait au rez-de-chaussée. Ce fut le prince lui-même qui ouvrit. Il ne laissa pas parler le domestique ; il lui dit brusquement :

—C'est pour le déjeuner ? Bon, j'y vais.

Et il lui referma la porte au nez. Puis il se retourna vers un gros homme qui était resté caché derrière la porte et dit en riant :

—Les femmes sont toutes les mêmes. Ma sœur sait fort bien que j'ai expédié mon valet de chambre à l'autre bout de Paris, pour que personne ne te voie chez moi... Et elle m'envoie deux fois son domestique. Enfin, tout va bien, puisque personne ne t'a aperçu.

L'homme prononça d'un ton groguenard :

—Oh ! ça n'est pas difficile d'entrer dans une maison à Paris. Les concierges sont toujours fourrés au fond de leur loge à lire les journaux.

—Bref, tu vas t'en aller comme tu es venu. Il est midi ; c'est l'heure où il y a le moins de monde dans les rues. Tâche de ne rencontrer personne de connaissance.

—Soyez tranquille, mon prince. J'ai un moyen bien simple pour cela ; dès qu'on me regarde, je tourne la tête ; je parierais de passer devant votre concierge sans qu'il voie seulement le bout de mon museau.

—Tu as raison, car il n'est pas beau.

—C'est la faute de la nature, mon prince.

—Dans une heure, tu auras quitté Paris...

—Et, ce soir, j'aurai quitté la France.

—Oui. L'air en est mauvais pour toi.

—Et j'irai ?...

—Où tu voudras, en Angleterre, en Hollande...

—En Hollande, mon prince ; c'est là que je vendrai le plus facilement mes derniers diamants.

—Soit, en Hollande. Tu as mis dans mon tiroir l'argent que tu m'apportais ?

—Les dix mille francs sont à gauche dans votre secrétaire. Dès que j'aurai vendu le reste, je vous enverrai l'argent.

—Non ; c'est inutile. J'en ai assez pour le moment. Tu garderas ce qu'on te donnera. Et, surtout, ne fais pas le difficile pour le prix.—Pourvu que tu t'en débarasses !... Tu es toujours trop rapace.

—Bien, mon prince. Et après cela ?

—Tu reviendras à Riga, parbleu ! As-tu oublié que tu t'es établi entrepositaire et commissionnaire-expéditeur ?

—Non, mon prince. J'avoue même que le métier est bon : rien à faire et de beaux bénéfices !

—Conduis-toi bien. Ne te grise pas. Ne bavarde pas. Et attends mes instructions. Allons, file !

—Au revoir, mon prince.

—Au revoir, Pouscharoff.

Pouscharoff s'inclina, ouvrit doucement la porte de l'appartement, se glissa dans la cour et disparut aussitôt. Le prince respira.

—Maintenant, prononça-t-il, je crois que la partie est gagnée. Si M. de Saint-Ermond n'est pas content, il sera crânement difficile !

Quelques instants après, il offrait son bras à Suzanne pour passer dans la salle à manger de la comtesse Carenitch.

VIII — LA VEUVE THOMERAIN.

Suzanne se serait emportée avec indignation si, deux jours auparavant, on lui avait dit qu'elle serait installée chez la comtesse Carenitch, et qu'elle accepterait son hospitalité avec reconnaissance. Et cependant, depuis le matin, elle était plus tranquille, presque heureuse ; elle se disait qu'elle avait mal jugé la comtesse : pour produire ce résultat, l'étrangère n'avait eu qu'à parler de Michel Thomerain, de son courage, de son dévouement. Suzanne lui avait demandé à diverses reprises :

—Vous êtes bien certaine qu'on ne le condamnera pas ?

Et Nina répondait avec un superbe accent d'indignation :

—Comment pourrait-on condamner un innocent ?

En se mettant à table, elle dit :

—Ma chère enfant, je n'ai pas besoin de vous assurer que vous êtes ici chez vous, ni de vous dire combien je suis heureuse de vous avoir auprès de moi.

Puis se tournant vers Saint-Ermond :

—Voici ce que nous avons convenu avec votre fille : vous n'avez qu'à approuver... Gérald vous offrira l'hospitalité, comme il l'a fait cette nuit ; et moi je garderai Suzanne jusqu'à ce que vos affaires soient un peu démêlées. Vous n'avez pas envie, je pense, de vous installer à l'hôtel ?

Saint-Ermond s'inclina et répondit :

—Ma chère, vos désirs sont des ordres pour moi. Et, dès le moment que ma fille est d'accord avec vous...

Suzanne déclara en souriant :

—La comtesse et moi, nous nous entendons très bien.

Nina s'adressa alors à son frère :

—Tu as bien observé tout ce qui s'est passé la nuit de l'incendie ?

—Autant qu'on peut observer au milieu d'un pareil désastre.

—Crois-tu, oui ou non, que M. Thomerain soit coupable ?

—Quelle question !

—Réponds, je le veux.

—Mais je ne dois avoir rien à t'apprendre là-dessus. Il est de toute évidence que ce brave jeune homme est victime d'une erreur.

—Vous croyez à son innocence ? demanda Suzanne avec anxiété.

—Non seulement je crois à son innocence, s'écria le prince, mais je serais fier d'être son ami !

—Il sera fier aussi d'être le vôtre, monsieur, répliqua Suzanne, très émue, lorsqu'il saura avec quelle ardeur vous l'avez défendu.

—Je défends simplement la vérité, dit le prince modestement.

Saint-Ermond avait attaqué joyeusement son morceau de pâté. Et il se disait :

—Décidément, ces gaillards-là sont plus forts que moi ; mais je les trouve aussi bien audacieux.

Au milieu du repas, le prince dit :

—Me permettez vous de vous demander, mon cher monsieur de Saint-Ermond, quel était exactement l'état de vos affaires ?

—Mais, fort simple. D'accord avec Michel Thomerain, qui approuvait ma spéculation, j'avais consacré toute notre fortune à ces achats de bois. Ces trois millions représentaient en effet la fortune de ma fille. Heureusement, notre police d'assurance se trouve bien en règle. Sans cela nous serions ruinés.

—Vous êtes donc forcé d'attendre que la compagnie d'assurances vous rembourse ?

—Oh ! ce ne sera pas long. Il ne saurait y avoir la moindre contestation à cet égard. C'est l'affaire de quelques semaines.

—Evidemment ; mais en attendant, si vous avez besoin de capitaux pour vos affaires, je vous en prie, disposez des miens. Tout ce que j'ai est à vous.

—Merci, mon prince, merci !

Et, par-dessus la table, Saint-Ermond tendit la main au prince, en le remerciant avec effusion. Le prince l'arrêta :

—Plus un mot de remerciement, ou je retire ma proposition. Puisque vous acceptez, je m'estime trop heureux...

—Mais, à moi, monsieur, dit Suzanne, vous me permettez bien d'ajouter un merci.

—Vous me rendez confus, mademoiselle, répondit timidement le prince.

Saint-Ermond ne put s'empêcher de sourire, en pensant :

—Il est de plus en plus fort.

La fin du repas fut charmante. Suzanne, s'enhardissant demanda à son père :

—Veux-tu m'accompagner aujourd'hui chez madame Thomerain ?

L'industriel pâlit et balbutia :

—Mais... pourquoi ?

—Eh, dit la comtesse, pour rassurer cette pauvre femme, pour lui donner un témoignage de sympathie dans son malheur. Si j'avais l'honneur de la connaître, je vous assure que j'irais chez elle...

—Ma foi, déclara Saint-Ermond, je vous avoue que cela m'embarrasserait un peu... après la discussion que j'ai eue avec son fils...

—Soit, dit Suzanne ; mais tu me permettras bien d'y aller seule ?

—Seule ?... Ce n'est pas convenable !

—Mais oui, mon enfant, dit la comtesse. Je mettrai mon coupé à votre disposition. Je trouve tout cela fort naturel.

Le prince se leva bientôt.

—Tu nous quittes ? demanda sa sœur.

—Oui. J'ai quelques amis à visiter : et je désire en outre passer au Palais de Justice pour savoir s'il n'y a rien de nouveau.

Suzanne lui adressa un sourire, en disant :

—Oh ! merci, mon prince !

Elle-même se dirigea aussitôt vers sa chambre ; et Saint-Ermond et la comtesse restèrent seuls.

Saint-Ermond prit un siège en disant :

—J'avoue que vous m'avez stupéfié, ce matin !

—Vraiment ?

—Oui. Et je ne serais pas fâché, si vous daigniez m'honorer de quelques explications.

—Et à quel sujet ?

—Votre revirement soudain, votre enthousiasme pour ce Thomerain, l'enthousiasme de votre frère...

—Pour vous ?

—Non. J'ai très bien compris que Gérard devait avoir l'air de m'obliger, de me rendre un grand service ; cela le pose auprès de ma fille. Mais défendre Thomerain avec cette ardeur !...

—C'est habile.

—C'est dangereux ; c'est doubler l'amour de ma fille pour ce drôle.

—Vous vous trompez, mon cher, dit Nina en se rapprochant de Saint-Ermond.

Ecoutez moi bien !

—J'attends vos explications avec impatience.

—Maintenant que, par la combinaison de mon frère, votre situation pécuniaire est remise à flot, maintenant que vous êtes certain de compter à votre fille les trois millions qui lui appartiennent, que désirons nous ?...

—Nous désirons marier Suzanne avec Gérard... et vous avec moi. Et, au lieu de démolir Michel dans l'esprit de ma fille, vous le grandissez, vous le mettez sur un piédestal !

—Qu'importe ! Ce qu'il fallait avant tout, c'était me faire aimer de Suzanne, chose assez difficile ; car vous savez qu'elle ne me portait pas dans son cœur...

—Pas précisément...

—Or, vous avez vu le résultat, ce matin. Votre fille est folle de ce Thomerain. Aller en ce moment contre cet amour serait une grosse imprudence. Votre fille ne voudrait plus habiter chez moi ; elle me détesterait encore plus vivement que par le passé... Et, quant à mon frère, elle ne voudrait plus le voir : elle devinerait tout de suite que nous voulons le lui donner pour mari.

—Jusqu'à présent, votre raisonnement est ju te. Voyons la suite.

—*Il est donc bien arrêté, bien entendu que ce Michel est innocent. Et, quand la justice aura reconnu son erreur, vous lui offrirez de diriger votre nouvelle fabrique.* Avec ces deux phrases, je ferai de Suzanne ce que je voudrai. Votre fille va aller chez madame Thomerain ; elles pleureront ensemble : les pleurs, ça amollit beaucoup. Suzanne rentrera en larmes, je pleurerai avec elle ; mon frère sera témoin de notre émotion, et il s'essuiera les yeux, ce qui indiquera qu'il prend la part la plus vive à la douleur de votre fille, et ce dont elle lui sera très reconnaissante. Dans quinze jours, dans huit jours, Suzanne considérera Gérard comme un noble ami, elle lui donnera toute sa confiance.

—Et quand Michel sera acquitté ?

—Vous dites ?

—Quand Michel sortira de prison ?

—Ta, ta, ta, ! Acquitté ? Un incendiaire ? Avec de la préméditation !... Tout au

plus s'il obtiendra des circonstances atténuantes ! M. Thomerain sera bel et bien condamné. J'ai lu le code, ce matin. C'est une affaire de travaux forcés. Oh ! nous déclarerons tous que nous le croyons innocent ; mais le ministère public n'aura pas la naïveté de nous croire. Si vous saviez comme il est incrédule, le ministère public ! Et on nous rendra, soyez-en bien assuré, le service d'expédier votre ex ingénieur à la Nouvelle-Calédonie. Alors, le chagrin de Suzanne deviendra du désespoir ; nous pleurerons encore avec elle ; mon frère lui offrira toute son amitié... Remarquez que tout cela aura un peu compromis votre fille... On ne la demandera pas beaucoup en mariage... alors Gérard aura franc jeu... Comprenez-vous maintenant ?

—Je vous laisse faire, murmura Saint-Ermond en baisant la main de la comtesse. Nina sonna un domestique et lui dit :

—Mademoiselle de Saint-Ermond va sortir. Faites mettre mon coupé à sa disposition.

Une heure après, Suzanne arrivait seule devant la maison de la veuve Thomerain. Jusqu'à cette horrible catastrophe, la vie tout entière de madame Thomerain avait été remplie par le bonheur et le travail. Son existence pouvait se résumer en quelques mots : jeune fille, elle avait soutenu sa mère par son travail ; et, après la mort de sa mère, elle avait vécu, isolée, économisant quelques sous, attendant l'avenir avec la tranquillité d'une âme sainte et honnête. A trente ans, elle avait rencontré Thomerain, simple ouvrier mécanicien, orphelin comme elle ; ils s'étaient aimés et s'étaient mariés. Puis, ils avaient été heureux. Chacun d'eux travailla de son côté ; au bout de deux ans, Michel naquit.

Dès lors, l'existence du mari et de la femme se concentra dans l'amour de cet enfant. Thomerain devint plus ambitieux, pour que son fils reçut une éducation élevée. Il fit des études spéciales et ne tarda pas à monter en grade. Lorsqu'il fallut envoyer Michel au collège, Thomerain, devenu contre-maître, était en mesure de payer sa pension. Malheureusement, c'était tout ce qu'il pouvait payer ; et le ménage resta toujours gêné : les frais d'études de Michel absorbaient tout. Parmi leurs amis, on trouvait cela ridicule, de se sacrifier à un enfant ; mais eux n'avaient même pas l'idée que ce fût un sacrifice. Et si c'était un sacrifice, ils y trouvaient une immense satisfaction, quand, à la fin de chaque année, leur enfant était proclamé le premier de sa classe.

Depuis son enfance, il avait été entendu qu'il entrerait à l'École polytechnique : cela avait été décidé, d'accord avec Bernier, contre maître de la scierie mécanique de Saint-Denis, le vieil ami de Thomerain. Madame Thomerain ne songeait même pas qu'il y eût des examens dont la difficulté effraye les plus audacieux ; son fils entrerait à l'École polytechnique et en sortirait ingénieur ; l'avenir était ainsi réglé.—Michel fut reçu à l'école avec le numéro 3. Sa mère prépara son trousseau. Et rien ne semblait devoir jamais troubler son bonheur tranquille, lorsque Thomerain fut enlevé presque soudainement par une fluxion de poitrine.

Après l'enterrement, Michel donna sa démission, et malgré l'opposition de sa mère qui voulait lui faire continuer ses études, il sacrifia tout pour entrer comme simple ouvrier dans la scierie de Saint-Denis, où Bernier lui avait trouvé une place. Régulièrement, le samedi, il apportait sa paye à la maison. Il disait :

—Je fais comme mon père.

C'était bien peu, au début. Et il fallait toute l'adresse, toute l'économie de madame Thomerain, pour que l'aisance ne fût pas diminuée. Puis, au bout de deux mois, Michel, qui avait rapidement appris à connaître toutes les machines, cessa d'être ouvrier. Le patron n'avait exigé ce stage que pour mieux instruire ce jeune homme auquel il s'intéressait à cause de son intelligence et à cause de sa noble conduite.

—Il apprendra ainsi, disait-il, à connaître les machines et les ouvriers.

Il le plaça alors sous les ordres de Bernier, pour le seconder, le remplacer au besoin. Mais bientôt Bernier vint dire à son patron :

—Il faut lui donner autre chose à faire, monsieur : il m'enlève toute ma besogne.

—C'est que nous devenons vieux et que lui est la jeunesse, répondit tranquillement M. Ronchard.

Désormais, Michel fut le véritable directeur de la fabrique ; M. Ronchard lui livra tous ses plans et lui abandonna la moitié de son bureau. Au bout d'un an, le jeune ingénieur transforma une première machine et obtint des résultats étonnants. Aussi M. Ronchard, avant de mourir, put-il assurer à son gendre que Michel, aidé par Bernier, mènerait parfaitement la fabrique.

Comme la position de Michel avait augmenté, il avait loué un nouvel appartement où il s'était installé avec sa mère ; il avait exigé qu'elle prit une bonne. Pour la première fois de sa vie, madame Thomerain connut le repos. Par une pensée bien délicate, Michel n'avait pas voulu que sa mère habitât dans la plaine de Saint-Denis. Il l'avait laissée à Paris, rue de la Chapelle, sachant qu'elle adorait le quartier où elle avait vécu.

Devant le bonheur et la réussite de son fils, la veuve Thomerain se consola plus facilement de la mort de son mari. Puis, ils parlaient si souvent de lui !... Michel vivait presque seul, se consacrant à sa fabrique, cherchant toujours de nouvelles améliorations. Un dimanche, il y mena sa mère, qui avait exprimé le désir de voir l'endroit où son fils travaillait. Suzanne jouait dans la cour ; madame Thomerain la trouva si gentille, qu'elle lui demanda la permission de l'embrasser. Et, depuis ce temps, elles furent une paire d'amies.

M. de Saint-Ermond, tout entier à la comtesse russe, semblait vivre au dehors ; Suzanne n'avait aucun parent auprès d'elle. Elle se fit conduire souvent chez la veuve Thomerain, qui l'amusait par ses récits ; ou bien, elle allait dans l'usine et restait des heures au milieu de ce bouillonnement, souriant lorsque Michel levait les yeux vers la petite galerie de bois où elle se tenait.

Instinctivement, elle restait aussi dans la cour, à arroser de petites plates-bandes qu'elle y avait fait installer ; elle attendait que Michel sortît de l'atelier et traversât la cour pour se rendre à son bureau. Elle lui demandait s'il était satisfait du travail, du rendement des machines. Il lui expliqua, peu à peu, comment on traite les bois quand ils arrivent, comment on les place dans des étuves avec de la vapeur d'eau qui les pénètre, les rend plus élastiques, plus malléables et empêche les feuilles de se fendre. Il lui montra les anciennes scies, qui produisaient plus de déchet qu'elles ne donnaient de bonnes marchandises, et qu'il avait remplacées par des couteaux.

Elle s'intéressait à tout, ne comprenant pas encore que c'était l'ingénieur qu'elle aimait. Et lui non plus ne voyait dans tout cela qu'une camaraderie d'enfant. Ce fut le vieux Bernier qui leur ouvrit les yeux, avec sa grosse bonhomie. Un jour où tous trois étaient réunis sur la galerie de bois et examinaient le va-et-vient d'un nouveau chariot perfectionné par Michel, avec un encliquetage automatique qui élevait la pièce à découper, le vieux contre-maître dit :

—Ce qui me fait enrager, c'est que c'est toi, Michel, qui inventes tout cela, et que ce sera peut-être un autre qui en profitera.

—Pourquoi donc ? demanda naïvement la jeune fille.

—Dam ! quand vous vous marierez, mademoiselle... Qui sait même si votre mari ne voudra pas tout diriger ?

Michel eut un long tressaillement ; mais il n'osa pas regarder Suzanne. Et, brusquement, il jeta un ordre à l'ouvrier qui surveillait la marche du chariot.

—Attendez, j'y vais, dit Bernier. Il ne savent pas encore régler le mouvement.

Et le contre-maître descendit. Suzanne et Michel appuyés contre la balustrade, restèrent longtemps silencieux. Ils réfléchissaient, avec leur esprit grave, à ce que Bernier avait dit, ils voyaient enfin au fond de leur cœur. Suzanne se tourna tout à coup vers Michel et lui tendit la main.

—Ne craignez rien, dit-elle. Vous resterez toujours ici...

Puis, un peu plus bas, elle ajouta :

—Je vous aime !

—Oh ! mademoiselle !... Ma chère Suzanne !

D'en bas, Bernier criait :

—Ça commence à aller mieux.

Suzanne, pour cacher son émotion, dit en souriant :

—Mais je vous préviens que je veux garder Bernier.

—Je vous aimerai toute ma vie, prononça lentement Michel.

—Nous conserverons ce secret pour nous, jusqu'au jour où je croirai devoir en prévenir mon père... Adieu, je vais embrasser votre mère.

Ce fut ainsi qu'ils s'avouèrent leur amour. Et jamais ils n'en n'avaient reparlé. Ils attendaient tranquillement l'avenir.

Dans le coupé de Nina Carenitch, Suzanne s'était souvenue de tous ces bonheurs passés. Et, malgré sa douleur actuelle, elle avait le sourire aux lèvres, quand elle son-

na à la porte de madame Thomerain. La veuve vint ouvrir aussitôt. Elle poussa un cri.

—Vous ! vous, ici !

—Vous ne m'attendiez donc pas ? demanda Suzanne en l'embrassant. N'est-ce pas à moi de venir vous consoler ?

La veuve répétait :

—Vous ! vous ! Est-ce possible !

Elles allèrent dans la chambre de Michel.

—Je ne bouge plus d'ici, dit sa mère. Par moments, je m'imagine qu'il va entrer, qu'il va me parler...

—Ah ! je serais bien déjà venue, dit Suzanne ; mais, hier, j'étais malade.

—Où êtes vous, maintenant ?

Suzanne éprouva quelque embarras à répondre. Elle baissa les yeux.

—Chez la comtesse Carenitch.

Et, voyant la veuve tressaillir, elle ajouta :

—Je ne l'aimais pas ; mais, maintenant, il me semble que c'est une autre femme. Si vous saviez avec quelle ardeur elle défend Michel !... D'ailleurs, tout le monde affirme qu'il est innocent ! Est-ce que Michel peut être coupable ?... Est ce que Michel peut avoir fait quelque chose de mal ?

Elle parlait avec une agitation fébrile :

—Mais tout le monde affirmera qu'il est innocent : mon père, la comtesse, son frère, Bernier, moi... tout le monde !...

La veuve secoua tristement la tête.

—Alors, dit-elle, pourquoi le gardent-ils ? Pourquoi empêchent-ils sa mère de le voir ? C'est horrible ! Et on appelle cela la justice !

—Ils vous ont empêchée ?...

—Hier, Bernier m'a ramenée ici, folle de douleur. Ils étaient déjà venus, ils avaient tout bouleversé, enlevé tous les papiers de Michel. Ah ! mieux vaut que mon mari soit mort : il aurait trop souffert.

La veuve fit un grand geste, puis elle se radoucit.

—Helas ! à quoi cela me servirait-il de m'emporter ? J'ai eu tort, hier : j'ai voulu aller à cet endroit maudit... Jamais je n'aurais cru que je connaîtrais cela... Le Dépôt ! Là où on jette les voleurs, les assassins ! Mon fils est là, en attendant qu'on le mène à Mazas ! Bernier m'accompagnait. Jamais je ne l'avais vu pleurer, pas même à la mort de mon mari ! Et hier, il pleurait comme un enfant. Nous avons demandé à voir mon fils. Les misérables ! Ils nous ont refusé cela ! Il ne verra personne... on le traite comme un criminel dangereux... Mon fils, si bon, si honnête !... Alors, je me suis emportée ! Je les ai traités de bourreaux... Cela leur est égal... Ces hommes n'ont pas de cœur. Ce matin, j'y serais retournée : Bernier n'a pas voulu ; il m'a forcée à rester ici... Et je l'attends. Il y est allé, lui... Sans doute, il va revenir bientôt.

A mesure que la veuve parlait, Suzanne pleurait lentement, se figurant son Michel, seul, abandonné dans un misérable cachot. Et elle se pressait contre madame Thomerain.

—Oh ! comme nous l'aimerons ! murmura-t-elle. Comme il aura besoin d'être consolé, quand on nous le rendra !

—Oui ; mais il me semble que déjà cela le rendrait moins malheureux, s'il savait que vous êtes venue.

—Il le saura. Et même, mon père me permettra d'aller le voir avec vous... Il ne sera pas toujours ainsi... C'est affreux, le secret !

Une voix prononça derrière elle :

—Courage, mademoiselle ! Et, au lieu de vous désoler, consolez-vous plutôt de savoir que Michel est au secret

C'était Bernier qui revenait et affectait d'être tranquille pour rassurer la jeune fille. Il avait la clef de l'appartement, et était entré doucement.

—Vous venez de là-bas ? demanda Suzanne.

—Y a-t-il du nouveau ? interrogea la veuve.

—Il ne peut encore y avoir rien de nouveau, dit Bernier en s'asseyant. Voici où en sont les choses : j'ai vu le juge d'instruction chargé de l'affaire ; il m'a accueilli avec la plus grande bienveillance et m'a fait comprendre que la justice n'était pas forcée de

connaître notre Michel comme nous le connaissons. Et il a fait la même observation au prince Véréline, qui était arrivé au Palais en même temps que moi et venait de la part de M. de Saint Ermond. La justice ne voit et ne doit voir qu'une chose, c'est qu'un crime épouvantable a été commis ; là-dessus, il n'y a pas de doute, puisque plus de vingt témoins ont vu le chantier flamber en trois endroits différents. Donc, il y a un gredin qui a mis le feu. Malheureusement, Michel avait eu l'imprudence de pénétrer dans l'usine ; on l'a pris ; et, tant que l'instruction n'aura pas fait de plus grands pas, on croira qu'il est le coupable. C'est à cause de cela qu'on l'a mis au secret, tous les hommes de la police croyant à sa culpabilité ; c'est très pénible, mais cela vaut mieux... Avec le caractère que je lui connais, Michel aurait beaucoup plus souffert, si on l'avait laissé au milieu d'un tas de bandits, ou même avec un seul. Le juge m'a promis que, dès que cela serait possible, il nous permettrait de le voir. D'ici là, nous mettrons tout en œuvre pour trouver les preuves de son innocence. J'ai, d'ailleurs, déposé une somme suffisante à son nom afin qu'il ne manque de rien.

Suzanne tendit la main à Bernier et dit :

— Je n'oublierai jamais votre dévouement, mon bon Bernier. Merci !

— Ah ! mademoiselle ! je n'ai pas besoin qu'on me remercie. Je l'aime tant, mon brave Michel !

Ils causèrent encore quelque temps, puis Suzanne prit congé de ses vieux amis.

La veuve l'embrassa longuement, en l'appelant "sa chère enfant". Suzanne s'écria, très exaltée, au milieu d'une dernière étreinte :

— Adieu, ma bonne mère !

IX — LES REMORDS DE BERNIER

— Brave cœur ! murmura Bernier, tandis que Suzanne s'en allait.

La veuve resta un moment sur la porte, écoutant ses pas dans l'escalier ; puis elle revint en disant :

— J'étais si heureuse autrefois, quand elle venait me voir.

— Ah ! oui, tout est bien changé, déclara Bernier d'une voix sombre.

Et il s'enfonça un peu plus dans son fauteuil, les bras allongés sur les montants, les yeux fixés à terre, le visage contracté. C'était un homme de petite taille, nerveux, ramassé, n'ayant jamais connu aucune maladie, vieux garçon pour qui l'existence était comprise entre la fabrique, Suzanne et la famille Thomerain. Sa figure était toute fraîche, rose, comme celle de la veuve ; sa barbe et ses cheveux d'un blanc sec.

Tout d'un coup il se redressa et poussa une exclamation de colère.

— Qu'y a-t-il ? demanda la veuve.

— Il y a... il y a... que je ne suis pas content de moi. Voilà !

— Que dites vous, Bernier ?

— Ah ! il y a un tas de raisons pour lesquelles je ne suis pas content de moi. Tout à l'heure, je n'ai pas voulu décourager cette bonne demoiselle ; mais, à vous, une mère, on peut tout dire.

— Qu'a-t-on encore fait à Michel ?

— Oh ! on ne lui a rien fait de nouveau, puisque c'est toujours la même chose. D'ailleurs, ce n'est pas de lui que je veux parler. C'est de moi, qui suis resté comme un niais devant ce juge, quand il m'a expliqué que Michel était coupable...

— Il a dit cela ?... Et vous ?...

— Moi, je me suis tu ; je ne trouvais rien à répondre : la seule pensée qui me traversât la tête, c'était de me jeter sur ce juge et de l'étrangler... Si je n'avais craint que ça ne nuisît à Michel, ma parole, je l'aurais fait !

— Et il croit cela sérieusement ? balbutia la veuve. Ils n'ont pas l'idée, ces gens-là, que c'est une erreur, que cela va s'expliquer ?

— Ah bien, oui ! Pour eux, dès le moment qu'on est arrêté, on est coupable. Malédiction ! Il avait, ce juge, un petit rire ironique. Il m'a dit : " Je vous plains beaucoup, monsieur, je plains surtout la mère de ce malheureux ! " Et il m'a parlé de sa sympathie. En voilà une sympathie dont je me moque !

Le vieux contre-maître se leva et se mit à marcher à grands pas dans la chambre.

— Oh ! oui, je suis furieux contre moi, car c'est ma faute, ce qui arrive !

— Votre faute, Bernier ?

—Eh oui, est-ce que notre Michel serait aujourd'hui en prison si je ne l'avais pas fait entrer dans cette sacrée boutique ?... Ah ! mon vieux Thomerain, je t'en demande pardon !

—Calmez-vous, je vous en prie, dit la veuve, qui n'avait jamais vu le contre-maître parler aussi longtemps.

Mais il s'exaltait de plus en plus :

—J'ai été un imbécile ! Je n'ai pas su lire dans l'avenir. Mais aussi ce garçon là avait trop de cœur. Je me souviens encore... Lorsque le médecin nous déclara que son père était perdu, Michel me demanda : "Savez-vous s'il avait fait des économies ?" Il ignorait, lui ; il était toujours fourré dans ses livres, dans ses mathématiques. J'eus la sottise de lui répondre que vous n'aviez plus rien, qu'on avait tout mangé pour l'élever, pour le mener à l'école. Ah ! bien, oui, il s'en moquait de l'école ! Il ne voyait plus qu'une chose : c'est que son père allait mourir, qu'il devenait chef de famille et qu'il devait gagner l'argent de la maison. Et moi, j'eus la faiblesse de l'approuver. J'aurais dû lui répondre : "Entre d'abord à l'école, mon garçon. On causera de cela plus tard." Vous et moi, nous aurions bien travaillé ; et il ne se serait aperçu de rien. Ensuite, j'l'aurais fait entrer tout de même à la fabrique. Et maintenant, il serait *M. Thomerain, ingénieur de l'Etat en congé illimité* ; tout le monde se serait incliné devant lui, même M. de Saint-Ermond ; le patron n'aurait pas osé lui manquer ; cette discussion n'aurait pas eu lieu. Tandis que Michel est considéré par tous ces gens-là comme un ouvrier qui a réussi ; et, quand le patron a deviné que Michel aimait sa fille, il a voulu se débarrasser de lui. Ah ! c'est un remords qui me déchire !

—Voyons ! voyons, mon bon Bernier, dit la veuve, vous exagérez. Nous devons au contraire vous bénir d'avoir fait entrer Michel à la fabrique : sa position était superbe : vous savez qu'il avait économisé cent dix mille francs, le commencement d'une grande fortune. Moi, je ne veux pas désespérer. L'épreuve est rude ; mais nous en sortirons, Michel nous sera rendu, il épousera Suzanne qui n'a jamais douté de lui pas plus que son père. Suzanne me disait tout à l'heure que son père affirmerait hautement qu'il croyait à l'innocence de Michel. Puisque cette accusation ne tombe pas d'elle-même, Michel sera jugé... Mais il sortira la tête haute du tribunal.

—Ma vieille amie, permettez moi de vous dire que rien n'est moins certain... Si vous saviez avec quelle logique ces gens prouvent que Michel est coupable !... Mais enfin, j'espère comme vous qu'il nous sera rendu. Et après, vous croyez qu'il épousera Suzanne ?

—Sans doute.

—Alors, expliquez-moi ce que ce Véréline venait faire au Palais ?

La veuve fixa des yeux étonnés sur Bernier, qui continuait :

—Autrefois, je n'ai pas su voir l'avenir ; aujourd'hui, je le vois trop.

—Expliquez-vous, je vous en prie.

—Oh ! ce n'est que trop clair ! Suzanne est chez cette femme, n'est-ce pas ?

—Oui ; mais maintenant, elle a une opinion meilleure d'elle. La comtesse défend Michel avec ardeur, ainsi que ce nouveau venu, son frère..

—Le prince Véréline ? Je vous ai dit qu'il était au Palais en même temps que moi. On a fait passer sa carte au juge, qui m'avait déjà reçu ; on l'a fait entrer. Et, savez-vous ce qu'il a demandé ?

—Quoi donc ?

—Que Michel fut mis en liberté sous caution, qu'il paierait la somme que l'on exigerait...

—Mais, c'est bien, cela !

—C'est une infamie ! c'est une trahison ! S'il a demandé cela, c'est parce qu'il savait bien qu'on ne le lui accorderait pas. Oh ! je lis dans leur jeu comme s'ils me l'avaient expliqué eux-mêmes.

—Vous me faites trembler, Bernier.

—Nous savons, malheureusement trop, le peu de confiance qu'on doit avoir en M. de Saint-Ermond ; nous ne savons que trop qu'il ne vit que pour cette étrangère, pour cette comtesse qui vient on ne sait d'où, et qui m'a toujours fait, à moi, l'effet d'une coquine. Et j'ai deviné, depuis longtemps, que le patron n'attendait que d'avoir marié sa fille pour se marier lui-même avec cette geuse ! Seulement, il faut un mari à qui cette belle-mère convienne. Et alors, on a fait venir ce monsieur de Russie... ou d'autre

part. N'importe ! Nous ne l'avons vu qu'avant hier ; mais il est à Paris depuis plusieurs mois à mijoter sa petite affaire. Et, si Michel a été envoyé là-bas, c'est que, tout simplement, on voulait l'éloigner. Et, à la façon dont le patron l'a accueilli, je crois qu'il est revenu plus tôt qu'on ne l'attendait. Donc, tout ce que feront cette comtesse, son frère et M. de Saint Ermond ne peut cacher qu'une trahison.

—Voudriez-vous qu'ils l'accusassent ?

—Non ; mais pourquoi tout ce zèle ? Pourquoi laisse-t-on Suzanne venir chez vous ? Pourquoi ce prince russe, qui ne connaît pas Michel, le défend-il si vivement ?... D'abord, c'est qu'ils espèrent bien que Michel sera condamné ; et alors, ils auront tout le beau rôle. Si Michel est acquitté, ils n'en auront pas moins le beau rôle ; et le patron n'en refusera pas moins son consentement au mariage de sa fille et de Michel, pour toute sorte de bonnes raisons, qui seront plus mauvaises les unes que les autres... Suzanne, j'en suis certain, restera fidèle à Michel ; mais l'existence de ces deux enfants sera empoisonnée par une brouille de famille. Et Michel, qui méritait de n'avoir aucun chagrin dans sa vie, Michel sera malheureux ! Voilà pourquoi je suis furieux contre moi-même !

Madame Thomerain écoutait avec terreur ; elle comprenait la justesse des raisonnements de son vieil ami, et ne trouvait rien à dire pour les attaquer :

—Mon Dieu ! murmura-t-elle, tout cela est-il possible ?

—Ah ! je ne demanderais qu'à m'être trompé, déclara Bernier ; mais je connais trop mon patron. Je n'ai jamais rien dit, parce que cela ne me regardait pas... C'est un abominable égoïste ! Il a fait souffrir sa femme ! Il fera souffrir sa fille... Et nous, nous qui lui étions si dévoués, nous souffrons à cause de lui, nous souffrons parce qu'il a dédaigné notre Michel, qui valait cent fois mieux que lui !

Il y eut un long silence. La veuve pleurait toujours, mais avec une sorte de résignation qui lui venait peu à peu. Elle entrevoyait un avenir si cruel qu'elle se disait déjà qu'il lui faudrait un grand courage pour le supporter. Elle eut cependant une révolte sourde.

—Mais qu'avons-nous fait, pour que le malheur tombe ainsi sur nous ? Avons-nous jamais fait quelque chose de mal ?

—Qui sait ? murmura gravement Bernier.

Il vint s'asseoir auprès de la veuve et lui prit la main, tandis qu'elle demandait avec anxiété :

—Que voulez-vous dire ?

—Nous venons de parler de choses passées et je vous ai dit que j'éprouvais le plus violent remords de n'avoir pas forcé Michel à suivre sa carrière ; mais là, j'avais une noble excuse, et je ne pouvais prévoir ce qui arriverait. Tandis qu'il y a trois mois, nous avons fait, légèrement, quelque chose de bien mal...

La veuve tressaillit et prononça :

—C'est vrai... Je comprends...

Bernier reprit lentement :

—Il y a trois mois, j'étais venu vous voir, à la sortie de la fabrique ; nous étions ici, dans cette même chambre, attendant le courrier du soir qui devait nous apporter des nouvelles de Michel. Vous souvenez-vous ?... Il n'envoya qu'une petite lettre, quelques lignes désolées pour nous demander si les journaux avaient dit la vérité au sujet de l'affaire de la rue de la Paix ?

—Cui, je me souviens dit-elle gravement.

—Cette affaire, reprit Bernier, était l'arrestation de Martin Pélissier, cet ami si cher à notre Michel, sous l'imculpation d'avoir volé à son maître M. Nadaud, une superbe rivière de diamants, évaluée à quatre-vingt mille francs. Hélas ! tout le monde le croyait coupable, il a été renié par son père et sa mère. Tous lui ont jeté la pierre.

Bernier s'arrêta un peu ; ensuite il dit :

—Vous souvenez-vous, ma vieille amie, de la dépêche que j'adressai à Michel ?

—Hélas !

—Vous n'ignorez pas que ce Martin Pélissier était son meilleur ami de collègue ?

La veuve secoua la tête.

—Son meilleur... son seul ami d'enfance ! dit-elle.

—Et que nous eûmes la cruauté de lui télégraphier : " Tout est vrai ! "

—Mais il est coupable ! s'écria la veuve.

—Qui sait ? murmura Bernier. Depuis le moment où Michel nous a été enlevé, j'ai pensé à son ami Martin Pélessier. Comme Michel, Martin a déclaré qu'il était innocent, et personne n'a voulu le croire... pas même nous, qui, jusque-là, l'avions toujours aimé et estimé...

Madame Thomerain se prit la tête entre les mains et balbutia :

—C'est vrai... Il a toujours déclaré qu'il était innocent... Pauvre garçon !... Si lui non plus n'était pas coupable ? Et il reste seul... personne ne songe à améliorer son sort...

— Si : quelqu'un lui est resté fidèle, déclara Bernier : sa pauvre femme qui l'aime et qui n'a pas cessé de l'aimer ?

— Et on l'a accusée d'être sa complice ?

— Encore quelque mauvaise invention ! Tout à l'heure, j'ai éprouvé une des plus rudes émotions de ma vie... J'étais dans ce grand couloir des juges d'instruction, à attendre. Je vois une femme, en noir, bien simple, ne regardant personne. Elle m'aperçoit aussi ; mais elle baisse les yeux, comme si elle avait peur de me gêner... c'était elle...

— Juliette Pélessier ?

— Oui. Quand je pense que c'est à cause de cela qu'on l'a renvoyée de la fabrique !... J'ai hésité, je n'osais pas l'aborder... Enfin, je l'ai saluée, tout de même ; mais j'avais honte. Je lui ai demandé : " On vous a appelée ici ? " Elle m'a répondu, en tremblant : " Non ; mais je viens pour qu'on me donne la permission de le voir. " Je n'ai su que lui répondre ; je lui ai serré la main... Et ça a été tout.

Bernier se tut ; il essuya deux larmes qui coulaient sur ses joues. La veuve eut un moment d'égoïsme maternel ;

— C'est que, dit-elle, on reprochera à Michel d'avoir été l'ami de ce voleur !

— Est-il plus coupable que Michel ? murmura Bernier.

La veuve se leva encore et alla chercher un paquet de journaux, en disant :

— Mais il me semble qu'il était réellement coupable... je vais voir...

Et elle parcourut attentivement tous les journaux qui racontaient le vol des diamants, la restitution de Martin Pélessier et sa condamnation à huit ans de travaux forcés. Le procès était si récent, et avait fait tant de bruit que la tâche était facile.

Après avoir lu, la veuve posa le dernier journal, et réfléchit profondément, après un long silence elle releva la tête et dit :

— C'est pourtant vrai, tout cela, il n'y a que des accusations, peut-être des calomnies ; mais il n'y a pas une preuve... pas une... Et, tout ce que dit Martin pour sa justification, on ne le croit pas. C'est comme Michel.

Elle se leva, mit un châle et un chapeau.

— Venez ! dit-elle à Bernier.

— Et où allons-nous ?

— Vous ne le devinez donc pas ? dit la veuve d'une voix grave.

— Si ! je devine, répondit Bernier. Et j'en suis bien heureux... car j'avais eu la même pensée.

— Pauvre Juliette ! murmura tendrement madame Thomerain. A-t-elle dû souffrir !...

... Juliette Pélessier, à cette même heure, remontait lourdement les six étages qui menaient à sa chambre ; elle avait des sanglots convulsifs qui la forçaient à s'arrêter à chaque étage. Elle était encore écrasée par le refus brutal du juge d'instruction : " Non, ma dame, non, je ne vous donnerai pas la permission de le voir... C'est bien assez qu'on vous permette de lui écrire. "

Elle était sortie en pleurant de ce grand cabinet, où, peu de jours auparavant, on l'avait menacée de l'arrêter elle-même, si elle ne disait pas ce qu'elle savait...

Ce qu'elle savait ? Pauvre femme ! Elle savait qu'elle était orpheline, qu'on l'avait élevée par charité, qu'elle avait courageusement travaillé toute sa jeunesse, qu'elle avait remporté régulièrement les premières récompenses, et qu'à seize ans, on l'avait prise comme caissière dans un magasin du boulevard de La Chapelle. C'était là que Bernier, qui jadis avait connu ses parents, était venu la chercher, pour lui donner un emploi dans l'usine de M. de Saint-Ermond ; elle y travaillait dans un petit bureau, un kiosque isolé au milieu de l'usine : elle écrivait les entrées des bois bruts et les sorties des bois après qu'ils avaient été découpés. Elle avait eu là une existence douce et heureuse, bien traitée par Bernier, protégée par Suzanne. Elle n'avait éprouvé un premier trouble,

dans cette existence tranquille, que lorsque Martin Pélissier était venu rendre visite à son ami Michel. Elle avait vu Martin chez Bernier, chez madame Thomerain, à l'usine ; et Martin y était venu très souvent. On l'aimait partout, non seulement parce qu'il était bon, mais parce qu'il apportait avec lui l'entrain et la gaieté. Et ils s'étaient mariés malgré l'opposition des parents de Martin, ne pensant pas que rien pût enrayer leur bonheur.

L'accusation de son mari, était tombée sur le ménage comme un coup de foudre, et la jeune femme avait dû quitter la fabrique, par suite des persécutions des autres employés.

Dans tout le quartier, on la connaissait bien. On se la montrait du doigt, quand elle montait, à onze heures, dans le tramway de La Chapelle-College-de-France, qui la menait devant le Palais de Justice. Le conducteur qui était aussi du quartier, la regardait avec mépris. Et quand elle descendait au boulevard du Palais, il disait aux voyageurs :

— C'est la femme de ce voleur de Martin Pélissier.

Quelquefois, des gamins dans la rue l'insultaient. Sa concierge affectait de détourner la tête lorsqu'elle rentrait. Les fournisseurs la servent mal. Plusieurs disaient même :

— Qui sait d'où vient l'argent avec lequel elle nous paie ?

Ils en profitaient pour lui vendre plus cher.

La jeune femme ne faisait que bien peu d'attention à tous ces détails. Toute sa pensée se concentrait sur Martin, qui devait souffrir, et dont elle ne pouvait soulager que bien faiblement la souffrance. Elle avait éprouvé une cruelle déchirure, quand elle avait quitté la fabrique, quand elle s'était vue repoussée par le vieux Bernier, qu'elle considérait presque comme un parent, par madame Thomerain, par Suzanne. Suzanne avait été la plus douce pour elle ; elle lui avait écrit en lui envoyant un secours. Madame Pélissier l'avait remerciée de sa lettre, mais lui avait retourné fièrement le secours :

Les jeunes gens avaient fait bien peu d'économies et la pauvre femme était maintenant bien près de la misère, elle dépensait peu, économisant surtout encore, pour pouvoir envoyer "des douceurs" à son cher prisonnier. Le malheur s'était si lourdement appesanti sur elle, qu'elle songeait déjà à la possibilité d'une déportation. Sa décision était prise. Si Martin éait déporté, elle irait vivre là où on l'enverrait ; et elle travaillerait près de lui, pour lui...

Elle arriva enfin au sixième étage et pénétra dans sa chambre. Par sa fenêtre, venait une bonne odeur de printemps. Elle regarda dans le lointain et aperçut la large avenue de Paris, le pont du chemin de fer, et un peu plus loin, les ruines de la scierie mécanique. Elle n'eut même pas une pensée méchante :

— Pauvres gens ! murmura-t-elle. Les voilà aussi malheureux que moi !

Puis, elle se retourna, tout étonnée. Qui donc frappait à sa porte ?

Elle ouvrit et poussa un grand cri, en voyant Bernier et madame Thomerain.

— Ma pauvre enfant, dit simplement la veuve, nous venons pleurer avec vous !

X — LE PROCÈS.

C'était, à peu de chose près, le même public qui, quelques jours auparavant, avait vu condamner Martin Pélissier. Tous voulaient assister au procès de son ami, l'ingénieur Michel Thomerain.

Rien de nouveau n'était venu jeter la moindre lumière sur ce crime mystérieux. Michel avait continué de nier avec la plus vive énergie ; et le juge d'instruction n'avait eu qu'à suivre le chemin tracé, dès le début de l'affaire, par le procureur de la République. On avait accumulé preuves sur preuves contre Michel ; et personne ne doutait de l'issue du procès. L'ingénieur serait sûrement condamné ; mais, avant d'arriver au verdict, on passerait par une série d'émotions tout à fait palpitantes ; aussi la foule des élégantes qui recherchent les émotions de la cour d'assises était elle plus compacte que jamais. On se serait cru dans une salle de théâtre un soir de première représentation. On se saluait de loin ; on bavardait à haute voix. Et la bande des avocats était enchantée comme une compagnie d'acteurs qui fait recette.

On discutait encore le procès de Martin Pélissier. Les uns croyaient à son inno-

cence et affirmaient que le vol avait dû être réellement commis par cet inconnu puisqu'il ne s'était pas représenté ; les autres disaient que Martin était bel et bien coupable, qu'il avait eu l'adresse de mettre les diamants de côté, que sa femme les vendrait à l'étranger et que, lorsqu'il aurait terminé son temps, il retrouverait là un bon petit capital, facilement économisé.

Mais, lorsque la cour parut, on ne songea plus qu'à Michel Thomerain, qui allait être introduit. Ce qui avait contribué à donner à Michel l'allure d'un héros de roman, c'est qu'on savait que M. de Saint-Ermond avait demandé qu'on le mit en liberté sous caution ; le prince Véréline avait proclamé partout que l'ingénieur était innocent et qu'on ne pourrait pas le condamner. On n'ignorait pas que mademoiselle de Saint-Ermond était allée plusieurs fois chez la mère de Michel Thomerain. M. de Saint-Ermond avait même annoncé qu'il n'attendait que la mise en liberté de Michel pour reconstruire une nouvelle usine. Aussi, toute l'opinion était-elle favorable à Michel, quoi qu'on sût parfaitement qu'il serait condamné, car tout le monde le croyait coupable.

Michel Thomerain parut ; et la sympathie qu'il inspirait s'augmenta encore. Son visage, ravagé par la douleur, avait une expression sublime, ses yeux noirs brillaient étrangement. Au milieu de ses cheveux et de sa barbe, des poils avaient blanchi. Ses mains étaient amaigries et blanches, et sa haute taille s'était un peu voûtée. Toutes les conversations s'arrêtèrent. On était réellement saisi. Michel ne regarda personne, et il ne répondit que par un signe au salut de son avocat, le même qui avait défendu Martin Péliissier.

Ce fut au milieu d'un silence religieux que le président lui ordonna de se lever, et lui posa les premières questions. Michel répondit tranquillement, d'une voix un peu sèche que coupaient, de temps en temps, de longs frissons. Il avait la fièvre. Selon l'usage, le président raconta en détail la vie de l'accusé et appuya longuement sur les preuves nombreuses de dévouement qu'il avait données à tous ceux qu'il aimait. On aurait pu croire que le magistrat voulait préparer un acquittement. On entendit même un avocat, qui se croyait très spirituel, dire :

— Il va décerner un prix Montyon à l'accusé.

Mais c'était tout simplement une habile opposition que le président avait préparée. Il changea tout à coup le ton de sa voix, et, devenant sévère :

— Comment, après cela, avez-vous pu devenir criminel ?

Pour la première fois, Michel eut une révolte. Il fit un grand geste ; on crut qu'il allait parler. Puis il laissa retomber son bras, comme un homme résigné à tout entendre. Il murmura seulement :

— Continuez, monsieur. Je vous demande pardon si j'ai failli vous interrompre ; c'est que je ne suis pas habitué aux effets oratoires de la cour d'assises.

— Oh ! reprit le magistrat, d'un ton dédaigneux, je sais que vous avez nié ; et, sans doute, vous niez jusqu'au bout, tandis qu'un aveu de votre part simplifierait ce procès et disposerait le jury à l'indulgence.

— Un aveu ?... Ah, oui ! Depuis deux mois on veut absolument que je m'accuse d'un crime que je n'ai pas commis... Folie !

— Racontez-nous ce que vous avez fait la nuit du crime.

— C'est inutile, puisque vous ne me croyez pas.

— Vous refusez de parler ?

— Absolument.

— Je vais donc le faire pour vous. Vous aviez quitté M. de Saint-Ermond le matin après une violente discussion. Toute la journée vous aviez roulé, dans votre tête, des projets de vengeance... Vous avez su les cacher à votre mère, ce qui prouve votre dissimulation et votre préméditation... Le soir venu, vous partez sans rien dire : Vous espérez bien que vous rentrerez de même, une fois votre coup fait... Mais, sur la route, on vous a vu passer, vous sembliez ivre... Vous aviez bien l'allure d'un homme qui va commettre une mauvaise action. Enfin, vous pénétrez dans les chantiers, avec une clef dont vous n'avez plus le droit de vous servir. Pour quelle raison auriez-vous pénétré dans ces chantiers, si ce n'est pour accomplir votre vengeance ?

Le président se tut, comme attendant une réponse. Michel resta impassible.

— Vous voyez. Vous ne trouvez rien à dire. On a essayé de former une légende autour de vous, on a parlé d'un amour malheureux, d'une jeune fille...

Michel se redressa et cria brusquement :

—Taisez-vous, monsieur ! Je vous défends de parler ici de cette jeune fille !

Il y eut un murmure d'admiration dans toute la salle, car on s'attendait à ce que Michel expliquât sa présence dans les chantiers par le désir fou qu'il avait éprouvé de revoir Suzanne de Saint-Ermond. Et, de lui-même, il écartait ce moyen de défense.

—Je suis entré dans les chantiers ; je reconnais que j'ai eu tort. C'est tout ce que vous avez le droit de constater.

—Et c'est ce que je constate. Je constate aussi que c'est, d'après vos déclarations, environ une heure après, que le feu éclate en trois endroits différents. Nous sommes encore d'accord là-dessus. Et j'ai le droit de dire que, pendant ce temps, vous prépariez votre vengeance. Sans cela, qu'auriez-vous fait ? Vous ne répondez pas à cette question ? C'est que vous savez bien que là est le point faible de votre défense. Enfin, le feu est mis. Vous êtes vengé. Vous n'avez plus qu'à fuir. Vous essayez de fuir par l'usine ; mais, comme de la salle du buffet, on peut vous voir,—on vous a vu, même,—vous hésitez un instant, vous vous arrêtez, puis vous revenez dans les chantiers... Les agents vous aperçoivent ; et on vous arrête au moment où vous sautiez par-dessus la balustrade. Vous vous laissez prendre sans résistance ; vous comprenez que vous êtes perdu, et, sur le moment, il ne vous vient aucune idée pour vous justifier. Ce n'est que plus tard que vous inventez un petit roman, dont, heureusement, la justice n'a pas été dupe. Alors, au milieu de cette nuit terrible, surgit pour vous une occasion inespérée de vous laver de votre abominable action. La fille de votre ancien patron a eu l'imprudence de rentrer dans sa maison en flammes, pour y chercher certains objets auxquels elle tenait. Vous la voyez apparaître à son balcon que les flammes lèchent déjà ; et vous vous précipitez à son secours ; vous écarterez tous ceux qui pourraient vous aider à la sauver. Et vous l'arrachez à la mort avec un courage auquel je suis le premier à rendre justice. Déjà vous vous imaginiez que votre forfait allait être oublié, quand les agents vous remettent la main au collet. L'incendie s'éteint peu à peu. Les magistrats sont arrivés ; on procède à votre interrogatoire. Et c'est alors que, pour détourner les soupçons, vous inventez un inconnu... le même inconnu, auquel votre ami Martin Péliissier s'est adressé aussi pour faire croire à son innocence. Seulement, je vous prévient que vous ferez mieux de chercher un autre moyen de défense ; car celui-là n'a pas réussi à votre ami. Martin Péliissier a été condamné à huit ans de travaux forcés.

Cette nouvelle, encore inconnue de Michel, le remua profondément. Il compara, dans son esprit, la situation de son ami à la sienne, et il s'écria :

—Si vous avez condamné Martin Péliissier, vous avez frappé un innocent !

Le président sourit et continua :

—Vous étiez bien dignes l'un de l'autre, car vous mentez aussi bien et aussi facilement l'un que l'autre. Je finis d'exposer votre système de défense, puisque vous avez refusé de parler. Vous inventez donc un inconnu, qui aurait laissé tomber un objet en passant devant vous. Vous montrez cet objet : une boîte d'allumettes ; mais cela fournit une arme contre vous, car c'étaient des allumettes russes, semblables à celles qu'on a trouvées chez vous. Puis, à l'endroit même où vous avez sauté hors des chantiers, on retrouve un portefeuille de fabrication russe ; vous voulez soutenir que ce portefeuille appartient à votre inconnu ; mais vous vous troublez en voyant qu'il porte votre initiale : M. Vous affirmez que vous en avez un semblable chez vous, ce qui est exact ; mais la justice n'a pas besoin de longtemps chercher pour deviner que l'un de ces portefeuilles était destiné à votre ami Martin Péliissier. Vous allez entendre maintenant les témoins, dont les dépositions confirmeront entièrement les conclusions de l'instruction.

“Faites entrer le prince Vérénine ?”

Michel eut un mouvement de curiosité que tout le monde remarqua. Il se demandait ce que le prince Vérénine pouvait avoir à dire sur son affaire.

Le prince entra en promenant son regard un peu vague sur tout l'auditoire, avec la suffisance d'un homme qui se sait très observé. Comme il était beau, prince et étranger, toutes les femmes le trouvèrent charmant ; et il acheva de séduire l'auditoire, lorsqu'il répondit aux questions du président :

—Je m'appelle Gérald Vérénine ; j'étais prince et officier des gardes de l'empereur ; mais ces titres m'ont été retirés pour raisons politiques. Et je n'attends plus que d'avoir habité Paris assez longtemps pour pouvoir me faire naturaliser Français.

Comme on était bien persuadé que le prince avait quitté la Russie à la suite d'une conspiration, on le traitait en victime héroïque d'un régime de tyrannie

—Voulez-vous nous dire ce que vous savez ? lui demanda gracieusement le président.

—Oh ! fort peu de chose. Je ne sais sur M. Thomerain que ce que j'ai entendu dire par M. de Saint-Ermond et par ma sœur. Et, comme eux, je suis absolument persuadé qu'il est innocent !

Il y eut encore un mouvement d'approbation dans la foule ; on savait très bien que le prince faisait la cour à Suzanne, et on trouvait qu'il se conduisait avec beaucoup de générosité vis-à-vis d'un rival. Michel lui-même, très étonné, se mit à dévisager le prince, se défilant de ce secours venu d'un étranger.

—Ce n'est pas ce que je vous demande, dit le président au prince. Veuillez nous raconter ce que vous avez vu la nuit de l'incendie ?

—J'ai déjà eu l'honneur de le dire au juge d'instruction. Je me trouvais dans la pièce où avait été installé le buffet, lorsque le feu a éclaté. Machinalement, je me suis penché pour regarder vers le fond de l'atelier qui était éclairé par l'incendie...

—Et vous avez vu ?

—J'ai vu M. Thomerain qui semblait hésiter, puis qui fuyait.

—Vous l'avez reconnu ?

—Oui, parfaitement. La lueur était si vive qu'on y voyait comme en plein jour...

Michel l'interrompit doucement.

—Vous vous souvenez bien exactement d'avoir vu mon visage, monsieur ?

—Oui, exactement ; mais je m'empresse d'ajouter que je ne crois pas le moins du monde que ce soit vous qui ayez mis le feu... Et je m'explique même... fort bien... votre présence dans l'usine... Sans doute, le désir d'assister de loin... à... la fête...

Le prince trouvait mal ses mots ; il balbutait, comme s'il avait eu peur. Michel s'était levé et fixait un regard terrible sur lui. Et, tout d'un coup, il cria :

—Vous mentez, monsieur !

—C'est accusé, taisez-vous, dit le président. Jusqu'à présent, vous aviez formellement refusé de nous dire où vous étiez allé, après avoir mis le feu dans les chantiers ; vous saviez bien que ce serait une charge accablante pour vous. Et, dès qu'un témoin — témoin qui cependant vous est favorable — nous renseigne à cet égard, vous lui dites qu'il ment. Eh bien, je vais vous dire pourquoi vous étiez entré dans l'usine. Le prince Véréline voudrait lui-même, avec la générosité de son caractère, vous fournir une excuse ; et, sans doute, votre avocat cherchera une excuse plus romanesque ; mais, la vérité, c'est qu'après avoir mis le feu aux chantiers, vous vouliez le mettre à l'usine. C'est pour cela que vous ne voulez pas que l'on vous dise que vous êtes entré dans l'usine.

—Pardon, monsieur, répliqua froidement Michel, je reconnais que je suis entré dans l'usine et que j'y suis même resté assez longtemps. Mais j'affirme que monsieur a menti ! Il n'a pas pu voir mon visage pour une raison bien simple, c'est que j'étais caché derrière une machine et que, pour aller de cette machine à la porte, je me suis couvert le visage de mes deux mains. Je le répète donc : Vous avez menti, monsieur !

Le trouble du prince était vite passé. Gérald écouta la défense de Michel avec la plus parfaite tranquillité ; il se contenta de hausser les épaules, en prononçant :

—Le malheureux !

—Vous maintenez votre déposition ? lui demanda le président.

—Je n'ai rien à changer à mes paroles. Et je pardonne à M. Thomerain un mouvement de colère bien compréhensible après une aussi longue captivité.

M. de Saint-Ermond vint ensuite et répéta textuellement la déposition qu'il avait faite le premier jour devant le procureur de la République. Il parla des nombreuses qualités de l'accusé, et déclara solennellement qu'il le croyait incapable d'avoir commis un pareil crime ; mais le président n'eut qu'à le pousser un peu pour lui faire dire que Michel avait un caractère intraitable.

—Enfin, le matin de l'incendie, quand il vous a quitté, vous avez remarqué sa violente agitation ?

—Oui, monsieur le président, il était comme fou.

Michel détourna la tête quand son ancien patron passa devant lui.

On appela alors la veuve Thomerain, qui eut le courage de faire sa déposition sans se troubler et sans pleurer.

—Je dirai, moi, déclara-t-elle, ce que personne n'a osé dire. Et, si je parle, c'est

parce que mademoiselle de Saint-Ermond m'y a autorisée. Elle et mon fils s'aimaient. Lui, le pauvre enfant, n'a pas su résister au désir de la voir. Ce n'est que pour cela qu'il a pénétré dans l'usine...

—Oh ! ma mère !

—Non, ne m'arrête pas ! Une mère a le droit de dire la vérité pour sauver son fils... Et alors, il y a eu une coïncidence épouvantable... Un misérable a mis le feu... Mais je jure que ce n'est pas mon fils !

—C'est bien, madame. Veuillez vous retirer... Allons, allons... dit le président. La veuve lui jeta un regard indigné. Elle s'adressa aux jurés :

—Sur l'amour que j'ai pour lui, il est innocent, messieurs !

Michel murmura :

—Va... va t'en, pauvre mère !

Bernier, qui vint ensuite, eut moins de courage : il sanglota à la barre, répétant après chacune de ses phrases :

—Mais il est innocent, messieurs !

Sa déposition servit à prouver que personne ne s'était introduit dans les chantiers, car il en avait encore fait le tour dans l'après-midi. Quand il eut terminé, il était tellement accablé que Michel lui dit :

—Du courage, mon vieil ami !

Le brave contre-maître s'en alla en pleurant. Il fut remplacé par les agents qui avaient arrêté Michel, et qui répétèrent simplement leur première déposition. Tout cela avait marché très rapidement. Il n'était encore que quatre heures du soir. Le procureur se leva, et d'une voix ironique, commença son réquisitoire :

—Il y a quelques jours, je défendais la société contre un criminel dangereux, qui, avec une habileté et une audace incroyables, avait commis un vol considérable. Il niait, naturellement. Et cependant, comme il fallait expliquer la disparition des objets volés, il déclarait énergiquement que le vol avait été commis par un inconnu. Aujourd'hui, l'accusé qui est devant vous n'a rien trouvé de mieux pour se défendre que de rejeter son crime... sur un inconnu—le fameux inconnu qui aurait commis tous les crimes, l'inconnu qui a remplacé l'homme masqué de jadis.

Un sourire parcourut toute la salle ; et on rit même franchement quand le magistrat ajouta moqueusement :

—Nous mettrons donc, si vous le voulez bien, cet inconnu de côté, pour envisager plus sérieusement les charges qui pèsent sur l'accusé.

Dès lors, le procureur, s'élevant progressivement par de grands gestes, semblait dominer tout l'auditoire ; et il prononça une série de phrases indignées, où il fut beaucoup question de la société, des dangers qui la menaçaient, des passions des hommes...

—Que deviendront nos grandes industries, messieurs, si, dans un moment de rage, ceux qui devaient les défendre les incendient ? Quel épouvantable exemple pour les ouvriers !

Car il était bien certain maintenant que Michel était coupable :

—Tout l'accuse. Et vraiment notre cœur se soulève d'indignation, quand, devant tant de preuves, il ose encore nier !

Puis il parla de Saint-Ermond :

—Je rends justice à la générosité de cet industriel ; cependant permettez moi de vous dire que cette générosité lui coûte bien peu. La compagnie d'assurances va lui rembourser tout ce qu'il a perdu. Mais, cette compagnie d'assurances, qui la dédommagera de sa perte ? Or, cette perte, qui l'a causée ? Michel Thomeraïn. Vous défendrez énergiquement la société, messieurs ! Vous ne laisserez pas les honnêtes gens à la merci des incendiaires !

Ce fut sa péroraison. Il s'assit, heureux et tranquille, en homme qui a noblement rempli son devoir.

La parole était à la défense. L'avocat de Michel commença en ces termes :

—Je vous avoue, messieurs, que j'ai été profondément étonné en entendant M. le procureur réclamer énergiquement l'application de la loi. Je m'attendais à trouver dans sa bouche des paroles plus bienveillantes. Je m'imaginai qu'il aurait eu quelque pitié pour une aussi grande infortune.

Puis il passa une heure à démolir tout ce que le procureur avait dit. Il parla vaillamment de cette force invincible qui avait conduit Michel dans son ancienne fabrique ;

mais, sur un regard de son ami, il glissa tout de suite à une autre période. Il insista beaucoup sur son amour filial, et fit pleurer plusieurs membres du jury ; mais il indisposa vivement la cour en déclarant que l'instruction lui semblait avoir été faite d'une manière bien légère.

—Oui, il y a eu un crime affreux ; mais ce n'est pas le vrai criminel qui est sur ce banc. Vous rendrez Michel Thomerain à sa mère, vous le rendrez à tous ceux qui l'aiment et l'estiment !

Une grande indécision régnait en ce moment.

Malheureusement, l'avocat de la compagnie d'assurances prit la parole, se portant partie civile. Il prouva, avec surabondance, que Michel avait mis le feu, qu'il avait peut-être même intérêt à cela, que sans doute, dans ses achats de bois, il avait abusé de la confiance de son patron...

Michel l'interrompit :

—Vous êtes un gredin, monsieur.

L'avocat n'en continua pas moins ; il demanda un arrêt énergique ; il demanda surtout que Michel fût déclaré civilement responsable.

Après une longue délibération, le jury reconnut Michel coupable, avec admission de circonstances atténuantes.

Le malheureux fut condamné à cinq ans de travaux forcés et déclaré civilement responsable.

Il écouta froidement la lecture du verdict ; puis il s'écria d'une voix forte :

—Vous avez commis une faute, messieurs ! Je jure, une dernière fois, que je suis innocent !

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

I — JUSTICE HUMAINE.

Un mois s'était écoulé depuis la condamnation de Michel Thomerain, un mois terrible pour le prisonnier comme pour sa pauvre mère. Son avocat, le même qui avait déjà défendu Martin Pélissier, allait d'une cellule à l'autre, essayant de les décider ou à faire un appel ou à se pourvoir en grâce, ils refusèrent, indignés, disant hautement que de faire ainsi serait s'avouer coupable.

L'avocat finit par renoncer à faire changer d'idée ses deux amis ; et on apprit bientôt que Michel Thomerain et Martin Pélissier feraient partie du prochain envoi à la Nouvelle-Calédonie ; on raconta même que Martin Pélissier avait accueilli la nouvelle par ces mots :

—Enfin ! je vais donc voir des anthropophages !

Michel apprit la nouvelle sans se départir du calme hautain qu'il affectait depuis sa condamnation.

Jamais les parents de Martin ne demandèrent la permission de voir leur fils, tandis que Juliette vint rendre visite à son cher prisonnier aussi souvent qu'on voulut le lui permettre. Elle lui demandait toujours :

—Et ton père, et ta mère ?

Martin répondait mélancoliquement :

—Que veux-tu, ma chérie, il faut les plaindre, puisqu'ils croient leur fils coupable. Ils doivent être bien malheureux... Peut-être ont-ils peur que je ne leur redemande l'argent que je leur donnais depuis quatre ans ? Ils avaient dépensé ce qu'ils avaient pour mon éducation, j'ai reconstitué leur petit capital, pour qu'ils pussent se reposer,

c'était bien naturel... Ils reconnaîtront un jour leur erreur et seront alors encore plus malheureux. Je supporte tout courageusement, puisque tu me restes. Je ne m'inquiète plus que d'une chose : que vas-tu devenir quand nos pauvres économies seront mangées ? Moi, j'espère bien travailler, là-bas ; et je t'enverrai régulièrement tout ce que je gagnerai...

— Tu seras bien que je veux aller vivre là où tu vivras !

— Bon, bon. Nous verrons cela plus tard. En ce moment, il te serait impossible de voyager. Et je veux que tu restes ici... Puisque M. Bernier a la bonté de s'occuper de toi, il te trouvera sans doute une place.

— Je t'obéirai, car, désormais, mon devoir est de te suivre partout.

— Pauvre chère femme ! murmura-t-elle doucement le prisonnier, pourquoi faut-il que mes parents m'aient forcé à t'épouser sans leur consentement.

— Ils me reconnaîtront plus tard ! Nous attendrons, voilà tout.

Et Martin, ému, balbutiait :

— Ah ! que tu es bonne de ne jamais douter de moi. Car, au fond, vois-tu, il n'y a guère que toi qui m'aies cru innocent !

— Est-ce que mon mari pourrait être un criminel ?... s'écriait Juliette avec exaltation.

Tandis que Juliette était auprès de Martin, la veuve Thomerain s'entretenait avec son fils. Michel parlait peu. Il contemplait longuement sa mère, et sa mère avait le courage de refouler ses sanglots, pour faire croire à son fils qu'elle supportait fermement cette terrible épreuve. Et, quand on ne les écoutait pas, ils échangeaient rapidement quelques phrases à voix basse.

Le jour où la dernière entrevue eut lieu, la veuve dit sans trembler :

— Au revoir, mon fils, à bientôt.

— Au revoir, ma mère.

Ce jour-là, Martin fut moins courageux : il éclata tout d'un coup, en sanglots, à la pensée qu'il ne serait pas à Paris lorsque son enfant viendrait au monde. Sa femme eut la force de sourire, en disant :

— A bientôt !

Et les deux femmes s'en allèrent.

Pendant qu'elles descendaient la rue, on se les montrait, du doigt, avec mépris.

On considérait les deux malheureuses comme des complices impunies. Elles allaient lentement leur chemin, ralentissant leur marche ; à mesure qu'elles approchaient, la solitude leur faisait peur. Enfin, elles arrivèrent chez la veuve, et Juliette monta avec elle. Elles restèrent ensemble jusqu'au soir. Alors, Bernier vint dîner chez sa vieille amie. Le repas fut triste, silencieux. Puis le contre-maître ramena Juliette chez elle.

Madame Thomerain était si accablée, qu'elle s'endormit facilement et dormit jusqu'au lendemain. Elle fut réveillée en sursaut par sa petite bonne, qui lui disait :

— Madame, il y a deux messieurs qui demandent à vous parler.

— A moi ?

— Oui, deux messieurs que je ne connais pas. Voici, d'ailleurs, la carte de celui qui s'est présenté le premier.

Madame Thomerain lut :

LOUIS BOURGOUAND,

Huissier.

— Un huissier, chez moi ? Mais je ne dois rien à personne !

Elle se vêtit rapidement, en donnant l'ordre de faire entrer ces hommes dans le salon, où elle se rendit quelques minutes après. L'huissier la salua respectueusement et prononça avec gravité :

— Je suis désolé, madame, d'avoir à accomplir une aussi pénible mission...

En face d'une pareille infortune, il se croyait obligé de prononcer une phrase de condoléance. La veuve l'interrompit :

— De quoi est-il question, monsieur ?

— Je viens ici, madame, pour signifier un jugement obtenu par mon client, la compagnie d'assurances *la Gauloise*, contre M. Thomerain Michel, ex-ingénieur de la maison Saint-Ermond.

—Veuillez m'expliquer, monsieur... Vous n'ignorez pas, sans doute, que mon fils n'est pas ici... Ma situation est assez douloureuse pour me donner droit à certains égards...

Maître Bourgouand eut un geste très noble.

—Ah ! madame, personne plus que moi ne compatit à votre malheur ; mais je suis forcé d'accomplir mon ministère. Vous ne devez pas ignorer qu'un jugement a été rendu contre votre fils.

La veuve tressaillit.

—Je ne vous comprends pas, monsieur. Dois-je encore subir quelque nouvelle humiliation ?

—Mon Dieu, madame, je devrais me borner simplement à vous signifier le jugement, car mes instants sont très précieux ; mais, puisque vous semblez ignorer...

—Mais, parlez donc, monsieur !

—Vous ne devez pas avoir oublié le jugement qui a reconnu votre malheureux fils coupable du crime d'incendie ?

—Ce jugement est une infâmie ; mais en quoi a-t-on besoin de me le signifier ?

—C'est que, madame, votre fils n'a pas été seulement condamné à... s'expatrier ; il a été, aussi, déclaré civilement responsable.

—Responsable... de quoi ?

—Des pertes subies par la compagnie *la Gauloise*. La compagnie, d'après ses engagements, est tenue de rembourser à M. de Saint Ermond, une somme de près de quatre millions, tant pour les approvisionnements consumés par le feu que pour l'usine, la maison d'habitation et le mobilier. Mais, le feu n'ayant pas pris par accident, le feu ayant été mis intentionnellement par votre fils...

—Mais, c'est faux, c'est faux ! s'écria la veuve, ne pouvant encore s'habituer à entendre appeler son fils incendiaire.

—Permettez-moi de vous dire, madame, que les débats ont établi la culpabilité de votre fils, et que M. Michel Thomerain a été rendu civilement responsable. La compagnie a donc facilement obtenu un jugement qui condamne votre fils à lui rembourser les quatre millions qu'elle est forcée de verser entre les mains de M. de Saint-Ermond...

—Mon fils !... Rembourser quatre millions !... Mais c'est de la folie !

—Madame, je vous ai déjà dit que je devrais me contenter de vous signifier ce jugement ; mais je ne demande pas mieux que de vous renseigner plus complètement. La loi est formelle à cet égard. Les compagnies doivent rembourser les pertes subies par les personnes incendiées, même lorsque les incendies sont dus à la malveillance. Seulement, lorsque les incendies sont dus à la malveillance, les compagnies ont recours contre les incendiaires. Et c'est pour cela que votre fils est condamné à rembourser quatre millions à la compagnie *la Gauloise*. Oh ! je sais, madame, ce que vous allez me répondre : que ce jugement est absurde, que votre fils est incapable de réunir une pareille somme... surtout dans sa situation actuelle ? Mais la compagnie peut toujours prendre un acompte. Votre fils possède une petite fortune. Tous les objets et les mobiliers qui sont ici, lui appartiennent.

—Les objets qui sont ici ?

—Le loyer n'est-il pas à son nom ?

—C'est vrai... c'est lui... qui avait loué.

Ainsi, on allait enlever tout ce qui se trouvait là ? Ce petit mobilier, acheté avec amour sur les économies de Michel, on allait le lui prendre !... C'était bien de la justice humaine !

—On vous laissera les objets nécessaires, madame.

Elle eut un geste résigné. On lui volait les meubles que lui avait donnés son fils, les meubles qu'elle-même avait achetés jadis avec son mari ?... Soit ! que lui importait, après tout ? Tout cela, c'était ce qui représentait Paris, la ville maudite où on avait condamné son fils, cette ville qu'elle quitterait bientôt pour rejoindre son enfant ! elle se résignait facilement à cette perte. Qu'était-ce que cela auprès de la ruine de son bonheur. Ne devait-on pas lui remettre d'ailleurs les titres de la fortune économisée par son fils, une somme de cent dix mille francs, que Michel avait laissée dans la caisse de M. de Saint-Ermond, avant son départ pour la Russie ? Elle n'aurait qu'à demander ces titres à M. de Saint-Ermond, qui ne pouvait plus les garder ; elle savait qu'on les avait retrouvés intacts dans le coffre-fort de l'usine, après l'incendie. Aussi, comme

L'huissier continuait de lire son acte, elle s'imagina qu'elle avait mal entendu ; car il parlait justement de ces titres.

—Voudriez vous répéter, monsieur ? Je ne comprends pas bien...

—Je dis, qu'en outre, je signifie à votre fils que nous avons, par opposition, défendu à M. de Saint Ermond de remettre au sieur Michel Thomerain les titres de rente que ce dernier lui avait confiés, et dont la valeur est de cent dix mille francs environ.

La veuve eut encore un mouvement indigné.

—Comment ! vous saisiriez cet argent économisé avec tant de peine par mon enfant ! Mais c'est impossible !

—La loi est formelle, madame.

—Alors, il ne nous restera rien ?

—Nous avons le droit de saisir tout ce que possède M. Michel Thomerain. Nous saisiirions davantage, s'il était plus riche.

Elle resta quelques instants silencieuse ; puis elle murmura, comme se parlant à elle-même.

—Mon pauvre enfant ! Et toi qui croyais que tu me laissais à l'abri du besoin ?... Ah ! maudit soit le jour où tu es entré dans cette fabrique !

L'huissier termina la lecture du jugement ; la veuve ne l'écoutait plus. Elle éprouvait une trop rude secousse.

Et l'huissier était parti depuis une heure qu'elle était encore à la même place, accroupie sur son fauteuil, les yeux vagues, songeant à cette île perdue où on allait envoyer son enfant, et d'où elle s'était imaginée qu'elle pourrait l'enlever grâce à cet argent. Elle aurait tout sacrifié pour rendre la liberté à son fils.

Elle était encore là quand Bernier arriva. Il venait la voir deux fois par jour. D'un geste farouche, elle lui montra le papier laissé par l'huissier, et Bernier le lut.

—C'était fatal, dit-il. C'est la loi !

—Alors, il ne me reste rien, rien pour aller le sauver ? s'écria la veuve avec exaltation.

—Calmez-vous, ma bonne amie, balbutia le contre-maître.

—Rester calme devant cette série d'injustices !

—Vous savez bien que vous ne manquerez de rien.

—Oh ! peu m'importe que je manque de quelque chose !... Ce qui m'importe, c'est qu'avec cet argent j'aurais frété un bateau, j'aurais corrompu les gardes de Michel, je l'aurais arraché à cette existence de malheur !... Ah ! tout s'acharne contre moi !... Je n'ai plus compris ce que m'a dit cet homme. . Tout ce que je sais, c'est qu'on viendra demain, qu'on saisira tout ici, même les meubles de mon mari... Et on me laissera un lit pour dormir, comme si une mère pouvait dormir quand son fils est malheureux !... Et cet homme, ce Saint Ermond n'a pas su répondre qu'il n'avait pas l'argent de mon fils !... Non, cela aurait été presque humain ! Il se moque bien de cela, lui, pourvu que sa compagnie lui rembourse ses millions ! Ah ! canaille, va ! Quand je pense que mon fils lui a fait gagner jusqu'à cent mille francs par an dans cette fabrique !

Elle se leva et courut à un portrait de M. de Saint Ermond, qui était encore suspendu au milieu d'un panneau. Elle sauta sur une chaise, fit tomber le cadre ; et elle piétina le verre, qui déchira la photographie. Elle parlait d'une voix sèche :

—Eh bien, cela vaut mieux que nous n'ayons plus l'argent qui venait de lui ! Si j'avais eu cet argent là, sans doute il m'aurait porté malheur ; mais je sauverai Michel quand même ! N'est-ce pas, Bernier, que je le sauverai ?..

Elle prit les mains du contre maître en fixant sur lui un regard suppliant. Puis elle se mit à pousser des plaintes sourdes, à prononcer des paroles incohérentes.

—Pauvre femme ! murmura Bernier. Elle perd la tête.

Lui-même essuya des larmes qui coulaient sur ses joues. Et il lança un tas de jurons à l'adresse de gens qu'il ne nomma pas, mais qu'il qualifia de coquins, de bandits... Enfin, vers une heure, il prit une décision ; il dit à la veuve :

—Ma vieille amie, si vous m'en croyez, nous ne resterons pas plus longtemps ici. Vous allez vous en venir avec moi.

Elle se raidit.

—Non, non ; je veux être ici quand ces hommes commettront leur dernière infamie !

—Je vous dirais que vous avez raison si vous étiez seule ; mais il faut songer à Michel, qui a besoin de vous... Vous n'avez pas le droit de tomber malade... Cela vous ferait trop de mal d'assister à la saisie.

Elle hésita un peu, puis baïbutia :

—C'est vrai... Vous avez raison... Je ne dois songer qu'à Michel...

Bernier alla donner quelques ordres à la petite bonne et revint avec un châle et un chapeau. La veuve se laissa emmener ; elle était très adoucie, après la crise violente qui l'avait secouée le matin. Elle obéissait comme un enfant à tout ce que disait Bernier.

Et, quand elle se trouva, le soir, dans une chambre autre que la sienne, dans un lit autre que le sien, elle n'eut pas d'étonnements ; elle concentra toutes ses pensées sur Michel et s'endormit en murmurant :

—Tu peux compter sur moi, mon brave enfant !

II — LA CONSCIENCE DE SAINT-ERMOND

Le père Bernier avait eu, pendant très longtemps, une réputation d'égoïste : c'étaient les femmes qui la lui avaient faite, parce qu'il n'avait pas voulu se marier. Au fond, il ne savait pas très bien lui-même pourquoi il était resté garçon : peut-être parce qu'il se sentait timide et embarrassé devant les femmes ; puis, il était très occupé à la fabrique, ce qui lui aurait laissé bien peu de temps pour aimer sa femme, c'était du moins ce qu'il disait. Et quand on l'accusait d'avarice, quand on lui parlait d'un avenir lugubre, où il serait seul, abandonné aux soins intéressés de quelque vieille gouvernante, il haussait les épaules. Tout cela lui était bien égal.

D'abord il travaillerait à la fabrique jusqu'à son dernier jour, en souvenir de son premier patron M. Ronchard, et par amour pour mademoiselle Suzanne, par amour surtout pour la vieille usine, qu'il avait vu bâtir, s'agrandir, s'améliorer : il y était le matin avant tout le monde ; et le soir, il faisait encore des rondes quand les ouvriers étaient partis. Et même, si la fabrique lui manquait, il savait bien une maison où on l'accueillerait toujours en ami, presque en parent, la maison de son filleul Michel Thomerain.

Il n'était pas tout à fait le parrain de Michel, le vrai parrain étant un parent éloigné de province qui n'avait pu venir à Paris pour le baptême ; alors Bernier l'avait remplacé et avait porté Michel à l'église : et, quand l'enfant avait grandi, le contre-maître avait pris l'habitude de l'appeler : " Mon fils. " L'autre disait : " Bonjour, papa Bernier. "

De telle sorte que Bernier, s'imaginant qu'il avait un fils, n'avait plus admis l'idée du mariage. Puis, quelle gloire, pour lui, de voir ce gamin reçu à l'École, et sa belle conduite à la mort de Thomerain, et sa réussite si rapide dans l'usine ! Quand tous les ouvriers étaient à la besogne, et lui Bernier, surveillant tout, et que Michel paraissait à l'entrée de l'atelier, le vieux contre-maître sentait des bouffées d'orgueil lui échauffer le visage.

Mais aussi, que de douleurs, depuis cette nuit maudite ! Les cheveux lui avaient blanchi plus vite qu'en dix ans. Il était torturé par une idée fixe :

—Tout cela ne serait pas arrivé, si je ne l'avais pas fait entrer à la fabrique.

Ah ! cette fabrique qu'il avait tant aimée, comme il la détestait maintenant ! Et même, il aimait Suzanne moins qu'autrefois. Et cependant, ce matin là, il revenait à la fabrique, comme tous les jours : il allait surveiller le déblayement.

Il était un peu consolé, à la pensée qu'il avait laissé la veuve bien installée chez lui. Il lui avait donné sa chambre et avait couché sur un lit pliant dans la salle à manger. Ce matin, elle lui avait semblé plus calme, plus reposée.

—C'est que je n'ai pas besoin qu'elle tombe malade ! Il ne me manquerait plus que cela !

Toute la matinée, ils avaient parlé de Michel, leur unique préoccupation. Il arriva sur le chantier, constata que tout se passait bien comme il l'avait ordonné ; et il s'en alla aussitôt. Il rentra dans Paris et arriva devant la maison de la veuve Thomerain, au moment où plusieurs hommes parlaient avec la concierge.

C'était l'huissier et ses aides chargés de faire la saisie et exécuter le jugement qui condamnait Michel Thomerain à payer les dépens de son procès.

L'huissier commença sa besogne, Bernier le suivait, essayant de sauver les objets les plus intimes de la veuve, répétant son indignation, se disant que, puisqu'on ne pouvait éviter cela, il valait mieux le supporter avec calme.

—Ils étaient dans le salon, quand un pas précipité retentit ; on frappa à la porte d'entrée. Bernier alla ouvrir et se trouva en face de mademoiselle de Saint-Ermond.

—Vous, mademoiselle !

—Oui. On m'a défendu de venir, mon père m'a même menacée ; mais j'ai réussi à m'enfuir ce matin.

Bernier lui donna une vigoureuse poignée de main. Cette nouvelle démarche de Suzanne lui faisait rudement plaisir.

—Vous savez que madame Thomerain n'est plus ici ?

—Non. J'espérais bien la voir. Où donc est-elle allée ?

—Chez moi.

—Cet appartement lui paraissait sans doute trop triste ? Pauvre femme !

—Non, mademoiselle, déclara brutalement Bernier. Si madame Thomerain s'est réfugiée chez moi, c'est parce qu'elle n'a plus le droit de rester ici. On saisit.

—Que voulez-vous dire ?

—Entrez, et vous verrez ! Quand ces gens-là auront fini, je vous mènerai voir votre vieille amie.

Il fit entrer Suzanne dans le salon. La jeune fille ne comprenait pas. Elle regardait, d'un œil ahuri, ces trois hommes, dont l'un écrivait, tandis que les deux autres bousculaient tout. Elle aperçut la photographie de son père toute brisée dans son cadre doré, et comprenant d'intuition ce qui s'était passé, elle se mit à pleurer.

—Ah ! s'écria Bernier, pardonnez-moi, mademoiselle, pour rien au monde j'aurais voulu vous faire de la peine. Ne pleurez plus, ne pleurez plus, je vous en conjure...

—Hélas ! mon bon Bernier, on est bien forcé de pleurer, quand on est malheureux ; et nous sommes tous malheureux.

—Ah, oui, nous le sommes !

—Mais expliquez-moi ce que signifie cette saisie. Je m'imaginai que madame Thomerain ne manquait de rien.

—Alors, vous ne savez pas ?

—Quoi donc ?

—Qu'on saisit tout ce qui était à Michel, pour payer je ne sais quoi, les frais de justice, l'assurance... *la Gauloise*...

—Non, j'ignorais cela.

—On a même mis la main sur la fortune que Michel avait dans la caisse de la maison... On l'a portée là-bas, à votre père...

—Mais pourquoi mon père n'a-t-il pas conservé cet argent afin de le rendre à madame Thomerain ?

—C'est bien ce que je me suis dit, ma pauvre mademoiselle ; mais, sans doute, il n'aura pas pensé comme nous, votre père, puisqu'il a fait une déclaration à la police, et la compagnie d'assurances n'a pas été longue à se faire donner l'autorisation de saisir cette fortune. Elle en a le droit et c'est autant de gagné pour elle... Nous avons appris tout cela hier... Nous n'y songions guère ; d'ailleurs, c'eût été inutile : si on avait essayé de faire un procès, il eût été perdu d'avance. C'est un nouveau coup ; il faut le subir avec courage. Seulement quand cette pauvre amie a appris cela, elle a eu un moment de rage qu'il faut lui pardonner.

—Je lui pardonne si bien que je veux aller la voir tout de suite.

—Dans un instant, je vous mènerai chez elle.

Et Bernier alla presser l'huissier qui s'empresse de terminer, car le contre-maître lui faisait peur avec ses manières brusques. Ce brave homme, dont la douceur était proverbiale, avait des moments de rage, pendant lesquels il aurait cherché querelle au premier venu. Il descendit enfin avec Suzanne.

En arrivant chez lui, il fit attendre Suzanne dans la salle à manger et pénétra dans la chambre de la veuve. La pauvre femme était assise sur le bord de son lit, regardant le dernier portrait de Michel. Quand elle vit Bernier elle dit :

—Je vous attendais pour retourner là bas ?

—Où donc ?

—Chez moi. Vous savez bien... ces hommes doivent venir sans doute aujourd'hui.

—Assez causé là dessus, cria brusquement le contre-maître. Tout cela me regarde maintenant. Et pas d'objections, tonnerre ! Je ne suis pas d'humeur à supporter la contradiction... En attendant, il y a là une belle jeune fille qui vient vous embrasser.

—Suzanne ?

—Oui. Elle est là. Entrez donc, mademoiselle !... Seulement, vous, je vous préviens qu'il ne faudra pas la piétiner, elle !...

Suzanne s'était précipitée dans les bras de la veuve et lui parlait affectueusement :

—Il y a longtemps que je serais venue, depuis cette horrible journée où l'on a condamné notre bon Michel, mais maintenant on ne me laisse plus la même liberté. Aujourd'hui, j'ai réussi à m'échapper... Je savais que vous seriez encore plus triste que les autres jours...

—Hélas ! murmura la veuve, c'est aujourd'hui qu'ils emmènent Michel !

—Oh ! j'espère toujours, moi, j'espère que la lumière se fera... Il est impossible qu'on ne reconnaisse pas son innocence !

Madame Thomerain poussa un soupir.

—Je n'ai plus de confiance dans la justice des hommes, dit-elle. Je n'ai confiance qu'en moi !

—Que voulez-vous dire ?

—Croyez-vous que je vais laisser Michel vivre avec ces bandits ?... Oh ! je l'arracherai à cette vie affreuse !... Je corromprai ses gardes. Ces gens-là, ça s'achète ! J'ai de l'argent ! J'ai plus de cent mille francs...

Elle se leva, parlant encore avec une exaltation croissante. Elle irait là-bas, elle achèterait un bateau, elle coucherait sur le pont, comme un matelot, pour attendre une bonne occasion de faire évader son fils. Bernier la regardait avec tristesse, n'osant l'interrompre. Et soudain, elle retomba sur son lit, murmurant d'une voix désespérée :

—J'étais folle... Je rêvais... Ils m'ont tout pris... M. de Saint-Ermond a livré l'argent de mon fils... Ah ! tous ces misérables s'entendent...

—Madame Thomerain ! madame Thomerain ! cria Bernier, d'une voix de reproche en lui montrant Suzanne qui sanglotait.

La veuve se passa la main sur la figure et balbutia :

—Pardon... Je ne sais plus bien ce que je dis... Je souffre tant ! Ce qui fait que je n'ai plus ma tête à moi... Pardonnez-moi !

—Hélas ! prononça Suzanne, c'est bien plutôt à moi d'implorer votre pardon pour mon père. Comment a-t-il pu faire cela ? Mais ce n'est qu'une erreur ; il est impossible que ce ne soit une erreur ; cet agent aurait dû être sacré pour mon père : s'il l'a livré à la justice, c'est qu'il obéissait à des considérations particulières ; mais évidemment son intention était de vous le rembourser.

—Non, dit sèchement la veuve, non, je ne veux rien ! On a pris l'argent de mon fils, qu'on le garde ! L'infamie sera plus grande, voilà tout ! Mon fils me maudirais si j'acceptais un remboursement dans de telles conditions.

—Mais, chère madame Thomerain, n'ai je pas le droit, moi, de rembourser une perte causée par mon père ? J'entends parler, tous les jours, de cette compagnie d'assurances, qui va nous rendre quatre millions. Ces millions, c'est ma fortune, la fortune de ma mère ! c'est à moi, bien à moi ! Je comprendrais que vous fussiez si fière vis-à-vis d'autres personnes ; mais vis-à-vis de moi ?...

—Mon enfant, dit la veuve, cet argent ne sera à vous que le jour de votre majorité ; d'ici-là, il est confié à votre père... Aussi, ne parlons plus de cela !

—Si, si, nous en reparlerons, déclara fermement Suzanne. Et, dès aujourd'hui, je dirai à mon père quelles sont mes intentions à cet égard ; je suis d'ailleurs certaine que je n'aurai fait que devancer ses désirs.

Tandis que Suzanne parlait, le visage de Bernier se rembrunissait. La proposition de la jeune fille ne lui allait pas du tout. Est-ce qu'on avait besoin de l'argent de M. de Saint-Ermond ?

—Non, mademoiselle, non, ne parlez pas de cela à votre père. Je connais quelqu'un, moi, qui s'arrangera pour que les choses se passent comme si madame Thomerain n'avait rien perdu. Soyez tranquille !

—Quelqu'un ? fit Suzanne étonnée. Qui donc ?

—Ah ! voilà ! c'est une personne qui n'aime pas beaucoup qu'on parle d'elle. Vous savez, il y a des gens qui sont ainsi.

Suzanne eut beau le questionner, il ne voulut jamais nommer cette personne : mais il répéta qu'il la connaissait très bien. Et qu'on ne lui en demandât pas davantage, parce qu'il n'était pas d'humeur à bavarder ! La jeune fille embrassa tendrement ma-

dame Thomerain ; puis Bernier la reconduisit à la voiture de louage qui l'attendait dans la rue de la Chapelle.

... Quand Suzanne arriva boulevard Malesherbes, elle trouva son père seul, dans le salon de Nina Carenitch ; et, avec l'inconscience naïve des âmes pures, elle interrogea brusquement M. de Saint-Ermond :

— Savez-vous ce qui se passe chez madame Thomerain, mon père ?

— Ah ! tu viens de là-bas ? dit l'industriel, sans se départir de son calme. On t'a cherchée partout ; la comtesse voulait t'emmener avec elle pour faire quelques achats... Je croyais t'avoir défendu de jamais retourner chez cette madame Thomerain !

Il était assis devant la table du milieu et parcourait des journaux illustrés. Il continua sans même lever les yeux vers Suzanne :

— Alors, tu m'as désobéi ?

Mon père, j'ai cru faire mon devoir.

— Voilà un bien grand mot, mon enfant ! Tu me permettras de te dire que c'est à moi de diriger ton existence. Je te prie donc, de la façon la plus formelle, de ne plus mettre les pieds chez madame Thomerain. Il est inadmissible que mademoiselle de Saint-Ermond rende des visites à la mère d'un homme qu'on a expédié aujourd'hui même à la Nouvelle-Calédonie.

— Oh ! mon père !

— Oui, oui, prononça très froidement M. de Saint-Ermond, feuilletant ses journaux, tu ne peux te faire encore à cette idée, et tu as la tête tellement montée que nous reparlerons de cela une autre fois : tu comprendras alors que tu nous as tous rendus un peu ridicules ; mais, je le répète, ce n'est pas le moment d'agiter cette question. Ce que tu voulais me dire, j'en suis certain, c'est que tu es arrivée chez cette femme, au moment où on la saisissait.

— Vous le saviez donc ?

— Oui.

— Et vous ne l'avez pas empêché ?

— Je m'en serais bien gardé.

— Pardon, mon père... Je ne comprends pas très bien... Vous voulez donc accabler une malheureuse, dont la vie s'est écoulée d'une aussi noble manière ?

— Encore des mots, des phrases, ma chère Suzanne ! Il faut malheureusement des idées un peu plus pratiques, pour se diriger dans la vie.

— Vous me permettrez de garder les miennes, mon père. Ainsi, je vous avoue, très nettement, qu'il me semble impossible que vous ne rendiez pas à madame Thomerain la fortune de son fils.

— Je le regrette ; mais c'est impossible, dit sèchement l'industriel.

— Vous l'avez donc livrée à la justice ?

— Pas encore ; mais cela se fera dans quelques jours.

— Mais, quand la compagnie d'assurances vous remboursera notre fortune, vous en détacherez cette petite somme...

— Je n'en détacherai pas un centime.

— Alors, je le ferai, moi ! dit fièrement la jeune fille.

M. de Saint-Ermond leva enfin la tête et fixa un regard mauvais sur Suzanne.

— Vous ne le ferez pas, ma fille.

— J'attendrai ma majorité.

— Vous ne le ferez pas plus à votre majorité qu'aujourd'hui... à moins que, dans votre cœur, vous ne placiez la famille Thomerain au-dessus de votre père.

Suzanne tressaillit. Elle s'avança, en suppliant, vers M. de Saint-Ermond.

— Oh ! mon père, que dites-vous là ?

— Mon enfant, lorsqu'un homme est condamné à une peine quelconque, il est aussi condamné à payer les frais de son procès. Généralement, les criminels n'ont guère de fortune ; et cette seconde clause reste presque toujours sans effet. Mais ici, le cas est différent : on saisit ce que possédait Michel pour couvrir les frais de son procès. En outre, la compagnie d'assurances, ayant recours contre les incendiaires, saisit à son tour...

— Oui, mon père, je sais cela ; je l'admets : mais vous, qui vous empêche de réparer cette nouvelle cruauté ?

— Un motif bien simple. Tu t'imagines sans doute qu'une compagnie d'assurances paye à caisse ouverte les pertes subies par un assuré ? Eh bien, non ! Et la preuve, c'est

que je n'ai encore rien touché et que je ne toucherai rien tant que l'enquête de la compagnie ne sera pas terminée.

—Quelle enquête ?

—L'enquête que fait toute compagnie d'assurances pour s'assurer que son client n'a pas mis le feu lui-même.

—N'a-t-on pas, hélas, déclaré que le coupable, c'était Michel ?

—En effet, Michel Thomerain, qui, le matin même de l'incendie, était encore l'employé de la maison, un autre moi-même... Ah ! tu ne t'imagines pas le tort que ce malheureux fou nous a causé ! Sais-tu qu'elle a été la première idée de l'inspecteur de la compagnie d'assurances ? C'est que la dispute, que j'ai eue avec Michel, n'était que simulée, que tout avait été convenu entre nous d'avance, et que j'avais intérêt à voir disparaître mon usine. C'est absurde ; mais c'est ainsi. Et, le jour où je rembourserais à Michel sa fortune, le jour où on me prouverait que tu vas encore chez sa mère, on me dirait tout simplement : *Michel Thomerain était votre complice ; et c'est vous qui lui avez ordonné de mettre le feu à vos chantiers.* Voilà pourquoi, Suzanne, je te prie de ne plus me désobéir.

III — LA CONSCIENCE DE BERNIER

... A partir de ce jour, Suzanne ne prononça plus le nom de Michel. Elle eut même le courage de lire, sans pleurer, les articles de journaux où on annonçait son départ. La comtesse l'entourait des soins les plus affectueux. Et Suzanne s'habitua à de plus en plus à cette maison, qu'elle avait tant méprisée jadis : au moins, elle avait le bonheur de posséder un peu son père.

Saint-Ermond habitait toujours chez le prince Gérard ; et il ne pénétrait jamais dans l'appartement de la comtesse sans se faire annoncer. Il y venait rarement le matin. Jusqu'à midi, il s'occupait ou faisait semblant de s'occuper de ses affaires, dans le salon que le prince russe avait mis à sa disposition. A midi, il partait avec Gérard : ils allaient ensemble déjeuner au cercle. L'après midi, il venait prendre la comtesse et et sa fille pour les mener au Bois. Gérard ne paraissait pas encore ; on l'apercevait seulement, de temps en temps dans l'allée des Acacias ; il saluait correctement ces dames, sans s'arrêter, comme un viveur qui n'entretient avec sa famille que les relations nécessaires. Il n'arrivait chez sa sœur que pour dîner, toujours en habit. Il se montrait très froid vis-à-vis de Suzanne, ne lui faisait jamais un compliment ; et la jeune fille lui en était très reconnaissante. Jamais non plus la comtesse ne parlait de son frère à la jeune fille. Elle se contentait de dire à Saint-Ermond, avec une petite moue :

—Je vous en prie, surveillez mon mauvais sujet de frère : il a déjà fait bien assez de sottises en Russie. Je n'ai pas besoin qu'il recommence à Paris.

Quand elle était seule avec Suzanne, elle essayait de la distraire, elle lui disait :

—Je ne veux plus voir, sur votre visage, cette teinte de tristesse...

Plusieurs fois, elle voulut lui parler de la veuve Thomerain ; mais elle hésitait. Enfin elle se décida : elle lui demanda, au bout de quelques jours :

—Vous n'avez plus eu de nouvelles de cette malheureuse mère ?

Suzanne tressaillit et balbutia :

—Vous n'ignorez pas que mon père m'a formellement défendu...

—Oui, oui, je sais cela, dit la comtesse. Les hommes sont trop cruels. Moi, j'ai pris des informations. Madame Thomerain a été malade ; mais elle va beaucoup mieux. Je m'intéresse sérieusement à elle, et j'ai pensé que nous pourrions lui envoyer un secours...

—Elle ne l'accepterait pas, dit Suzanne, que cette pensée humiliait.

—Oh ! je sais un moyen. Cette pauvre femme est à la charge du contre-maître de votre père, qui ne doit pas être bien riche, non plus. Je vais leur envoyer un billet de mille francs dans une enveloppe, sans écrire un mot.

Suzanne voulut d'abord empêcher la comtesse d'exécuter son projet ; mais en songeant que cela apporterait un soulagement momentané dans l'existence de la veuve, elle finit par consentir. L'argent fut envoyé comme la comtesse le désirait.

Le lendemain, Suzanne n'avait pas encore quitté sa chambre, lorsqu'on vint la prévenir qu'un homme la demandait. Elle courut rapidement au salon et se trouva en face du vieux Bernier, qui tenait une enveloppe à la main.

—Que se passe-t-il donc ? demanda Suzanne, inquiète.

—Pas grand'chose, mademoiselle. Je viens simplement vous rapporter ceci, dit le contre-maître respectueusement.

Et il tendait à Suzanne l'enveloppe où, la veille, elle avait mis le billet de mille francs. Sa première pensée fut de nier.

—Je ne comprends pas ce que vous voulez dire, mon bon Bernier.

—Oh ! c'est inutile de nier, mademoiselle. Ce matin, nous avons deviné tout de suite quand le facteur est arrivé. Madame Thomerain aurait refusé la lettre ; mais je l'en ai empêchée, sachant que cela vous ferait trop de peine. Et alors, je vous ai rapporté ce billet moi-même. Madame Thomerain n'a besoin de rien.

Il posa l'enveloppe sur une table. Suzanne ne trouvait rien à lui dire. Il la salua et allait partir, lorsque la porte du salon s'ouvrit, et M. de Saint-Ermond parut, son portefeuille sous le bras. Il s'arrêta, tout stupéfait en voyant son contre-maître et demanda sèchement :

—Que venez vous faire ici, Bernier ?

Suzanne se mit à trembler ; mais elle se rassura quand elle entendit la réponse du contre-maître.

—Je venais prendre congé de mademoiselle, monsieur. Mademoiselle a toujours été si bonne pour moi, que je n'ai pas voulu partir sans lui dire adieu.

—Comment ! vous partez ?

—Oui, monsieur.

—Mais qui vous a dit que je vous permettrais de partir !

—Je n'aurai pas besoin de vous demander votre permission, monsieur. Je reprends mon indépendance.

—Je vous croyais plus attaché, sinon à moi, du moins à ma fabrique.

—La fabrique n'existe plus, monsieur.

—Qui vous dit que je ne vais pas en installer une nouvelle ?

—Ce ne serait plus la même, monsieur. Et maintenant que le terrain est entièrement déblayé, je suppose que vous n'avez plus besoin de moi.

Saint-Ermond se mordit les lèvres : Cela l'humiliait, cet homme qu'il considérait comme faisant partie de sa fortune et qui le quittait brusquement, sans même lui donner une raison de son départ. Il lui dit :

—Et si j'avais encore besoin de vous ?

—J'aurais le regret de vous quitter tout de même, monsieur.

—Vous entrez dans une nouvelle maison ?

—Non, monsieur.

—Alors, de quoi vivrez vous ?

—Des rentes que j'ai amassées en travaillant.

—Je ne vous savais pas si riche, dit l'industriel, avec un sourire ironique. Mais, puisque c'est au service de ma famille que vous avez amassé ces rentes, vous comprendrez aisément que je vous trouve un peu ingrat de m'abandonner si vite.

Une sourde colère agitait l'industriel. Jamais un ouvrier — et il considérait Bernier comme un simple ouvrier parvenu — n'avait osé lui parler ainsi. Il aurait voulu lui répondre avec insolence ; et il n'osait pas, à cause de Suzanne. D'un autre côté, il n'osait pas ordonner à la jeune fille de s'en aller. Il domina cependant sa colère et continua :

—Bernier, vous avez parfaitement le droit de me quitter, je le regrette et vous le déclare sincèrement ; mais ce que vous n'avez pas le droit de faire, c'est de me quitter ainsi. Je ne vous ai jamais adressé le moindre reproche, je vous ai toujours laissé libre de diriger votre travail à votre guise. Et aujourd'hui, vous me parlez comme un employé qui a eu à se plaindre de son patron. Vous faites cela devant ma fille, après avoir exprimé votre respect pour mademoiselle de Saint-Ermond ; c'est donc que vous avez quelque sujet de plainte contre moi. Expliquez vous franchement.

Bernier leva la tête et regarda froidement l'industriel, en disant :

—Puisque vous l'exigez, je ne mentirai pas : oui, monsieur.

L'industriel se passa les mains sur le front, en murmurant :

—On a donc beau faire le bien, on n'a jamais affaire qu'à des ingrats.

—Je ne vous dois aucune reconnaissance, à vous personnellement, monsieur !

L'industriel se leva en disant d'une voix sévère :

—C'est bien. Partez. J'oublierai votre ingratitude. Adieu ! Mais, moi qui n'oublie pas vos services, je veux vous donner une poignée de main.

Et il tendit la main à Bernier. Le contre-maître salua et fit quelques pas en arrière, comme s'il ne voyait pas la main de l'industriel.

—Vous refusez aussi de me donner une poignée de main ?

—Ah ! monsieur, laissez-moi m'en aller sans me poser toutes ces questions, surtout devant mademoiselle Suzanne... Cela me rend trop malheureux.

—Non, Bernier, dit Suzanne. Je veux savoir, moi, pourquoi vous refusez de donner une poignée de main à mon père.

—Parlez, je l'exige ! cria l'industriel furieux.

—Vous l'exigez, monsieur ? Soit !—Je ne veux pas vous serrer la main, parce que vous avez porté un faux témoignage contre Michel Thomerain...

—Ah ! c'est cela, dit l'industriel en haussant les épaules ! j'aurais dû m'en douter... Mais si ce n'est que cela, je ne m'inquiète plus... Allons, adieu, mon pauvre homme... Vous êtes un peu fou...

—Oh ! déclara le contre maître, avec un geste farouche, il n'y a pas que vous qui ayez menti, ce jour là... Mais patience !...

—C'est moi qui ai bien trop de patience de vous écouter aussi longtemps ! Sortez, misérable, sortez !...

—Pourquoi m'avez-vous forcé à parler, monsieur ?

—Sortez ! Et que jamais je ne vous révoie !

—Soyez tranquille, monsieur ! Je quitte la France. Et je n'y reviendrai que le jour où la justice y sera mieux rendue.

IV — LES ÉCONOMIES DE BERNIER

En disant ces derniers mots, Bernier lança un geste furieux contre cette personne, qu'il menaçait toujours, sans que jamais on la vit, et qui était peut-être bien la justice ; puis il sortit brusquement, après avoir envoyé un dernier adieu à Suzanne.

La jeune fille était tombée sur le canapé, où elle pleurait, à demi accroupie.

—J'espère que te voilà contente ! lui cria son père.

Elle se jeta vers M. de Saint Ermond :

—Oh ! mon père, pardonnez-moi !

—Il a fallu que tu voies cet homme m'insulter pour que tu te rendes enfin compte de l'absurdité de ta conduite.

—C'est qu'il est si malheureux, mon père ; il aimait tant M. Thomerain qu'il n'a plus sa tête à lui.

L'industriel, enchanté de voir la tournure que prenaient les choses, se mit à rire dédaigneusement :

—Et moi qui interrogeais gravement ce vieux fou ! Moi qui m'imaginai qu'il avait quelque grief sérieux contre moi !... Quelque injustice passée inaperçue, et que j'aurais été ravi de réparer !... Et tout cela aboutit à une accusation ridicule...

Suzanne approuvait son père par des signes de tête, à mesure qu'il parlait.

—Oser me dire que j'ai porté un faux témoignage contre Michel, moi qui n'ai cessé de le défendre !

—C'est vrai, mon père ! Vous n'avez rien dit qui ne fût parfaitement exact. Bernier s'en prend à vous comme il doit s'en prendre à tout le monde.

M. de Saint-Ermond aperçut alors l'enveloppe, contenant le billet de mille francs, que Bernier avait déposée sur la table.

—Qu'est-ce que c'est que cela ? dit-il.

—J'avais encore commis une imprudence, mon père, déclara courageusement Suzanne ; mais je vous jure qu'il ne m'arrivera plus rien de semblable.

L'industriel ouvrit l'enveloppe et vit le billet de mille francs.

—Tu leur avais envoyé cela ?

—Madame Carenitch s'intéressait comme moi à cette malheureuse femme ; nous avons voulu lui adresser cette somme, d'une manière anonyme, sans lui écrire. Elle a bien deviné d'où cela venait, et me l'a renvoyée ce matin par Bernier.

Comme Suzanne terminait cette explication, la comtesse entra au salon en toilette du matin, tout effarée.

—Que se passe-t-il donc, mes amis ? J'ai entendu le bruit d'une discussion, je me suis levée à la hâte !... J'espère que ce n'est pas contre votre fille que vous en avez, monsieur ?

—Non, dit gracieusement Saint-Ermond, c'est contre vous, qui laissez faire des sottises à Suzanne.

—Comment cela ?

—Suzanne vous le racontera ; vous me permettrez de me rendre à mes affaires.

Et il sortit avec la gravité d'un homme qui est sur le point de toucher plusieurs millions.

La comtesse dut arracher, par bribes, à Suzanne, le récit de ce qui s'était passé ; et, quand la jeune fille eut terminé, Nina dit avec insouciance :

—Bah ! si l'on s'occupait de l'ingratitude des gens qu'on oblige, on ne ferait jamais le bien. Nous oublierons madame Thomerain, voilà tout.

Suzanne revint dans sa chambre, essayant d'écarter le souvenir d'autrefois ; mais, quand elle fut seule, elle fut reprise, malgré elle, par tous les doutes qui l'avaient assaillie quand on avait jugé Michel. Machinalement, elle ouvrit un tiroir qui contenait plusieurs journaux ; elle en enleva un qui renfermait le compte rendu du procès ; et, tout de suite, elle lut la déposition de son père.

—Pas un mot qui ne soit vrai ! murmura-t-elle.

Puis, elle eut honte de sa faiblesse.

—Je suis folle, moi aussi ! Est-ce que je puis douter des paroles de mon père ? Oh ! ce serait affreux !

Cependant le vieux contre maître s'en allait le long des boulevards, d'un pas saccadé, jurant, fermant toujours le poing, parlant à haute voix, si bien que les passants se moquaient de lui. Même, un sergent de ville, le croyant ivre, voulut l'arrêter ; Bernier le repoussa brutalement, en disant :

—Ah ! prenez garde ! je n'aime pas les gens de votre espèce !

Et il paraissait si menaçant que le sergent de ville jugea imprudent d'engager une lutte. Il n'y avait pas longtemps que cette haine était venue à Bernier contre les gardiens de la paix ; cela datait de la nuit où deux des leurs avaient arrêté Michel. Il continua son chemin après avoir montré le poing au ciel. Il était furieux, et selon son habitude, furieux contre lui-même :

—J'ai encore fait une bêtise... J'aurais dû avoir le courage de me taire... Mais voilà ! cette sacrée langue ! pas moyen de l'arrêter ! J'ai sûrement causé du chagrin à mademoiselle Suzanne ! Mais, tant pis !... Après tout, je ne suis pas fâché de lui avoir dit ce que je pensais, à ce M. de Saint-Ermond ! Oh ! oui, il a menti quand il a dit que Michel avait un caractère violent... Et l'autre, le prince, a menti, puisque Michel le lui a dit en pleine audience... Allons, il y a, sous tout cela, quelque chose qui n'est pas clair... Mais nous l'éclaircirons plus tard ! En ce moment, j'ai bien d'autres chats à fouetter !

Et il allait toujours, furieux, rapide, ne prenant ni voiture ni omnibus, trouvant qu'ils vont trop lentement. Il se sentait une activité de jeune homme. Dans le faubourg Saint-Denis, il rencontra un de ces horribles "paniers à salade", qui servent à transporter les criminels.

—Quand je pense que Michel a été là dedans ! prononça-t-il avec un mouvement de rage. Canailles, va !

Le mot "canailles" s'adressait à beaucoup de monde : aux agents de police qui avaient arrêté Michel, au juge d'instruction, au directeur de Mazas, à l'avocat, aux jurés, à M. de Saint-Ermond, à la comtesse russe, à son frère et à tout l'auditoire qui avait rempli la cour d'assises, et même à tous ces parisiens qui avaient encore le cœur de manger, de boire, de travailler, tandis qu'un innocent était expédié à la Nouvelle...

—Mais patience, patience ! Ça ne durerait pas toujours !

Et Bernier, ayant une dernière fois montré le poing au ciel et à tous les passants, continua son chemin, plus calme, rassuré par l'avenir qu'il entrevoyait.

Quand il entra dans son appartement, deux femmes étaient assises sur une malle et causaient, se tenant par la main. Tout de suite, Bernier se mit à crier, pour mieux cacher sa sensibilité :

—Là ! qu'est-ce que je vous disais !... J'étais sûr de les trouver en train de ne rien faire ! Ah ! vous savez, madame Thomerain, et vous, madame Péliissier, que je n'aime pas les paresseuses !... Bonjour !

Les deux femmes sourirent ; et la veuve répondit :

—Vous vous trompez, Bernier. Si nous nous reposons, c'est que nous avons fini.

—Oh ! je sais que vous avez toujours raison. Alors, votre malle est faite ?

—Il n'y a plus qu'à la fermer.

—C'est bien, maintenant, préparez ma valise, je vous accompagne.

Et il sortit pour cacher son émotion.

Madame Thomerain se remettait peu à peu de la grande secousse qu'elle avait éprouvée. Pendant toute sa maladie—maladie à laquelle les médecins n'avaient pas compris grand'chose,—elle avait été soignée par Juliette Pélissier avec un admirable dévouement. Juliette ne bougeait plus de la chambre de la malade.

Touché jusqu'au fond de l'âme, et, réalisant combien, la jeune femme était seule, Bernier insista tellement qu'il fut convenu que Juliette habiterait avec eux jusqu'à nouvel ordre.

— Nous vous sommes à charge toutes les deux, disait souvent la veuve.

Mais Bernier n'avait jamais l'air d'entendre cette phrase. Un jour, cependant, comme madame Thomerain insistait, il dit :

—Oh ! soyez tranquille ! je n'ai pas envie de manger mes économies pour vous ! Je marque toutes les dépenses, et je me ferai rembourser par Michel.

—Mon pauvre enfant ! murmura la veuve.

—Ah ! à ce propos, quand donc allez vous le retrouver, ce gamin ?

—Mais, mon ami, vous savez bien que je n'ai plus d'argent pour accomplir ce grand voyage.

—Ne suis-je pas là, tout ce que j'ai est à vous et vous le savez bien.

Le pauvre homme avait pris une grande résolution et ne savait comment la faire accepter par la veuve ; mais prenant finalement son courage à deux mains, il lui révéla ses intentions.

Dès ce jour, on prépara le départ de madame Thomerain. Elle devait aller en Angleterre, d'où elle s'embarquerait pour l'Australie, et là, elle attendrait, avant de passer en Calédonie. Elle ne savait pas encore très bien ce qu'elle ferait là-bas ; mais une grande joie emplissait son âme, à la seule pensée qu'elle serait près de son fils.

Il avait donc été décidé que Juliette Pélissier garderait la maison pendant que madame Thomerain se rendrait en Australie avec Bernier.

Ce dernier avait fait ses préparatifs et s'était même pourvu d'un gros revolver et un large couteau poignard.

Enfin le jour du départ arriva, Juliette les accompagna à la gare.

Ils s'installèrent dans un char de première classe. Quand le train s'ébranla, Juliette resta sur le quai de départ, tant qu'elle vit le mouchoir que Bernier agitait par la portière ; puis elle reprit lentement le chemin de la rue de la Chapelle.

On avait à peine quitté Paris, qu'un des voyageurs étendit la main et dit à une autre personne :

—Tenez ! voyez-vous ces ruines ? C'était là que se trouvait la fameuse fabrique Saint-Ermond, incendiée par son ingénieur, Michel Thomerain.

La veuve tressaillit. Les autres voyageurs se pressaient à la portière pour regarder. Bernier grommela, serra les poings, dévisagea insolemment le voyageur qui avait parlé ; puis il murmura :

—A quoi bon chercher une querelle ?

Le reste du voyage se passa sans incidents. A Boulogne, ils prirent le bateau.

Ils arrivèrent le soir à Londres. Bernier installa son amie à l'hôtel ; puis il alla s'occuper du passage. Comme le bateau ne partait que trois ou quatre jours après, il eut le temps de montrer Londres à la veuve ;

Le jour du départ arriva enfin et ils s'embarquèrent pour faire ce voyage qui devait durer bien des jours.

V — INCERTITUDE

Suzanne se trouvait donc comme seule à Paris, sans un ami véritable qui pût la guider, auquel elle pût se confier franchement. Le lendemain de sa dernière entrevue avec Bernier, elle résolut d'étouffer tous les sentiments dont son cœur était plein, pour se consacrer entièrement à son devoir. Elle concentra toutes ses pensées sur M. de

Saint-Ermond, attendant avec impatience, que la journée se fût écoulée ; car, maintenant, l'industriel ne paraissait plus que le soir chez la comtesse : il passait son après-midi à discuter avec les agents de la compagnie d'assurances. Jamais la jeune fille n'avait souffert de cette absence ; souvent même, elle ne l'avait pas remarquée. Ce jour là, elle demanda plusieurs fois à la comtesse si son père viendrait sûrement dîner le soir.

—Oui, dit Nina, à moins que mon mauvais sujet de frère ne l'entraîne encore au cercle. Ils ne se quittent plus. Votre père aime beaucoup Gérard.

La comtesse n'ajouta pas une parole : mais cela suffit pour que Suzanne songeât à ce jeune homme, dont son père faisait son compagnon habituel. Pendant la journée, Nina ne cessa d'entourer la jeune fille de soins les plus tendres, les plus délicats, avec cette chatterie si trompeuse des femmes russes. Elle lui disait, en l'embrassant :

—On ne peut pas se réjouir d'un malheur ; et, cependant, je ne regrette plus, moi, que cette catastrophe ait éclaté, puisque cela nous a permis de mieux nous connaître, de nous aimer véritablement... Je suis heureuse que votre père ait eu la pensée de vous confier à moi !

—Moi aussi, madame, disait Suzanne timidement.

Et la comtesse s'écriait :

—Ne m'appellez plus " madame " ; donnez-moi le doux titre d'amie.

Puis, avec un mouvement d'expansion :

—Tenez, Suzanne, si j'avais eu une fille, j'aurais voulu qu'elle fût telle que vous !

Suzanne avait un tel besoin d'affection qu'elle écoutait, qu'elle croyait ces phrases, dont la comtesse soignait habilement la gradation. Elle lui rendit ses étreintes et murmura :

- Oui, je vous aimerai bien.

Elle aimerait bien la comtesse, puisque c'était l'amie de son père, et puisqu'elle devait oublier son passé. Et cependant, en se laissant aller dans les bras de Nina, il lui semblait qu'elle faisait mal. Le soir, elle vit arriver son père et le prince ensemble, causant de la façon la plus affectueuse ; c'était le prince qui bavardait le plus, et Saint-Ermond l'écoutait avec ravissement. L'industriel entra dans le salon en disant :

—Décidément, mon prince, il n'y a que vous pour raconter ces cancons de boulevard ! Vous voilà devenu plus parisien que moi !

Suzanne sourit au prince plus gracieusement que de coutume. Puis, à table, elle fit tous ses efforts pour ne plus être triste. Son père le remarqua et dit à plusieurs reprises :

—Je retrouve donc ma petite Suzanne d'autrefois !

Il était enchanté, d'ailleurs, parce que ses affaires marchaient très bien. De l'argent et d'aimables compagnons, il ne lui en fallait pas davantage pour être heureux. Homme essentiellement égoïste et superficiel, il lui suffisait de voir une personne sourire pour croire qu'elle était heureuse.

—Vous allez au cercle ? demanda la comtesse, après dîner.

—Ma foi non ! Je vous consacre ma soirée. Suzanne nous fera de la musique. Restez-vous, prince ? Vous savez que je ne peux pas me passer de vous...

Le prince fixa son regard vague sur les yeux de Suzanne ; puis il dit :

—Enchanté de vous être agréable, Saint-Ermond.

Et le prince s'installa sur une causeuse, auprès de sa sœur.

—Joue-nous quelque chose de gai ! cria Saint-Ermond à sa fille, qui se mettait au piano.

Suzanne enleva brillamment quelques mazurkas de Chopin ; son père s'endormit vers la fin, après avoir fumé un cigare. Le prince causait de temps en temps à voix basse avec sa sœur.

—Tu m'as fait peur, tout à l'heure, dit Nina. J'ai cru que tu allais adresser un compliment à Suzanne.

—Sois tranquille, va ! Je ne me risquerai que lorsque le terrain sera prêt.

—Patience !

—Oui, attendons encore quelques semaines : il n'y a pas besoin d'examiner longtemps Suzanne pour deviner qu'elle a pleuré ce matin. M. Thomerin occupe toujours une grande place dans son cœur.

—Non, son cœur n'est plus rempli que de chagrin. Dans un mois, ce gros chagrin ne sera plus que de la tristesse ; nous agirons alors ; tu n'auras pas de mal à jouer ton rôle d'amoureux, car elle est réellement charmante.

—Je jouerai d'autant plus aisément mon rôle d'amoureux, dit le prince, que je suis en train de le répéter avec la plus adorable fille que j'ai jamais vue.

Nina se mit à rire en disant :

—Qui est-ce ?

Le prince fit la moue et répliqua :

—Je ne sais pas, ma chère sœur ! Figure-toi que, l'autre jour, en revenant de l'usine de Saint-Ermond, j'ai rencontré une jeune femme, aussi jolie que Suzanne est belle, avec un visage doux, un peu triste, l'allure d'une femme abandonnée...

—Quelque grisette !

—Grisette ou grande dame, peu importe ! Et, ma foi, en attendant que mademoiselle de Saint-Ermond daigne faire attention à moi, je puis jouer le rôle d'amoureux.

—Tu vas devenir amoureux de toutes les Parisiennes, mauvais sujet.

Et la comtesse s'interrompt pour complimenter Suzanne, qui quittait le piano. La soirée s'acheva d'une façon charmante.

—Une vraie soirée de famille, dit Saint-Ermond en prenant congé de sa fille et de la comtesse.

Suzanne rentra chez elle un peu étourdie, et répétant pour s'étourdir encore :

—Oh ! je suis bien heureuse ! J'ai fait plaisir à mon père !

Elle se coucha bien vite et dormit aussitôt, pour échapper aux pensées qui allaient la reprendre. Elle eut ainsi quelques jours de tranquillité. Puis tout à coup une tristesse encore plus lourde s'appesantit sur elle. Quelques lignes lues dans un journal suffirent pour renouveler son incertitude :

“ Nous apprenons que madame Thomerain, la mère de Michel Thomerain, récemment envoyé en Nouvelle-Calédonie, vient de quitter Paris.

“ On croit que la malheureuse femme va s'établir là-bas, pour vivre auprès de son fils.”

Suzanne vit cela un matin, et elle relut les deux phrases vingt fois, murmurant :

—Elle est partie, elle ! Et moi, je reste ici ! Je fais ce que je puis pour l'oublier, pour les oublier tous !... Mon devoir me l'ordonne...

Des semaines et des semaines s'écoulèrent sans apporter le moindre changement à son existence. Son père parlait bien de quitter l'appartement de la comtesse, de meubler un petit hôtel pour sa fille, dès qu'il aurait recouvré ses capitaux ; mais cela n'était encore qu'à l'état de projet. Et Suzanne se demandait combien de temps elle passerait encore dans la chambre que Nina avait mise à sa disposition. C'était là qu'elle vivait avec le passé, avec madame Thomerain, avec Bernier, avec Michel ; c'était là qu'elle avait suspendu le portrait de sa mère, de son grand père et de sa grand-mère. Jamais personne ne venait l'y déranger. Elle avait retrouvé une série de photographies de l'usine, depuis le jour où son grand-père avait construit les premiers ateliers jusqu'à l'année dernière : toute sa vie de jeune fille était là ; et, presque chaque jour, elle s'en rappelait les moindres détails. Elle examinait surtout la vue d'ensemble, prise dans le grand atelier de découpage, et ses yeux s'attachaient sur la galerie, où elle avait l'habitude de venir. C'était là que, pour la première fois, elle avait avoué son amour à Michel. Puis, vers midi, elle renfermait bien vite tous ces souvenirs. Et, si elle avait pleuré, comme cela arrivait souvent, elle essuyait soigneusement ses yeux, bien doucement, pour ne pas les rougir, elle mettait un peu de poudre, et se rendait au salon en souriant. Elle se disait que, le lendemain, elle serait plus forte, qu'elle ne remuerait plus rien de ce passé.

Et le lendemain, elle recommençait. Quand elle voyait le prince, le soir, elle avait toujours un premier mouvement de répulsion ; elle s'imaginait entendre Michel lui crier : “ Vous mentez, monsieur ! ” Mais elle refoulait ce sentiment de colère, en pensant : “ C'est l'ami de mon père ! ” Elle était arrivée à si bien dissimuler ses souffrances, que la comtesse croyait que ces souffrances n'existaient plus. Un matin, Suzanne était en contemplation devant toutes ses photographies, quand M. de Saint-Ermond entra brusquement.

—Mon père ! s'écria-t-elle, en étendant les mains sur la table, comme si elle avait eu peur qu'on ne la volât.

L'industriel ne remarqua pas le mouvement : il était trop animé, trop joyeux. Et il prononça :

—Enfin ! ça y est !

—Quoi donc, mon père ?

—La compagnie, l'assurance... On paye...

—Eh bien ! n'est ce pas naturel ?

—Pourquoi me dis-tu cela ?

—C'est que... vous semblez si joyeux qu'on croirait presque que vous aviez peur de ne pas être payé...

—Peur... peur ? répondit Saint-Ermond, en reprenant un peu de calme, non, je n'avais pas peur ; seulement, avec ces sacrées compagnies, on est toujours content quand c'est fini... Tu comprends, quand il s'agit de petites sommes, de quelques milliers de francs, elles payent sans hésiter ; ça donne confiance au public. Mais, lorsqu'il s'agit de millions, bonsoir ! Les difficultés qu'on soulève n'en finissent pas... Enfin, tout est entendu, nous allons toucher près de quatre millions.

—Alors ! nous partirons d'ici ?

—Sans doute, dit l'industriel avec une petite moue ; mais rien ne presse.

—Nous ne pouvons accepter plus longtemps l'hospitalité de madame Carenitch ; nous n'avons plus aucune raison pour cela...

—Eh ! si, il y a mille raisons. Je ne sais pas encore si je vais reconstruire la fabrique ; et, dans ce cas, y habiterions-nous ? Te voilà grande demoiselle bonne à marier...

—Je ne veux pas me marier, mon père !

—Bon, bon, nous verrons cela un de ces jours. Or, si tu te maries, nous ne vivrons plus ensemble... Il faut que toutes ces questions soient résolues, avant que je songe à une nouvelle installation.

—Si vous relevez la fabrique, je serai toujours heureuse d'y habiter.

Et machinalement, Suzanne se tourna vers la table où les photographies étaient étendues pêle-mêle.

—Tiens, tiens ! Qu'est-ce que cela ? dit Saint Ermond, en se penchant.

—On a trouvé cela, balbutia Suzanne, parmi les choses qui ont été sauvées... C'est Bernier qui m'a apporté...

—C'est à moi que Bernier aurait dû remettre toutes ces photographies, dit Saint-Ermond en les ramassant.

Il les passa en revue, puis en fit un paquet, qu'il glissa dans sa poche. Suzanne tressaillit, mais elle n'osa rien dire. Dix minutes après, Saint-Ermond racontait gaiement à la comtesse ce qu'il avait fait chez sa fille.

—Cette pauvre petite ! murmura Nina, je suis sûre qu'elle pleure ! Vous lui enlevez des choses auxquelles elle tient...

—C'est que j'y tiens, moi aussi. Remarquez que nous avons là les photographies de toutes les machines inventées par Michel.

—La belle affaire ! est-ce qu'on ne pouvait pas les demander au photographe ?

—Quel photographe ?

—Celui qui a fait tout cela.

—Pardon. C'est Michel lui-même qui prenait toutes ces photographies.

—Alors, c'est différent.

—Voilà qui va me décider à relever l'usine. Avec cinq à six cent mille francs, je remettrai tout sur pied, et ce sera, je crois, un capital bien placé.

—Admirablement placé. Sans compter que Suzanne sera ravie...

—Elle me disait encore tout à l'heure qu'elle voudrait habiter là-bas.

—Oui ; mais trouverons-nous un ingénieur capable de remplacer Michel ?

—Les ingénieurs ? Mais ça pullule, ma chère ! Des ingénieurs de talent ? Mais il n'y a que cela à Paris !

Et Saint-Ermond eut un grand geste dédaigneux, pour exprimer le mépris, que lui, homme riche et ignorant, il éprouvait pour les gens de talent qui meurent de faim.

—Mais oui, déclara-t-il, nous trouverons un homme de génie qui relèvera notre usine, sous notre direction, et qui nous en laissera la gloire... à moi et à Gérard. Serez-vous satisfaite, comtesse ?

—Vous êtes le plus galant des parisiens, répliqua Nina en donnant sa main à baiser à Saint Ermond

L'industriel s'inclina, fit une pirouette et disparut en disant :

—Je me sens tout rajeuni. Je vais toucher mes millions, ce matin...

—Nos millions ! lui cria la comtesse.

—Oui, nos millions. Et, l'après-midi, je mènerai Gérard à Saint-Denis. Quel beau spectacle pour séduire Suzanne ! Un prince russe, un héros, se transformant en industriel !

Le soir, lorsque Gérard rentra chez lui, la femme de chambre de Nina vint lui dire à l'oreille :

—Madame fait prier monsieur le prince de monter immédiatement chez elle sans se faire annoncer.

Nina sauta au cou de son frère avec une exaltation fébrile :

—Es-tu content de moi ?

—Tu es la plus charmante petite sœur qu'on puisse rêver ! Mais j'aime à croire que tu ne te plains pas de ton frère ?

—Oh ! non. Sans toi, je n'aurais jamais pu mener aussi bien tout ceci. Enfin, M. de Saint-Ermond a bien touché ses millions ?

—Oui ; et, en attendant, nous les avons déposés à la Banque de France.

—Et après cela, vous êtes allés à Saint-Denis ?

—Oui ; nous avons examiné tout le chantier et l'emplacement de l'usine ; les fondations sont encore en bon état : il sera très facile de tout reconstituer : il y a même des piliers de maçonnerie qui indiquent l'emplacement de machines.

—Et ces machines ?

—Nous avons vu le directeur de la fabrique où Michel Thomerain les faisait construire ; il commandait les pièces séparément, sans jamais donner le plan de la machine entière ; mais avec les photographies, on y arrivera après quelques tâtonnements.—Et Suzanne ?

—Je lui ai dit que ton plus vif désir était de te consacrer à l'industrie, et que, sans doute, tu allais devenir l'associé de son père.

—Qu'a-t-elle dit alors ?

—Elle a semblé très étonnée, c'est tout. Je crois que le souvenir de Michel est complètement écarté. Il faut que dans six mois, elle soit ta femme.

—Ça, c'est le plus difficile.

—Bah, quand elle saura que toutes les femmes sont folles de toi... Les jeunes filles, en France, se montent si facilement la tête...

—Pas si facilement que cela, ma chère sœur, prononça Gérard d'un ton dépité. Je trouve, au contraire, les Françaises tout autres que leur réputation. D'abord, ta mademoiselle Suzanne n'a pas encore fait plus attention à moi qu'à tous les jeunes hommes qui viennent ici...

—C'est qu'elle aimait...

—Alors, dit piteusement Gérard, ce doit être une maladie générale à Paris ; car je ne suis pas plus avancé qu'au premier jour avec mon inconnue de la rue de la Chapelle.

—Comment ! s'écria la comtesse en souriant, ce n'est donc pas fini, cette amourrette ?

—Eh, ma sœur, c'est à peine commencé ! Cependant, j'ai fait quelques progrès... Nous nous saluons... D main, je saurai où elle habite, quel est son nom...

—Quelle folie ! fit Nina en haussant les épaules.

—Appelle cela comme tu voudras : une folie ! une fantaisie ! un caprice... Et puis, c'est une distraction pour moi quand je vais à Saint-Denis. Si tu crois que cela m'amuse, l'industrie !... Enfin, à dire vrai, cette jeune femme est si jolie, si gracieuse, si fine, si délicate !... Et avec cela, si différente de Suzanne...

—Quelle chaleur, mon frère !... Prends garde ! serais-tu réellement amoureux de cette grisette ?

—Qui sait ? murmura le prince à voix basse. C'est qu'elle en vaut la peine !

VI — LE VOYAGE

Le lendemain de la dernière entrevue entre madame Thomerain et son fils et Juliette Péliissier et son mari les deux condamnés avaient été envoyés à Saint-Martin de-Ré, où la frégate la *Mugissante* était en rad', attendant les deux cents prisonniers qu'elle devait transporter à la Nouvelle-Calédonie.

Lorsque le médecin eut passé la visite, pour retenir ceux des forçats qui étaient incapables de supporter la traversée, on procéda à leur embarquement. Jusque-là, il avait été impossible aux deux amis de s'adresser la parole ; mais, comme on plaçait les prisonniers par groupes de cinquante, Martin Pélissier rejoignit facilement Michel, qui le regarda avec stupeur :

—Toi, ici, Martin ? murmura-t-il.

Puis, l'ingénieur eut un geste de découragement et dit sourdement :

—C'est vrai ! Toi aussi, ils t'ont condamné. Je l'oublie toujours ! Je ne songe qu'à moi.

—Tu sais bien, déclara tranquillement Martin, que je t'aime trop pour jamais te quitter.

Un garde, à ce moment, poussa brusquement Michel, en lui disant :

—Allons ! c'est à vous !

On lui enleva sa chaîne. Michel eut un sourire mélancolique, il éprouva une seconde de joie, puis il redevint sombre quand on lui riva un anneau de fer qui lui entourait le bas de la jambe gauche.

Le tour de Martin vint après et il tendit sa jambe pour l'anneau sans se départir un instant de sa bonne humeur. Sa verve inépuisable égayait les autres forçats et impatientait les gardes.

Lorsque les cinquante forçats eurent tous leur anneau rivé à la jambe gauche, ils reçurent un sac de toile contenant les effets qui devaient désormais leur servir. Chacun d'eux avait trois chemises de grosse toile, deux paires de bas de laine, un pantalon, une vareuse et un bonnet de laine en drap, un pantalon et une vareuse de toile, plus une paire de souliers. Ensuite, on les mit deux par deux, et on les conduisit à bord de la *Mugissante*, où ils furent immatriculés sur un grand registre, que Martin baptisa : " Le livre d'or des forçats."

Le commandant de la frégate assistait de loin à cette inscription, examinant les dossiers de tous ces malheureux. Au moment où on inscrivait Martin, il s'avança et dit :

—On vous signale comme un mauvais prisonnier, qui se permet de tourner en ridicule tout ce qu'on lui dit. Je vous prévient que nous avons ici le cachot et la corde pour mettre les plus mutins à la raison.

Martin s'inclina avec la plus parfaite politesse et répondit :

—Je ne me moque jamais de ce qui est respectable, mon commandant ; et je me rappelle trop bien votre noble conduite pendant le siège de Paris pour ne pas vous respecter. Tous les Parisiens se souviennent des actions héroïques du commandant de Palouët, qui était alors enseigne, si je ne me trompe ?... Seulement, mon commandant, vous me permettrez de vous faire observer que le diamant de votre bague est sur le point de tomber ; il serait nécessaire de resserrer un peu le chaton. Je la connais bien, votre bague ; c'est moi qui vous l'ai vendue... vous souvenez-vous ? dans un magasin du Palais-Royal ?...

—Assez ! dit sèchement le commandant. N'oubliez pas mes observations.

Martin se tut ; mais il regarda fixement le commandant et crut démêler, dans ses yeux, des dispositions bienveillantes.

—C'est bon, pensa-t-il, on en profitera pour obtenir quelques petites douceurs.

Quand l'inscription fut terminée, on fit descendre les deux cents forçats dans la batterie de la frégate, où quatre cages garnies de barreaux de fer forgé, étaient assujetties contre les parois. En voyant ces énormes cages, Martin eut un mouvement d'effroi, comme tous les prisonniers ; mais il reprit sa gaieté en disant :

—Tiens ! on a retrouvé les cages de Louis XI !

Chacune de ces cages était disposée pour recevoir cinquante prisonniers. Bientôt, ils furent tous enfermés, massés les uns contre les autres, éclairés par deux lampes qui dansaient au plafond. Il régna alors un grand silence. Toute gaieté était tombée. Cet emprisonnement avait quelque chose d'horriblement lugubre. On entendait, au-dessus, le branle-bas du départ, les ordres des quartiers-maîtres, les coups de sifflet, puis un grand bruit incertain, un murmure long, plaintif, la triste chanson de la mer. Martin Pélissier, pour éloigner la tristesse qui l'envahissait, se mit à examiner le contenu de son sac.

Prenant chaque article à son tour, il plaisantait sur son usage avec un tel entrain que Michel, qui était son compagnon, était forcé de sourire.

Il continua de bavarder ainsi jusqu'à la nuit, et ne se coucha que lorsqu'il fut certain que Michel ne manquait plus de rien.

Vers le matin, ils furent tous réveillés par un roulis violent ; la lanterne vacilla encore plus fort que tout à l'heure ; il y eut des bruits sourds, des caisses qui frappaient contre les parois.

— Nous partons, dit Michel.

Martin voulut encore lancer une plaisanterie, mais il n'en eut pas la force ; et, s'attendrissant comme son ami, il murmura :

— O chère France, quand te reverrons-nous ?

Et, pour vaincre la douleur qui l'étreignait, il plongea sa tête dans son hamac et s'efforça de dormir.

Bientôt, le tambour sonna le réveil, et le surveillant fit l'appel de ses deux cents prisonniers. Ensuite, on leur distribua le café avec la ration de biscuit et celle d'eau-de-vie, fixée à huit centilitres. Martin déclara que ce café et ce biscuit étaient bien supérieurs à l'éternel déjeuner parisien, composé de café au lait et de croissants. Il passa son eau-de-vie à un forçat et convint avec lui que, moyennant cette petite libéralité, il lui roulerait et lui poserait son hamac, le matin et le soir. Il fit le même marché, au nom de Michel, avec un autre forçat.

A dix heures, on ouvrit la porte d'une des cages, et cinquante forçats montèrent sur le pont où ils restèrent deux heures à prendre l'air. On distinguait encore, dans le lointain, une ligne brumeuse, qui était la côte de France. A midi, les cinquante hommes rentrèrent dans leur cage, tandis qu'on amenait sur le pont les compagnons de Michel et de Martin. On distribua, à tous les prisonniers, leurs portions de nourriture semblables à celles des matelots, c'est-à-dire la soupe faite avec des légumes conservés, et du beurre frais, qui fut remplacé, quelques jours plus tard, par du lard salé, du bœuf en conserve, ou du mouton. Après la soupe, on leur donna à chacun un quart de litre de vin. La nourriture du soir se composait de la soupe aux légumes secs et de la ration de biscuit.

A deux heures, au moment où on ramenait les cinquante forçats dans leur cage pour conduire les autres sur le pont, le commandant qui examinait curieusement ce troupeau de coquins, aperçut Martin et lui fit signe de sortir des rangs. Martin suivit le commandant, qui se dirigeait vers l'arrière de la frégate, et le salua avec la même politesse que s'il l'avait rencontré sur le boulevard.

— J'ai examiné votre dossier, lui dit le commandant, et j'ai vu que vous n'aviez jamais cessé de protester de votre innocence.

— Protestations dont les effets ont été bien platoniques, mon commandant.

— Aussi, vous feriez mieux d'avouer, maintenant. Si votre ancien patron rentrait dans ses bijoux, on obtiendrait sûrement pour vous une commutation de peine...

— Bah ! fit Martin avec insouciance. Maintenant que j'ai commencé le voyage ! Je refuse d'avouer plus que jamais.

— Tant pis pour vous ! Vous m'inspiriez de l'intérêt... Je me souvenais de vous... J'étais disposé à vous traiter avec douceur, et ne pas vous infliger la cage.

— Je suis désolé de ne pas m'entendre avec vous, mon commandant, déclara gravement Martin.

Et il resta immobile devant l'officier.

— Tenez, dit M. de Palouët, voulez-vous arranger le chaton de ma bague ?

— Volontiers. Prêtez-moi seulement un petit canif.

Le commandant remit sa bague et un canif à Martin, qui, en quelques minutes, remit bien en place le diamant qui menaçait de tomber. En la rendant à M. de Palouët, Martin dit :

— J'accepterais tout de même de lâcher ma cage deux heures de plus dans le jour, mais à la condition de partager cette douceur avec mon ami Michel Thomerain.

— C'est bon, je verrai, dit le commandant.

— Et il appela un matelot qui reconduisit Martin dans la batterie.

M. de Palouët réfléchit, toute la nuit, à ce que lui avait demandé Martin Pélissier. Et il examina le dossier de l'ingénieur, comme il avait examiné celui de son ami. Cette grande infortune le toucha.

— Si cet homme est coupable, se dit-il, il est encore plus malheureux.

Le lendemain, lorsque les forçats furent amenés sur le pont, un matelot vint cher-

cher les numéros matricules 4032 et 4031. Martin et Michel furent conduits chez le commandant, qui leur dit, avec cette sévérité grave des hommes bons qui veulent cacher leurs bonnes actions :

—Vous, le numéro 4032, puisque vous êtes bijoutier horloger, vous nettoierez toutes les horloges du bord, tous les instruments de précision. Vous, le numéro 4031, puisque vous êtes ingénieur, vous descendrez dans la machine, où vous vous mettrez à la disposition du mécanicien.

—Merci ! dirent ensemble les deux amis.

—Silence ! Allez ! prononça le commandant.

C'était le premier adoucissement qui leur arrivait dans leur terrible situation. Et ils en furent d'autant plus heureux qu'ils avaient cruellement souffert la nuit précédente, enfermés avec des hommes sales, malades, qui commençaient à avoir des moments de révolte comme de vraies bêtes fauves. Dans toute la batterie régnait maintenant une odeur âcre, fétide, une chaleur mauvaise.

Quoique séparés, les deux amis furent enchantés, parce qu'ils avaient un travail à faire. On les traitait durement ; mais ils n'avaient plus à supporter ce supplice de l'accouplement avec des gredins qui, tout le jour, pour tromper leur ennui, hurlaient des chansons obscènes. Le soir, ils s'endormirent plus tranquilles, bénissant le brave commandant, qui, sans qu'ils eussent imploré, avait eu pitié d'eux. Michel dit :

—Qui sait ? peut être même doute-t-il que nous soyons coupables ?

Et cette pensée lui fit beaucoup de bien.

Leur vie s'écoula ainsi avec la plus parfaite régularité. Tous les matins, on appelait les matricules 4031 et 4032. Ils se rendaient au travail qui leur avait été assigné et ne rentraient que vers quatre heures dans leur cage, où on commençait à se défier d'eux. Michel s'intéressait au mécanisme spécial de la machine à vapeur, qu'il n'avait étudié que superficiellement jusque-là ; et même son esprit inventif cherchait des améliorations ; il rêvait déjà un système par lequel, sans augmentation de dépense de charbon, on obtiendrait une vitesse plus grande d'un nœud à l'heure.

Martin Pélissier apprenait aussi à connaître plus exactement les instruments spéciaux qui servent à la direction des navires ; tout en les nettoyant, il se faisait expliquer leur destination. Et, quand on lui demandait pourquoi il voulait savoir tout cela, il répondait avec bonhomie :

—Ça m'intéresse, voilà tout !

Rien ne fut changé dans leur existence tant que la *Mugissante* fut en pleine mer ; mais, un matin, ils furent très désagréablement surpris, ainsi d'ailleurs que tous leurs compagnons de misère. Dix heures sonnèrent sans qu'une seule cage fût ouverte, puis onze heures et même midi. Les forçats ne demandaient rien, pensant que peut-être il pleuvait trop fort, ou que la mer était grosse. Cependant, Martin Pélissier remarqua que des rayons de soleil passaient par les ouvertures, et il se hasarda :

—Pardon, monsieur le surveillant, est-ce que nous avons commis quelque méfait, qu'on nous prive de notre petite sortie ?

Le surveillant, qui, malgré sa rudesse, avait un respect pour les gratifications que lui octroyaient libéralement Martin et Michel, répondit :

—Il n'y aura pas de sortie aujourd'hui. La *Mugissante* va mouiller pendant deux jours à Ténériffe.

—Ah ! ah ! je comprends, dit Martin, avec un geste expressif, pendant qu'on est près de la terre, on nous met sous clef ?

—C'est cela.

—Voilà qui est fâcheux ! Moi qui ai toujours rêvé de voir le pic de Ténériffe !

Lorsque la frégate entra dans le port, on fit le tour des cages pour s'assurer qu'aucun barreau n'avait été scié. On resta là deux jours, le temps de prendre de l'eau et de permettre à quelques matelots d'aller tirer une bordée, ce qu'on apprit dans la batterie des forçats et qui excita leur grosse gaieté.

Martin et Michel furent très tristes et, pour la première fois depuis leur départ, ils parèrent de ces deux injustes accusations qui les avaient fait condamner aux travaux forcés. Jusque-là, le voyage, la mer, la bonté de M. de Palouët avaient écarté l'horrible vision ; et par moments, la gaieté inaltérable de Martin leur faisait tout oublier. Mais cette mesure rigoureuse, qui les tenait enfermés pour deux jours, dans cet air empesté, réveilla toute l'indignation de Michel. Et, la seconde nuit, au milieu des rudes respirations de ces bandits, il dit :

— Ecoute, Martin, il faut que je te raconte tous les détails de cette infamie !

Martin se redressa sur son hamac et dit :

— Je t'avoue que j'ai voulu te le demander vingt fois et je n'ai pas osé, craignant de réveiller des souvenirs trop pénibles.

— Voici exactement tout ce qui s'est passé, commença Michel.

Et il raconta à son ami les moindres détails de son voyage en Russie, son retour à Paris, son entretien avec M. de Saint-Ermond, son arrestation, enfin son procès. Martin écoutait avec la plus grande attention, lançant de temps en temps un cri étonné :

— Tiens, tiens, tiens ! Mais voilà des choses que j'ignorais ! Notre sacré avocat m'avait fort mal raconté tout cela.

Quand Michel eut terminé, il dit à Martin :

— A toi, maintenant !

— Oh ! moi, c'est beaucoup moins compliqué. Tu as lu mon histoire dans les journaux ?

— Oui, puisque j'ai demandé à ma mère s'il était possible que cela fût vrai. Tu penses bien que je n'y croyais pas. Il a fallu une dépêche de Bernier, me disant que tout était exact, pour me faire douter de toi.

— Ne parlons pas de cela, mon cher Michel. Ta mère a depuis été si bonne pour Juliette, ainsi que Bernier, que je veux oublier que, pendant quelques semaines, ils m'ont cru coupable. Bref, tu as lu mon histoire dans les journaux ; et je n'ai pas un mot à y changer, si ce n'est que le vol n'a pas été commis par moi. Maintenant, dors, et dors bien : il est nécessaire de dormir solidement pour que le cerveau fasse son petit travail. Je t'étonnerai demain.

Et Martin s'étendit dans son hamac où il resta immobile. Seulement, tandis que Michel se laissait aller au sommeil, Martin, les yeux ouverts, regardant loin, bien loin, réfléchissait, faisait des rapprochements, et, de temps en temps, prononçait " Canaille, va, coquin, bandit ! " Ce fut Michel qui le réveilla le lendemain ; car il avait fini par s'endormir, en répétant, " Bandit, coquin, canaille ! " Et il dormait si bien qu'il n'entendait pas le roulement du tambour.

On avait quitté Ténériffe vers le matin. Aussi, dès dix heures, le surveillant ouvrit la porte de la cage où étaient enfermés les deux amis. Michel fut conduit dans la machine et Martin au magasin des instruments. Ils ne se trouvèrent ensemble qu'à l'heure du déjeuner. Ils contemplèrent le spectacle féérique que leur offrait l'île, qui avait la forme d'une énorme pyramide baignée par le soleil. L'air était très pur, très transparent ; on voyait les moindres arêtes du pic, qui semblait léger comme un château de cartes. De grands oiseaux blancs tournaient autour de la frégate, et leurs ailes prenaient des couleurs rosées sous les rayons du soleil.

— Eh bien, demanda Michel aussitôt qu'ils furent ensemble, quel est le résultat du petit travail dont tu parlais hier soir.

— Simplement ceci, mon ami, c'est que les mêmes personnes sont mêlées à nos deux affaires, et qu'on nous a monté un coup de main de maître.

Et avec une logique serrée, irréfutable il reprit tous les incidents qui avaient eu lieu, avant et durant les deux procès, le témoignage du Prince Véréline, celui de Saint-Ermond, l'attitude de ces deux hommes qui montrait une complicité évidente. Le désir de l'industriel de prendre le prince pour gendre, la gêne où il devait se trouver après les magnifiques présents qu'il faisait à la comtesse et il démontra à Michel que le feu avait dû être mis au chantier avec l'intention de bénéficier de l'assurance, et que lui Michel se trouvant là, on l'avait sacrifié pour sauver le vrai coupable.

— Ça, déclara Martin, en fronçant les sourcils, c'est un point à examiner plus tard. Tu les as achetés en Russie, tes bois ; mais tu ne les as pas vus à Paris. Laissons ce côté de la question, nous l'examinerons à loisir, sous le ciel bleu de la Nouvelle-Calédonie. J'ai mes idées là-dessus ; mais j'ai besoin de les approfondir. Revenons au mari peu scrupuleux que rêve M. de Saint-Ermond. Je pense que tu le connais.

— Le prince ! prononça Michel d'une voix sourde.

— Là, ne nous mettons pas en colère contre le seigneur Gérard Véréline, ce n'est pas encore le moment ; mais occupons-nous de lui. C'est le mari tout indiqué de mademoiselle Suzanne... tout indiqué pour M. de Saint-Ermond, bien entendu. Donc, ce prince avait intérêt à te voir disparaître, ce qui nous explique pourquoi il a porté contre toi un faux témoignage. Et tu lui as d'ailleurs très crânement répondu qu'il mentait.

Cette nuit, tu étais superbe d'indignation quand tu me répétais la scène : " Vous mentez, monsieur ! " Tu aurais pu l'appeler " mon prince ! " Cela lui aurait fait plaisir. On aime tant à s'entendre donner des titres auxquels on n'a pas droit...

—Quoi donc ! Tu crois que ce Véréline usurpe le titre de prince ?

—C'est mon avis ; mais serait-il prince pour de bon, que cela n'aurait pas beaucoup d'importance : tout le monde est prince en Russie ! C'est comme la décoration chez nous.

—Prends garde ! dit Michel. Tu recommences à plaisanter ; je vais croire que tu n'es plus sérieux.

Martin s'arrêta enfin et regarda longuement son ami pour voir l'effet de son raisonnement. Il dit encore :

—Toi, qui es un mathématicien, trouves-tu un seul défaut dans ma logique ?

—Non. Tout cela est si simple et si clair que je me demande comment je n'y ai pas déjà songé.

—Le prince Gérard Véréline regardait donc simplement pour voir si l'autre avait eu le temps de s'échapper.

—Ah, oui, l'autre, l'inconnu ! s'écria Michel, avec un geste de colère, cet homme à l'existence duquel personne n'a voulu croire.

—Mais à l'existence duquel j'ai toujours cru, moi. Car je le connais maintenant !

—Est ce possible ?... Son nom ?

—Ah ! voilà, prononça philosophiquement Martin, son nom ?... Je ne le connais pas, son nom. Mais lui, je le reconnaîtrais entre mille. Un gros homme, n'est-ce pas, avec des cheveux filasse ?...

—Je l'ai vu qui fuyait, voilà tout... Et j'ai ramassé cette boîte qu'il avait laissé tomber.

—Une boîte russe. Donc cet homme était russe... comme le prince Véréline.

—Sans doute ! dit Michel qui voyait encore plus clair.

—Et ce portefeuille russe, trouvé auprès du tien, en dehors de la barrière, était aussi à lui... Un portefeuille avec ton initiale, mon initiale, son initiale ; voilà un indice !

—C'est vrai, murmura Michel.

Puis, après un silence, il demanda d'un ton inquiet :

—Mais, mon pauvre ami, comment peux-tu croire que tu connais cet homme ? Sur quoi bases-tu tes soupçons ? Tu étais en prison, à cette époque...

—C'est que ton inconnu, c'est le mien : c'est que, le gremlin qui a mis le feu aux chantiers de M. de Saint-Ermond, est le même qui a volé la rivière de diamants ! Je le jurerais ! Et je jurerais aussi que ce gremlin est un homme aux gages du prince Véréline ! N'est-ce pas le témoignage du prince qui m'a fait condamner ? N'a-t-il pas affirmé que la parure était toujours là à une heure où elle n'y était certainement plus ? Ah ! filou ! Ah ! bandit ! Si jamais je le tiens, celui-là !...

—Prends garde ! dit Michel en riant, toi aussi tu vas te mettre en colère, et tu sais bien que ce n'est pas le moment !

—Tu as raison, nous avons besoin de tout notre calme, dit Martin en souriant.

—Si nous communiquions nos observations au commandant de Palouët, qui se montre si bienveillant pour nous ? proposa Michel.

—Ah ! que voilà bien une idée d'ingénieur ! répliqua Martin. Si nous racontions la moindre chose au commandant, il penserait que nous nous moquons de lui ; et, si nous insistions, il adresserait un rapport à Paris, les journaux le publieraient, notre coquin de Véréline serait prévenu, il prendrait ses précautions... C'est qu'il m'a tout l'air d'être un gaillard redoutable ; et j'ai besoin de me retrouver en liberté pour me mesurer avec lui.

—En liberté ? murmura Michel. Alors selon toi, il faut commencer par reconquérir notre liberté, si nous voulons reconquérir notre réputation d'honnêtes gens ?

—Oui.

—Si l'on prend partout le même luxe de précautions que sur cette frégate, une évasion ne sera guère facile.

—Bah ! on verra, fit Martin avec insouciance. En ce moment, il n'y a rien à tenter. Attendons notre arrivée pour songer à cela. Moi, je vais dévisser le chronomètre du capitaine pour bien voir comment cela est fait. Je crois que, bientôt, je serai capable de diriger un navire !

—As-tu l'intention de te faire marin ? lui demanda Michel en riant.

—Dam ! On ne sait pas ce qui peut arriver. Toi, étudie bien ta machine à vapeur. Le jour où j'aurai un navire à diriger, je te prends comme mécanicien en chef.

Michel travailla distraitement tout le jour ; il était bouleversé par les conclusions si logiques de Martin. Il avait bien toujours songé à s'évader ; mais, après sa condamnation, il avait désespéré de jamais se justifier ; tandis que, maintenant, il en entrevoyait la possibilité.

La nuit les deux amis se retrouvèrent ensembles, et recommencèrent leur conversation de la matinée ; plus ils approfondissaient la question, plus ils acquéraient la conviction que le coupable était Gérard Verénine, faisant marcher quelque complice de bas étage. Tant que la frégate tenait la mer, ils parlaient de tout cela avec bonne humeur, s'imaginant qu'ils avaient pu s'échapper de la Nouvelle-Calédonie et qu'ils rentreraient triomphants à Paris pour punir le misérable ; mais, dès qu'on arrivait dans un port et qu'on les laissait impitoyablement enfermés dans leur cage, ils s'assombrissaient et se laissaient aller à de sourds accès de colère.

On était entré maintenant dans l'Océan Pacifique. Encore quelques semaines, et on arriverait à Nouméa. Il faisait chaud ; les vêtements de toile avaient remplacé les vêtements de laine. Malgré la façon bienveillante dont ils étaient traités, il tardait aux deux amis d'arriver. Ce voyage, sans nouvelles de Paris, leur semblait horriblement long. On fit encore relâche aux îles Gambier ; puis la frégate continua rapidement son chemin vers la Nouvelle-Calédonie. Un matin, comme le surveillant n'ouvrait aucune cage, on lui demanda :

—Est ce que nous allons mouiller quelque part ?

Le surveillant eut un gros rire et dit :

—Oui, oui, nous sommes arrivés au bon, au vrai mouillage.

—Alors, on ne nous fera pas monter sur le pont, comme d'habitude ?

—On vous y fera monter tout à l'heure... ou demain. Et cette fois, c'est à terre que vous descendrez ?

—Nous sommes donc à la Nouvelle ? s'écrièrent tous les forçats avec bonheur.

VII — LA NOUVELLE.

La Nouvelle !

Ce nom excitait la curiosité de tous les transportés. Que de fois, dans leur vie aventureuse, ils l'avaient prononcé !

La *Mugissante* était depuis deux jours dans la baie de Nouméa. Pendant ce temps, on avait laissé les forçats dans leurs cages. Le commandant du bord avait passé officiellement toutes les pièces qui les concernaient au gouverneur de la colonie, et le gouverneur les avait lui même remises au directeur du service pénitentiaire, qui était venu s'entendre avec le commandant de la frégate, pour les mesures de débarquement. Le moment fixé pour ce débarquement était arrivé. On amenait les forçats sur le pont par groupes de cinquante. Seulement, ces groupes n'étaient plus formés un peu au hasard comme à Saint Martin-de-Ré. Pendant la traversée, plusieurs hommes s'étaient révoltés, quelques-uns avaient été mis au cachot. Ce fut ceux qu'on appela les premiers, par leur numéro matricule. Le surveillant en chef du pénitencier les passa en revue, leur fit enlever tous les objets qui n'étaient pas réglementaires, et on les conduisit à l'île Nou, où ils devaient être l'objet d'une surveillance spéciale. On fit ensuite monter les malades, qui furent conduits à l'hôpital. Enfin, les cent malheureux qui restaient furent amenés sur le pont. C'était ceux dont la conduite avait été bonne durant la traversée et qui allaient être employés, soit aux travaux du pénitencier, soit aux travaux de colonisation.

Michel et Martin avaient été placés les premiers. Le surveillant en chef les regarda, après avoir examiné leurs notes données par le commandant de Palouët, et qui étaient celles-ci : " Numéros 4031 et 4032. Conduite exemplaire pendant toute la traversée. Grande douceur. Ont même rendu de sérieux services à bord, l'un comme ingénieur-mécanicien, l'autre comme horloger. Très dignes d'intérêt. "

Le surveillant en chef murmura :

—Un ingénieur et un horloger, dignes d'intérêt, voilà qui va rudement faire l'affaire de la colonie.

Puis il continua l'examen des autres forçats. Les deux amis regardaient l'aspect de l'île qui offre un bien curieux coup d'œil avec sa bordure continue de récifs de corail blanc. La ville de Nouméa s'étendait devant eux, au centre d'une immense rade bornée au nord par la presqu'île Ducos et dominée par le fort Constantine, composée en général de maisons de bois, au milieu desquelles se dressent quelques centaines de constructions en maçonnerie.

Une heure après, les cent forçats étaient débarqués et menés à leurs cases par un surveillant de deuxième classe. Les cases, dans lesquelles habitent les condamnés, sont construites en pierres et en moellons ; elles ont vingt mètres de longueur sur cinq de largeur ; elles sont fermées par une grille en fer. Les condamnés sont au nombre de cinquante par case ; deux cases, c'est-à-dire cent hommes, forment un peloton, qui est commandé par un surveillant. Michel et Martin marchaient en tête du peloton ; ils tournèrent la ville et arrivèrent bientôt à la case qui leur avait été assignée. Sur leur chemin, ils virent des hommes, vêtus comme eux, qui travaillaient à la construction d'une maison. Sur la demande de Martin le surveillant répondit :

—Ce sont les hommes qui ont eu une bonne conduite et qui ont fait preuve de repentir ; on leur permet de travailler chez les particuliers.

Martin remercia. Puis, se tournant vers Michel, il murmura très doucement :

—Je crois que nous ferons bien de nous repentir.

Michel était retombé dans la plus noire tristesse. Cette marche en rang, sous les yeux d'un surveillant, en plein soleil, l'humiliait plus cruellement que l'emprisonnement dans la batterie de la *Mugissante*.

—Ah ! murmura-t il, je ne comprends pas comment tu peux encore plaisanter, Martin !

Ils étaient enfin arrivés au camp de Mbntavel, qui est situé à trois kilomètres de Nouméa, en face de la presqu'île Ducos. Le surveillant les fit ranger devant leurs cases et fit l'appel ; puis, ils pénétrèrent dans les cases, et le surveillant ferma les grilles. Comme on n'avait pas encore fixé les travaux auxquels seraient employés les nouveaux débarqués, on les laissa enfermés le lendemain. Michel passa cette journée assis à terre, la tête entre ses mains, songeant à sa mère et à Suzanne. Martin, lui, fit plusieurs fois le tour de la case, pour voir s'il n'y avait aucun moyen de s'en échapper. Et, lorsqu'il eut constaté que tout était solide, les murs, la grille, il communiqua à Michel le triste résultat de ses recherches, Michel répondit :

—Ce n'est pas la peine de te casser la tête. A nous seuls nous ne parviendrions jamais à nous évader. Fais comme moi, étudie et attends !

—Etudier quoi ? Attendre quoi ?

—Quel que soit le travail auquel on nous emploiera, examine les lieux, le rivage. Il faut être prêt pour le jour où le secours nous viendra ou dehors.

—Pour que ce secours nous arrive, ne penses-tu pas qu'il serait bon de l'appeler ? N'as-tu rien à écrire à Paris ?

—Tu sais bien que nos lettres seront lues par les surveillants, par le directeur...

—J'y compte bien. Tu vas voir quelle lettre j'ai préparée pour Juliette.

Martin alla demander au surveillant s'il pouvait écrire ; et le surveillant lui fit passer immédiatement du papier, des plumes et de l'encre, en lui disant :

—Ayez bien soin de mettre en haut, à gauche, votre nom et votre numéro-matricule.

—C'est compris.

Et il se mit à écrire.

—Prends bien garde à ce que tu vas écrire, dit Michel.

—Sois tranquille. Vois plutôt.

Et il écrivit la lettre suivante :

“ Ma chère Juliette,

“ Si je n'étais séparé de toi, et si on ne m'avait pas injustement condamné, je t'avoue que je n'aurais pas à me plaindre de mon sort. Grâce à ma bonne conduite, j'ai été traité très doucement pendant toute ma traversée ; et je suis arrivé à Nouméa en parfaite santé. Nous sommes logés dans une habitation spacieuse et bien aérée. Notre surveillant est très doux. La nourriture est suffisante. Demain, on doit nous employer à des travaux quelconques, ce qui nous fera sortir et nous permettra de prendre un peu

d'exercice. Somme toute, on peut être heureux, ici ; et, comme j'espère bien voir diminuer ma peine, tu pourras venir m'y rejoindre dans quelques années. On m'assure que le pays est charmant, qu'il y a de magnifiques forêts, des rivières poétiques, des arbres gigantesques ; je ne puis rien te dire à cet égard, car je n'ai contemplé que les murs de ma case ; mais ça doit être vrai. puisqu'on le dit. Donne moi bien vite de tes nouvelles.

“ Je t'embrasse de tout mon cœur,

“ MARTIN PÉLISSIER,

“ *Ouvrier de la transportation, matricule 4032,
Camp de Montravail, case N^o 28.* ”

— Là, est-ce assez bête ! dit Martin, quand il eût terminé. Maintenant, toi, écris une lettre semblable à ta mère. Tu comprends, c'est une ruse pour capter la confiance de nos surveillants. Ne fais pas d'observation, je vais dicter.

Michel écrivit sous la dictée de son ami :

“ Ma bonne mère,

“ Après une heureuse traversée, pendant laquelle le commandant de la *Mugissante* s'est montré plein de bontés pour moi, je suis arrivé à Nouméa en bonne santé. On nous traite de la façon la plus paternelle, ce qui par moments me fait presque oublier l'horrible et injuste accusation qui pèse sur moi. Il est probable qu'on me donnera une occupation en rapport avec mes aptitudes. Je supporterai courageusement mon infortune en travaillant, en me rendant utile, ce qui, sans doute, me fera obtenir une commutation de peine. Et, maintenant que la vie est impossible pour moi en France, je me demande si je ne ferai pas bien de chercher à m'établir ici. Il y a, m'assure-t-on, de très riches mines de nickel, puis de vastes exploitations agricoles. Il me semble qu'à un moment donné, si ce long voyage ne te faisait pas peur, tu pourrais venir vivre auprès de moi.

“ Je te parlerai de tout cela dans une prochaine lettre ; et, d'ici là, je t'embrasse bien tendrement.

“ Ton MICHEL. ”

— C'est bien, déclara Martin, maintenant ajoute le numéro matricule. Et tu vas voir l'effet.

Il alla remettre les deux lettres au surveillant qui les lut attentivement et sourit à diverses reprises ; Martin qui l'observait pensa : “ Il en est évidemment au passage de la douceur paternelle du surveillant. ” Fort bien, attendons tranquillement. Le lendemain, on vint chercher le peloton dont les deux amis faisaient partie ; on le conduisit à une certaine distance de leur case, où la route s'était effondrée : et on les occupa à des travaux de terrassement qui durèrent une semaine.

— Tu vois que tes lettres n'ont guère produit d'effet, dit Michel à Martin. On nous emploie à des travaux de manœuvre.

Martin haussa les épaules en répondant :

— Patience !

La seconde semaine, on les employa à porter des matériaux pour construire de nouvelles cases. Les deux amis travaillaient courageusement, parlant peu aux autres ouvriers, obéissant passivement au surveillant qui, de temps en temps, venait causer avec eux. Martin acheva sa conquête en lui raccommodant sa montre qui était détraquée. Peu à peu, ils le faisaient bavarder et apprenaient à connaître l'île.

Parmi tous les condamnés, l'éternel sujet de conversation était la possibilité d'une évasion : ceux qui acceptaient leur sort avec résignation étaient bien rares. Le soir, dans la case, Michel et Martin n'avaient qu'à écouter pour entendre mille projets de fuite plus fous les uns que les autres. Ce qui attirait le plus ces malheureux, c'était le grand bois vert qu'on voyait sur la colline, avec ses arbres énormes : ils savaient que la plupart de ces forêts étaient vierges, qu'aucune route ne les traversait ; et ils s'imaginaient qu'ils pourraient vivre là à l'abri de toutes recherches, sous les immenses kaoris, sous les fougères arborescentes, les choux palmistes et les grands accacias, jusqu'au moment où ils trouveraient un moyen de quitter l'île. Des légendes couraient sur les transportés qui avaient eu l'audace de s'évader. Pendant le jour, tous les yeux se tournaient vers cette admirable forêt. On était à la fin de novembre, c'est-à-dire à

la fin du printemps pour la Nouvelle Calédonie. Sous ce ciel uniformément bleu, les lianes et les arbres fleurissaient ; on voyait de beaux papillons traverser l'air en bande ; on entendait des cris d'oiseaux. Puis, c'étaient de longs vols de pigeons au roucoulement sauvage, des tourterelles vertes à la toque amarante, des merles, des perruches et des grives qui volaient en chantant des gammes chromatiques. Tout cela rappelait aux condamnés leurs lectures de jeunesse, les récits de voyage, la vie des coureurs d'aventures. Ils se disaient qu'ils pourraient s'échapper et vivre ainsi.

Quand Martin entendait leurs projets, il haussait les épaules, et, même, un jour, impatienté par leur naïveté, il leur dit :

— Vous ne savez donc pas que les Canaques ont cinquante francs de primes, s'ils découvrent un forçat évadé ?

Ce fut comme une douche d'eau froide sur la tête de tous ces bandits, qui, jadis à Paris, pour une somme moindre, auraient tué un homme. Et, pendant quelques jours, on cessa de parler d'évasion : c'était ce que voulait Martin.

Au commencement de la troisième semaine, un surveillant militaire vint chercher les numéros 4031 et 4032, de la part du directeur du pénitencier. Martin lança un regard triomphant à Michel.

— Tu vois que ça a pris, dit-il à voix basse, maintenant laisse-moi répondre et ne dis pas un mot.

— C'est bien, répondit Michel.

Leur surveillant habituel leur fit un signe d'intelligence ; il dit même, à l'oreille de Martin :

— J'ai donné de si bonnes notes sur vous !

Deux heures après, ils étaient introduits dans le cabinet du directeur.

Le directeur à leur entrée, leva la tête, les examina longuement et demanda :

— Vous êtes bien les nommés Martin Péliissier et Michel Thomerain, condamnés l'un pour vol, l'autre pour incendie...

— Hélas, oui, monsieur ! répondit Martin.

— Vos antécédents, avant votre condamnation, étaient excellents, et les notes que le commandant de Palouët m'a remises sur vous sont fort bonnes. Vous savez que notre but est non pas de vous rendre malheureux, mais de vous ramener peu à peu à bien. Depuis votre arrivée à Nouméa, votre conduite a été exemplaire. Le surveillant Pichonet, qui est chargé de votre garde, m'a aussi remis d'excellentes notes sur vous. Et je vous ai fait appeler pour vous annoncer que, dès maintenant, grâce à votre conduite et grâce à vos aptitudes spéciales, je puis apporter quelques adoucissements à votre peine. Je sais même que vous avez essayé de détourner de l'évasion vos compagnons de case : c'est une idée qui traverse toujours la tête des forçats au début de leur captivité. Idée folle ; car nos précautions sont si bien prises que toute évasion est impossible.

Ceci dit d'un ton suffisant, le directeur revint à son sujet avec un air bienveillant :

— Ce qui doit vous être le plus pénible, c'est d'être enfermés chaque soir dans les cases : là-dessus, rien à faire encore ; ce n'est qu'au bout d'un an que je pourrai vous donner l'autorisation de vivre à part, bien entendu si votre conduite le mérite toujours. Voici donc ce que j'ai décidé pour vous. Vous continuerez de coucher dans votre case ; et, le matin, lorsque votre surveillant aura mené les autres ouvriers à leur chantier, il vous conduira vers la ville ; à l'entrée, un autre surveillant viendra vous prendre et vous mènera ici. Vous, Thomerain, vous aurez à diriger les réparations qu'on fait en ce moment dans le port : une partie du quai s'est effondrée ; l'entrepreneur qui le répare a, sous ses ordres, des ouvriers de la transportation ; vous serez leur contre maître. Suivant les règlements de la transportation, vous gagnerez vingt-cinq centimes par jour. Vous Péliissier, vous ferez ici ce que vous faisiez à bord de la *Mugissante* : vous aurez, momentanément, l'entretien des divers horloges de la ville, l'horloge du pénitencier, celle du palais du gouverneur, celle de l'hôpital, etc., votre salaire, comme ouvrier d'art, sera de vingt centimes par jour. Et, pendant toute votre première année de transportation, je vous confierai des travaux analogues, si vous continuez d'en être dignes. Plus tard, je vous relèverai entièrement à vos yeux en vous laissant votre liberté. Notre colonie a besoin de travailleurs. Nous avons d'importantes mines de nickel, à Kanala, à Thio, à Bel Air, à Boa-Kainé. Il y a même une mine d'or à Fern-Hill. Le gouverneur de la colonie, à qui M. de Palouët vous a vivement recommandés, ne désire que vous

donner une concession... Enfin, l'avenir est à vous. Moi, je ne vous demande qu'une chose, c'est de vous montrer dignes de notre bienveillance, et de vous repentir. Allez !

Il sonna. Le surveillant, qui les avait amenés, parut ; et ils furent reconduits.

Quelques instants après, Michel était conduit sur le port, où une dizaine d'ouvriers gâchaient du plâtre et préparaient du ciment devant un tas de pierres ; tandis que Martin était conduit à l'horloge du pénitencier. Michel eut rapidement examiné les dégâts et donné les ordres nécessaires ; puis, pendant qu'on les exécutait, il examina ce port, entouré de batteries, et plus loin l'immen-se mer bleue, d'un bleu de lapis, sous un ciel uniformément bleu et pur, que traversaient de longs oiseaux, aux ailes minces. Il demanda le nom d'un de ces oiseaux qui passait seul, très haut. On lui dit que c'était une frégate. Alors, il regarda la *Mugissante*, qui bouchait l'entrée du port ; et il pensa vivement à la France.

Il n'avait pas de nouvelles de sa mère, il se demandait si elle avait quitté Paris. Là-bas, dans sa noire prison de Mazas, ils avaient formé un projet, dans les rares moments où on ne les observait pas. Sa mère devait réunir ses cent dix mille francs, venir à Sydney, et offrir cette fortune à un capitaine de bateau qui viendrait croiser en vue de la Nouvelle-Calédonie. Comment gagnerait-il ce bateau ? Il n'y avait pas réfléchi ; et, maintenant il osait à peine y songer, depuis qu'il savait que les requins forment à l'île la plus redoutable des murailles. Puis il regardait cette frégate qui semblait prête à donner la chasse à ceux qui oseraient fuir. Un des ouvriers coupa ses réflexions en disant :

—Tiens ! l'horloge du pénitencier qui sonne le carillon !

C'était Martin Pélissier qui commençait à faire des siennes.

VIII — LE " CUNNING ".

Pendant de longs jours, aucun incident nouveau ne troubla la monotonie de l'existence des deux amis. Régulièrement, Pichonet, après avoir laissé ses quatre-vingt dix-huit hommes sur le chantier où ils travaillaient, se dirigeait vers Nouméa, avec Martin et Michel. Le surveillant Seyssac venait au devant de lui ; il lui confiait alors les deux amis, que Seyssac menait à leur travail. Cela se passait tranquillement, sans que jamais les deux surveillants pussent supposer que leurs prisonniers étudiaient avec le plus grand soin tous les moyens de leur échapper.

Chaque jour, Michel, tout en continuant son travail sur le port, examinait soigneusement tous les bateaux qui entraient, et les hommes qui en descendaient. Il avait le pressentiment que c'était de là que viendrait le secours.

Un matin, au moment où il faisait des calculs, sous la petite tente de l'entrepreneur, il entendit les ouvriers qui disaient :

—Tiens ! le *Cunning* !

Il demanda ce que c'était que le *Cunning* ; on lui répondit que c'était un bateau de Sydney qui approvisionnait les principaux magasins de la colonie d'objets européens et qui s'en revenait chargé de sucre, de riz et de café. Il regarda ce bateau comme il regardait tous les autres, puis se remit au travail. Le *Cunning* entra dans le port, et on commença aussitôt son déchargement. Michel n'y fit plus attention.

Trois jours après, comme il examinait un travail terminé, il entendit des voix avinées qui hurlaient une chanson anglaise à quelques pas de lui. Il se retourna et vit une bande de matelots débraillés qui passaient sur le port. Ils se tenaient tous par le bras, bousculant un peu les gens, à la mode des matelots qui tirent une bordée.

—En voilà qui sont heureux ! prononça un des ouvriers en soupirant.

Michel les regardait toujours, se demandant s'il était le jouet d'une hallucination. Et il eut besoin de se raidir, pour ne pas pousser un cri de joie. Enfin, quand les matelots furent près de lui, il ne douta plus. Le matelot qui était au bout, à droite, criant plus fort que tous les autres, était Bernier. Il l'avait bien reconnu, malgré les gros favoris rouges qu'il s'était appliqués de chaque côté de la figure, malgré son col de matelot et son chapeau flanqué en arrière, malgré cette démarche chancelante d'homme ivre.

Le brave contre-maître et son filleul se regardèrent en face, sans broncher, sans que personne pût soupçonner qu'ils brûlaient d'envie de se jeter dans les bras l'un de l'autre. La bande des matelots s'arrêta un peu devant les ouvriers. Michel et Bernier furent si

près qu'ils auraient pu se donner une poignée de main. Cependant Bernier laissa dans sa poche celle de ses mains qui était libre. Puis la bande reprit sa course en chantant ; les ouvriers se remirent au travail en riant, et le surveillant continua de regarder la bande qui s'engouffrait dans une guinguette. Pendant ce temps, Michel ramassait un petit rouleau de papier que Bernier avait fait glisser intérieurement de sa poche, et le cachait bien vite. Quelques instants après, le surveillant s'étant éloigné, Michel s'installa sous sa tente dans la position d'un homme qui écrit ; il déroula le papier et lut.

“ Mon cher enfant,

“ Je ne sais pas à quel moment je pourrai arriver jusqu'à toi ; aussi j'écris cette lettre pour te la faire passer à la première occasion. Il y a quinze jours que ta mère et moi sommes arrivés à Sydney, en bonne santé. Comme tu peux bien le penser, nous avons cherché immédiatement le moyen de te faire évader, ainsi que Martin Péliissier. Voici ce que nous avons trouvé de plus simple.

Le *Cunning* est à Nouméa pour quelques jours. Le capitaine, qui est un ancien mécanicien de l'usine de Saint-Denis, et par suite un vieux camarade à moi, ne consent à nous prêter qu'un concours négatif. Je lui avais proposé de faire son chargement, puis de quitter Nouméa et de croiser en pleine mer ; je serais venu vous chercher dans une chaloupe. Il a refusé en disant que c'est trop dangereux, que la frégate, qui garde le port, nous poursuivrait, qu'on nous enverrait des boulets ; et malgré tout ce que je lui ai offert, il ne veut risquer ni sa peau, ni celle de ses matelots. Tout ce qu'il consent à risquer, c'est la carcasse de son navire. J'ai déposé deux cent trente mille francs à Sydney, chez son banquier. Si nous perdons son navire, la somme est à lui ; si nous le lui rendons en bon état, je lui abandonne cinquante mille francs.

“ Maintenant, voici la situation exacte. Le capitaine du *Cunning* est à terre et ne rentrera à bord que dans une dizaine de jours ; les matelots tirent des bordées tout le jour et restent à terre, le bateau étant déchargé. Moi seul je rentre à bord, où je retrouve ta mère, qui est cachée dans la cabine du capitaine. Naturellement, ta mère restera cachée pour ne pas éveiller les soupçons. Moi, je suis censé d'être le mécanicien du bord ; l'autre est resté en congé à Sydney. Enfin, j'ai amené un matelot de Sydney, qui est seul dans le secret, qui connaît bien la mer, les passes, les écueils. Je suis sûr de son dévouement et de sa discrétion ; car il touchera quelques billets de mille si le coup réussit. Le capitaine du *Cunning* ne veut pas paraître en tout cela. Il faut que nous ayons l'air de lui voler son navire ; il n'y a donc pas de danger qu'il dise un seul mot, parce qu'on l'accuserait de complicité. Il m'a d'ailleurs répété, à diverses reprises, que nous étions perdus d'avance, que la *Mugissante* ne nous laisserait pas faire dix lieues, malgré toute l'avance que nous pourrions avoir, et que nous serions sûrement pincés... ou coulés. Il faut donc bien prendre nos précautions.

“ En montant hier sur le mât, j'ai vu, avec une bonne lunette, la route que vous suivez tous les jours. A peu près en face de l'endroit où un surveillant vous remet à l'autre, la mer est couverte de rochers qui surplombent. Le soir même du jour où tu recevras cette lettre, je mènerai là un canot et je l'y laisserai avec des avirons. Puis, toutes les nuits je serai prêt, je tiendrai la chaudière allumée. On pourra partir aussitôt qu'on le voudra. Et, comme tous les matelots et le capitaine du *Cunning* sont à terre, personne ne songera à lui, qu'au moment où on le verra filer. Et, comme ce sera la nuit, j'espère bien qu'on ne s'apercevra qu'il a filé que le lendemain matin. Je crois que demain serait un jour excellent ; car j'ai entendu dire que tous les officiers de la *Mugissante* sont invités à un grand dîner chez le gouverneur.

“ Ta mère et moi t'embrassons bien en te disant : à bientôt !

“ Ton vieux BERNIER. ”

Michel fût encore moins ému par la gravité de la situation que par la simplicité avec laquelle se dévouait Bernier. Des larmes jaillirent de ses yeux ; mais il prononça : — Allons ! pas de larmes ! nous aurons le temps de pleurer après...

Il relut la lettre, en grava bien tous les termes dans sa mémoire ; puis il la mâchonna par petits morceaux et l'avalait. Vers la fin de la journée, il aperçut Bernier qui rentrait seul à bord du *Cunning*. Le soir, pendant qu'on le ramenait avec Martin vers sa case, il parla d'avenir, des mines de nickel, des richesses du pays ; il demanda même quelques renseignements au surveillant Pichonet sur la manière dont se donnaient les con-

cessions de terrains. Ce fut seulement au milieu de la nuit qu'il raconta à Martin ce qui s'était passé. Martin écouta religieusement, sans faire une seule plaisanterie.

— En effet, dit-il, quand Michel eut terminé, il y a un grand gala demain chez le gouverneur. Notre évasion va servir d'intermède.

— Alors, tu es bien décidé ?

— Demain, nous serons libres.

Ils passèrent le reste de la nuit à combiner les derniers détails.

Le lendemain, tandis que le surveillant Pichonet les menait à la ville, Martin lui demanda sa montre pour l'examiner, après l'avoir arrangée pour assister à son projet, il la lui rendit. Dans la journée il passa en revue toutes les horloges de la ville les avançant de plusieurs minutes.

Quand on arriva à l'endroit habituel du rendez vous, le surveillant Seyssac était dix minutes en avance, il dit :

— Tiens ! Pichonet qui est en retard !

— Avançons un peu, répliqua Martin.

Ils firent encore un bout de chemin et atteignirent un détour où se trouvait une bordure d'arbres. On ne voyait pas encore Pichonet.

Soudain, Seyssac sentit qu'on le saisissait. Il n'eut pas le temps de crier. Martin le baillonnait, tandis que Michel l'attachait fortement avec une corde qu'il avait prise sur le port.

— Maintenant, mon ami, déclara Martin, n'essayez pas de crier, parce que vous nous mettriez dans la cruelle nécessité de vous brûler la cervelle avec votre propre revolver, ce qui nous désolerait ; car vous êtes un très aimable homme.

Ils le prirent et le déposèrent dans un fossé, en lui faisant un lit de feuilles.

— Vous ne serez vraiment pas trop mal pour passer deux ou trois heures, dit Michel.

Le surveillant poussa quelques soupirs, leva les yeux au ciel, mais ne fit plus d'efforts, s'estimant bien heureux de n'être pas tué.

Les deux amis remontèrent ensuite vers la route ; et Michel dit :

— Je ne vois pas apparaître Pichonet : cependant ceci a bien duré dix minutes.

— Pardon, mon ami, répliqua Martin avec calme ; Pichonet doit être en retard de vingt minutes : dix minutes de retard pour sa montre, et dix minutes d'avance pour les horloges de Nouméa...

Ils continuèrent lentement leur chemin et se trouvèrent enfin en face de Pichonet.

— Seuls ! s'écria la garde.

— Dam ! Vous étiez en retard, répliqua Martin ; votre collègue est revenu sur ses pas.

— Quelle imprudence ! murmura le surveillant. Enfin, venez !

Il leva le bras droit pour pousser un peu les deux amis. Michel lui appliqua les deux mains sur la bouche, tandis que Martin lui arrachait son revolver :

— Là, mon bon monsieur Pichonet, laissez-vous faire ; pas de cris, pas de révolte !

En un clin d'œil il fut garotté et solidement baillonné. Puis ils le transportèrent dans un bosquet de citronniers, et Martin lui dit :

— Excusez-nous ; mais nous sommes bien forcés de vous traiter ainsi. Au plaisir de ne plus vous revoir ! Viens, Michel, nous aurons le temps de gagner le fond des bois, avant qu'on ait donné l'alarme.

Et ils entrèrent plus avant dans le bois. Mais parvenus à une légère distance, ils changèrent de direction et revinrent vers la mer, rampant à terre dès que les arbres ne les cachaient plus. Il était huit heures du soir quand ils arrivèrent près de l'eau. Ils n'eurent pas besoin de chercher longtemps pour trouver le canot que leur avait amené Bernier. Dans le fond était étendus des vêtements de matelot, auprès des avirons. Ils s'habillèrent rapidement, laissant leurs vêtements de forçats dans une anfractuosité de rocher. Ils écoutaient, craignant d'entendre quelque signal d'alarme ; mais personne encore ne s'était aperçu de leur évasion. Le dîner du gouverneur occupait bien trop vivement la ville de Nouméa pour qu'on s'inquiât de ne pas voir deux surveillants. Et les deux malheureux étaient si habilement baillonnés et garrottés que, malgré tous leurs efforts, ils étaient toujours dans la même situation, le premier au fond de son fossé, le second dans le bois de citronniers.

Quand la nuit fut tout à fait tombée, les deux amis s'avancèrent lentement, prudemment, frappant doucement l'eau de leurs avirons, évitant les rares embarcations.

qui traversaient le port. Ils passèrent sous les batteries, dont pas un fonctionnaire ne les aperçut. Et, une heure après, en arrivant près du *Cunning*, Martin prononça :

—On ne dira plus que le canotage ne mène à rien.

Pas une seule parole ne fut dite entre eux et Bernier, qui attendait sur le pont avec une terrible anxiété. Il jeta une corde à nœuds à la mer, et bientôt les deux amis furent sur le pont du *Cunning*. Bernier les entraîna aussitôt vers la cabine, où la veuve attendait, ne pouvant croire qu'elle allait embrasser son fils. Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant. Et Martin dit :

—Embrassons-nous, Bernier !

—Ah ! on a bien le temps de s'embrasser !

—C'est vrai, dit la veuve. Assez d'émotion ! Au travail, mon fils ! Vois, je suis prête à travailler comme un matelot ; c'est moi qui entretiens le feu de la machine.

—Bonne mère ! murmura Michel.

Puis, d'un ton décidé, se tournant vers Bernier :

—Or ça, où en sommes-nous ?

—Voici, dit tranquillement Bernier. Je ne vous demande pas comment vous vous êtes évadé ; dites moi seulement dans combien de temps on s'apercevra de votre évasion, mes amis ?

—A moins d'imprévu, pas avant une heure ou deux.

—Bon. J'ai déjà levé l'ancre ; il n'y a plus qu'à l'amener. En une demi-heure, la vapeur marchera en plein. Dans une heure, nous pouvons filer. Mon matelot connaît bien la rade ; il tiendra le gouvernail. Il ne s'agit plus que de passer entre la frégate et les batteries

—Oh ! dit Michel, ce n'est pas les batteries qu'il faut craindre : les factionnaires, endormis sur leurs fusils, ne nous verront peut-être même pas passer. La seule chose à craindre, c'est que la frégate ne nous poursuive dans une heure ou deux ; et votre capitaine avait raison : si la frégate nous poursuivait, nous serions perdus.

—Diable ! prononça Bernier.

—Oui, reprit Michel. Elle file avec une rapidité insensée. Seulement, elle ne filera pas cette nuit ; je me charge bien de l'en empêcher.

—Comment cela ?

—Donne moi simplement une ceinture de liège... Tu dois avoir cela, ici.

—Evidemment.

—Plus une bouteille d'huile, un tourne-vis et une clef anglaise...

—Autrement dit, l'attirail de l'hélice ?

—Oui. Viie !

Dix minutes après, le canot quittait encore le *Cunning*, emportant Michel et Bernier. Ils nagèrent en se mettant dans l'ombre de la frégate, avec une telle prudence que personne ne les entendit ; Bernier dit gaiement :

—On dirait que nous allons lui poser une torpille sous le flanc.

Michel, enveloppé du rond de liège, se mit à l'eau auprès de l'hélice, remontant de temps en temps à la surface ; et, pendant une demi-heure, il vissa, dévissa, tourna jusqu'à ce qu'il eut obtenu ce qu'il désirait.

—C'est fait, dit-il, en regagnant le canot.

Et ils nagèrent vers le *Cunning*, dont la veuve et Martin avaient vivement poussé la chaudière.

—Partons, dit Michel. Maintenant, je défie bien la *Mugissante* de nous poursuivre !

On releva l'ancre complètement. Michel descendit dans la machine ; le matelot était déjà à la barre ; Bernier l'aidait de son mieux. Martin, qui était sur le pont, à la place du capitaine, commanda :

—Marche à toute vapeur !

Puis il cria à Bernier d'éteindre les lanternes.

—Pourvu que les autres tiennent les leurs allumées, ajouta-t-il, c'est tout ce qu'il nous faut.

En cinq minutes, ils dépassèrent la *Mugissante*, au grand étonnement de l'officier de quart, qui n'avait pas été prévenu qu'un bateau dût sortir cette nuit. On leur cria de s'arrêter : et, comme ils ne répondirent rien, l'officier ordonna au matelot qui était à l'avant de leur lâcher son coup de feu ; la balle se perdit dans les cordages ; seulement, l'éveil était donné.

Quand ils arrivèrent devant les batteries qui défendent l'entrée du port, tous les factionnaires mirent en joue ; mais malgré la pureté de la nuit, qu'éclairait une lune admirable, ils ne virent rien qu'un bateau qui filait à toute vapeur, sans un seul matelot sur le pont. Martin avait fait rentrer Bernier sous le pont, tandis que lui et le matelot anglais se couchaient derrière des rouleaux de cordage.

Ils avaient déjà gagné la pleine mer, lorsque l'un des factionnaires, envoyé par le sergent du poste de Constantine, entra tout essouffé dans la salle où le gouverneur donnait son grand dîner. Tout à l'heure, on avait entendu les coups de feu, et on avait supposé que c'était un forçat qui cherchait à s'échapper d'une case. Le directeur du pénitencier était très inquiet ; et pour se rassurer, il expliquait au gouverneur et à ses convives qu'avec le système actuel toute évasion était impossible.

On donna l'ordre au soldat de parler.

—J'ai vu un bateau qui passait sans ses feux, dit-il ; et, comme de la frégate on tirait sur lui, j'ai tiré aussi. Voilà !..

—Et c'est tout ce que vous savez ?

—Oui, tout. Ah ! si ; j'ai pu voir le nom du bateau, le *Cunning*.

—Impossible, dit le gouverneur, le *Cunning* a tout son équipage à terre.

—Oh ! j'ai bien vu : le *Cunning*. Et personne sur le pont.

Au même instant, une patrouille arriva, ramenant les deux surveillants, qu'on avait trouvés ligotés et qui racontèrent piteusement leur pitoyable aventure.

—Ils auront filé dans les bois, dit Pichonet.

Le gouverneur haussa les épaules :

—Allons donc ! Ils n'ont parlé des bois que pour se moquer de vous. Ce que l'on va vous flanquer aux arrêts !..

Puis, s'adressant à M. de Palouët :

—Mon cher commandant, ce *Cunning* est un mauvais bateau, que vous rattraperez aisément en quelques heures avec la *Mugissante*. J'aime à croire que ces deux misérables seront demain internés à l'île Nou. Voilà où mène la bienveillance dont on fait preuve en faveur de pareils gredins !

Une demi-heure après, le commandant de Palouët faisait lever l'ancre pour donner la chasse au *Cunning*. Quand il était arrivé sur la frégate, il l'avait trouvée déjà sous vapeur. L'officier de quart avait prévenu ses ordres.

Seulement, quand on voulut partir, au premier mouvement donné par la vapeur à l'axe de l'hélice, l'hélice tomba dans la mer.

IX — UNE DÉSAGRÉABLE SURPRISE

Jamais M. de Saint Ermond n'avait été plus heureux, et il le déclarait tous les jours à sa fille.

Le viveur était enchanté, réellement rajeuni, maintenant qu'il n'avait plus le souci de ce rendement de comptes qui l'avait tant effrayé. Quand Suzanne aurait atteint sa majorité, il lui remettrait ses trois millions intacts, plus la fabrique reconstruite. Sans doute, on trouverait qu'il aurait pu économiser sur le revenu ; mais qu'était-ce que cela ; puisque la fortune était intacte ? Et comme c'était au prince russe qu'il devait l'admirable combinaison qui lui avait permis d'obtenir ce beau résultat, de regagner, d'un seul coup de filet, les deux millions gaspillés, il trouvait de plus en plus naturel que le prince devint son gendre.

Naturellement, il n'était plus question pour Suzanne, de quitter la comtesse. Il avait été convenu qu'elle accepterait son hospitalité jusqu'au moment où l'usine et la maison d'habitation renaîtraient de leurs cendres ; et alors on reprendrait la vie d'autrefois.

Le nombre des ingénieurs qui battent le pavé de Paris, à la recherche d'une situation, est, hélas ! si grand, que M. de Saint-Ermond n'avait eu qu'à choisir. Son choix était tombé sur un nommé Jean Malais, ancien élève de l'École Centrale, qui, depuis deux ans, malgré son intelligence et sa valeur, n'arrivait que bien péniblement à gagner sa vie. Garçon modeste, il avait rapidement compris qu'on lui laisserait faire tout ce qu'il voudrait et qu'on le payerait bien, pourvu qu'il abandonnât aux autres la gloire du travail accompli.

Gérald jouait d'ailleurs son rôle avec le plus grand sérieux. En sa qualité d'ancien

officier des gardes de l'empereur de Russie, il avait quelques teintures de mathématiques. Aussi, dès le matin, il arrivait aux chantiers de Saint-Denis et entraînait dans la cabane de planches qu'on avait élevée pour la direction des travaux. Jean Malais lui exposait ce qu'il voulait faire dans la journée ; et Gérard approuvait toujours, en prononçant quelques expressions techniques d'un air entendu. M. de Saint-Ermond arrivait un peu plus tard, et se promenait dans les chantiers en fumant son cigare. Puis, les deux amis déjeunaient ensemble, faisaient encore un tour dans le chantier, et rentraient à Paris, persuadés qu'ils avaient beaucoup travaillé.

Suzanne demandait souvent des nouvelles des travaux, et son père lui proposa un jour :

—Veux-tu venir les examiner ?

—Mais très volontiers, mon père, répondit la jeune fille avec un mouvement de joie.

La comtesse qui était toujours aux aguets, remarqua que la jeune fille avait tressailli : c'était la première fois que Suzanne manifestait un sentiment un peu vif depuis bien des mois.

Elle s'en ouvrit à Saint-Ermond qui affecta de traiter la chose avec insouciance.

Cependant la comtesse avait bien vu. Suzanne acceptait froidement la vie qui lui était faite, bien décidée à ne jamais se marier, et ne songeant que très vaguement à l'avenir. Elle n'avait qu'une préoccupation : lire, chaque jour, les nouvelles de l'étranger, au moment où personne ne l'observait ; elle le faisait avec une patience tenace, car elle avait compris que si Bernier avait quitté Paris avec la veuve Thomerain, c'était pour tenter quelque chose de désespéré. Elle avait lu, dans divers récits de voyage, la vie que menaient les transportés à la Nouvelle-Calédonie ; et l'idée que Michel vivait au milieu de ces misérables lui était horrible... Elle savait sûrement que Bernier était allé arracher Michel à cette existence ; et elle en attendait la nouvelle avec une confiance inaltérable. M. de Saint-Ermond et la comtesse crurent qu'elle était heureuse de revoir l'usine ; elle était simplement heureuse parce qu'elle irait passer quelques instants où Michel l'avait aimée.

Le lendemain, elle s'habilla coquettement, et fut prête la première. On partit pour Saint-Denis dans le landau de Nina. Pendant le voyage et pendant toute la visite, Suzanne fut gaie. A Saint-Denis, M. de Saint-Ermond s'effaça pour laisser Gérard faire les honneurs de l'usine. Le prince conduisait partout la jeune fille, indiquant les endroits précis où seraient replacées les nouvelles machines, montrant le petit pilier d'acier sur lequel s'appuierait la balustrade, et d'où l'on pourrait surveiller le grand atelier. Et, comme Suzanne souriait toujours, il perdait un peu de son sang-froid, il croyait avoir enfin conquis une place plus grande dans son cœur ; et peut-être allait-il lui dire qu'il l'aimait, quand une simple phrase de la jeune fille le bouleversa.

—Oui, dit elle à haute voix, je reconnais bien... on a exactement suivi toutes les dispositions de M. Thomerain... C'était, d'ailleurs, ce qu'il y avait de mieux à faire.

Tout déconcerté, Gérard balbutia qu'en effet on avait voulu profiter des piliers de maçonnerie qui n'avaient pas été détruits par le feu. Suzanne ne l'écoutait plus. Elle regardait cette immense étendue où deux cents ouvriers travaillaient ; et elle revoyait la belle usine telle que Michel la dirigeait autrefois... Gérard de saisissement ce qui se passait dans l'esprit de la jeune fille ; il s'éloigna furieux et il profita du premier moment où on ne pouvait le voir pour regagner la route et rentrer à Paris. Quand on voulut partir, il n'avait pas reparu ; et on revint à Paris sans l'attendre.

Les hommes les plus adroits, les plus froids, ceux mêmes dont la vie n'est guidée que par l'intérêt, ou dont l'âme est dénuée de tout sens moral, ne peuvent supporter une blessure d'amour-propre faite par une femme. Quand Suzanne avait prononcé devant Gérard le nom de Michel Thomerain, il lui avait semblé qu'elle le souffletait.

Une fois dans Paris, il tourna sur le boulevard à gauche et attendit. Bientôt, Suzanne passa en voiture à une vingtaine de mètres de lui : il la vit froide et hautaine comme toujours. Et son dépit devint encore plus violent. Il murmura :

—Si l'autre m'aimait, au moins !

L'autre, la jeune femme si douce et si poétique, qu'il poursuivait de ses attentions, autant par désœuvrement que par amour, et dont il avait à peine obtenu quelques sourires ! Il prononça lentement :

—Juliette !... Suzanne !... Les deux seules femmes qui m'aient fait éprouver de si étranges impressions !... Et toutes les deux m'ont repoussé, comme si elles savaient...

Il s'arrêta, effrayé, et regarda autour de lui, craignant peut-être que quelqu'un n'eût entendu ses paroles ou deviné sa pensée. Il eut un mouvement de rage.

— Oh ! celle là, je l'aurai !

Et il se souvenait de ce premier jour où il avait rencontré Juliette Pélissier, en revenant de l'usine incendiée. C'était un jour, où il rentrait en voiture avec Saint-Ermond : il avait vu passer une jeune femme adorablement belle, qui suivait une nourrice portant un enfant ; et il avait été si vivement frappé par sa beauté que, le lendemain, il était revenu, espérant la rencontrer encore. Enfin, il s'était informé et avait appris qu'elle s'appelait Juliette Pélissier. Il l'avait bien entrevue dans la salle des témoins le jour du procès de Martin Pélissier ; mais, ce jour-là, elle était défigurée par la douleur et les larmes. Et il ne l'avait pas reconnue.

Il eut peur alors :

— Quelle imprudence ! Aimer la femme de Martin Pélissier !

Il voulut l'oublier ; mais, comme le hasard la lui fit rencontrer encore, il se laissa aller, avec son insouciance de Tartare, à la passion qu'il ressentait pour elle. Puis, c'était un nouveau raffinement pour son âme de bandit. D'ailleurs, est-ce que Martin Pélissier reviendrait à Paris ? Il n'avait rien à craindre de lui, pas plus que Michel Thomerain. Et il continua d'épier la jeune femme, de la suivre pendant ses promenades.

Juliette, qui avait accouché d'un garçon, peu de temps après le départ de ses amis, attendait impatiemment des nouvelles de son mari. Par la première lettre qu'elle avait reçue de lui, elle avait appris qu'il ne souffrait pas trop cruellement. C'était tout ce qu'elle pouvait désirer en ce moment. Et, songeant toujours à lui, elle n'avait pas remarqué qu'un inconnu s'attachait sans cesse à ses pas. Il fallut que la nourrice de son enfant la prévint. Elle changea alors le but de ses promenades ; mais le prince la retrouva le jour suivant.

Il eut l'habileté de ne rien brusquer. Il commença par regarder l'enfant, disant qu'il le trouvait beau. Juliette y fut prise. Et, peu à peu, elle permit à Gérard de la saluer, de causer quelques minutes avec elle. Elle ignorait son nom ; elle ne voyait en lui qu'un promeneur quelconque. Justement, l'hiver était doux ; le soleil se montrait presque chaque jour.

Un jour, cependant, où il avait neigé légèrement, Juliette ne sortit pas : le prince se rendit audacieusement chez elle, c'est-à-dire dans l'appartement de Bernier, pour demander des nouvelles de l'enfant. Ce fut Juliette qui le reçut, elle lui demanda, indignée :

— Mais, qui donc êtes vous, pour oser vous présenter ainsi chez moi ?

Il répondit témérairement :

— Le prince Gérard Véréline !

— Vous !... Vous, dont le témoignage a fait condamner mon mari !

— Oui, moi, qui ne demande qu'à réparer le mal que j'ai pu causer involontairement. N'ai-je pas déclaré, du reste, que je croyais à son innocence.

Il entra chez Juliette, malgré elle, et joua une scène de comédie, pour expliquer sa conduite, déclarant qu'il éprouvait pour elle une respectueuse amitié... qu'il aurait un éternel remords d'avoir fait condamner un innocent, et que, cependant, il avait bien dit la vérité. Il étourdit la jeune femme en lui répétant vingt fois que c'était une erreur judiciaire, que l'innocence de Martin serait un jour reconnue. Et les préventions qu'elle avait contre cet homme diminuèrent un peu. Le misérable avait réussi à s'introduire dans sa vie. Il vint, désormais, la voir quelquefois ; elle permettait ces visites parce qu'ainsi elle entendait parler de Martin. Et Gérard espérait bien qu'un jour elle l'aimerait. Cependant, cela avait duré de longues semaines, sans qu'il eût obtenu autre chose que des paroles indifférentes, ou un sourire attristé quand il caressait l'enfant.

C'était ce sourire qui le ravissait ; et, en ce moment, autant par dépit que par amour, il éprouvait un violent désir de voir Juliette, pour effacer le souvenir de l'orgueilleux dédain de Suzanne de Saint-Ermond ; il s'était rendu sur le boulevard tranquille et isolé. Machinalement, il prit dans sa poche un petit écrin et prononça avec un sourire ironique :

— Puisque mademoiselle de Saint-Ermond me repousse, elle n'aura pas mes bijoux...

Et d'une voix gouailleuse, il ajouta :

— Mes bijoux... *de famille !*

Juliette arrivait. Il lui sembla qu'elle était encore plus triste que de coutume.

—Allons, dit-il, je crois que mon cadeau tombera bien. Il ne s'agit que de le donner d'une manière adroite.

Juliette était soucieuse parce qu'elle avait calculé, le matin, que cinq mois s'étaient écoulés depuis le départ de Bernier ; et elle n'avait rien reçu que la première lettre de Martin, puis une dépêche envoyée de Sydney par Bernier et contenant ces seuls mots :

“ Tout va bien. Attendez ”.

Gérald la salua gracieusement et, tout de suite, leva la voile qui couvrait l'enfant.

—Comme il est beau ! dit-il.

Juliette sourit. Presque aussitôt, le prince ajouta :

—Vous me permettez de lui donner ceci... Oh ! ce n'est rien... Un simple hochet...

Un souvenir...

—Mais non, monsieur, non.

Déjà Gérald avait posé un petit paquet sur la bavette de l'enfant.

—Adieu ! dit-il, à demain !

Et il s'éloigna vivement. Juliette prit le petit paquet et le garda quelques instants sans l'ouvrir. Quand elle l'ouvrit, elle poussa un cri d'indignation.

—Oh ! le misérable !

Le paquet renfermait un écrin de velours contenant une paire de dormeuses, deux magnifiques diamants. Elle referma vite le paquet, disant :

—Oh ! je rendrai cela demain à cet homme. Oh ! le misérable ! M'insulter ainsi !...

Et moi qui avais la faiblesse de l'écouter ! Hélas ! C'est qu'il était le seul avec qui je pusse parler de Martin... Voilà pourquoi je me laissais aller...

Elle revint bien triste chez elle ; et toute la soirée, elle songea à cette bizarre coïncidence :

—Cet homme ose m'offrir des diamants. Et mon pauvre mari est accusé d'en avoir volé...

Elle n'eut même pas la curiosité de les regarder une seconde fois. Elle enveloppa le paquet et le mit dans un tiroir. Puis elle s'endormit en contemplant le portrait de Martin.

Le prince était revenu à Paris, enchanté de la manière adroite dont il avait offert les diamants à la jeune femme.

—Je crois qu'ils auront été les bienvenus, se disait-il.

Il jugea prudent de ne pas reparaitre chez sa sœur, et dina au cercle, pensant bien que Saint-Ermond viendrait l'y retrouver. L'industriel arriva, en effet, vers dix heures, avec une mine lugubre.

—Votre sœur est furieuse contre vous ! cria-t-il à Gérald.

Et il allait lui expliquer que tout marchait mal, que Suzanne n'avait pas dit une parole, qu'on l'avait attendu près de vingt minutes avant de se mettre à table, quand un des membres du cercle l'interpella :

—A propos, Saint-Ermond, avez-vous lu la feuille de l'agence Havas ?

—Non. Pourquoi donc ?

—Parce qu'elle donne tous les détails de l'évasion de Michel Thomerain, votre ancien ingénieur.

—Hein ! Vous dites?... balbutièrent ensemble Gérald et Saint-Ermond.

—Je dis : les détails de l'évasion de Michel Thomerain et de Martin Pélissier.

—C'est impossible !

—Il y a même quelque chose comme trois mois qu'ils se sont évadés ; seulement, on avait sans doute jugé inutile d'hébruiter l'affaire. Et le gouvernement, qui avait été avisé par dépêche, a tenu la chose secrète, jusqu'au moment où il a reçu le courrier de la Nouvelle-Calédonie, donnant tous les détails. C'est dans la feuille Havas de ce soir, et ce sera demain dans tous les journaux.

—C'est bien curieux, dit Saint-Ermond, recouvrant son calme.

Et, malgré la violente émotion qu'il éprouvait, il demanda la feuille Havas et la lut, à demi voix, à Gérald, qui écoutait, pétrifié.

ÉVASION DE DEUX FORÇATS

“ Le Courrier de la Nouvelle Calédonie vient d'apporter, au ministère de la marine, les détails circonstanciés de l'évasion de deux forçats, évasion dont on avait déjà été avisé par dépêche, mais qu'on avait cru devoir tenir secrète jusqu'à ce jour, parce que-

l'on conservait l'espoir de rattraper les évadés. Aujourd'hui que cet espoir est perdu, on peut raconter comment les choses se sont passées. »

Suivait le récit de l'évasion qui se terminait ainsi :

« Le lendemain, la *Mugissante*, ayant remplacé son hélice, partait pour Sydney, emmenant le capitaine et l'équipage du *Cunning*, sans grand espoir de retrouver les évadés ; on pensait même qu'ils avaient dû se perdre en pleine mer. Lorsque la *Mugissante* est arrivée à Sydney, le *Cunning* était dans le port, tirant sur ses ancres, et gardé par les équipages des vaisseaux voisins qui l'avaient trouvé abandonné à l'entrée de la passe. Quant au mécanicien et au matelot, ils avaient disparu ; personne ne les avait vus dans la ville, pas plus que les fugitifs.

« Rien ne saurait dépeindre la joie du capitaine du *Cunning* retrouvant son bateau, qu'il croyait perdu et qui constitue sa seule fortune.

« La *Mugissante* est revenue alors à Nouméa en même temps que le courrier de Sydney qui apportait les deux lettres suivantes :

« *A M. de Palouët,*

« *Commandant de la Mugissante.*

« Nous nous sommes rendus coupables d'un acte blâmable envers vous, qui aviez été bon et indulgent pour deux malheureux ; mais nous ne l'avons fait que parce que nous n'avions pas d'autre moyen de recouvrer notre liberté.

« Nous vous demandons de vouloir bien nous pardonner, en vous adressant l'expression de notre plus vive reconnaissance. »

« *A monsieur le Directeur du pénitencier de Nouméa,*

« Malgré les charmes de la Nouvelle-Calédonie et la douceur paternelle de votre administration, vous ne serez pas étonné que nous ayons préféré notre liberté.

« N'accusez personne d'être de complicité avec nous, pas même le mécanicien et le matelot restés à bord du *Cunning* : c'est le revolver au poing que nous les avons contraints à nous obéir. Nous avons seuls combiné notre plan d'évasion et nous l'avons exécuté seuls avec la plus grande facilité.

« Nous ajouterons simplement que, si nous n'avons pas voulu supporter plus longtemps cette humiliante captivité, c'est que nous sommes innocents des crimes dont on nous a accusés et que, maintenant que nous sommes en liberté, nous espérons bien prouver notre innocence et découvrir les vrais coupables.

« MICHEL THOMERAIN,

« MARTIN PÉLISSIER,

ex-matricule 4032, ex-ouvrier de la transportation détaché spécialement à l'horlogerie.»

Saint-Ermond acheva la lecture d'un ton assez calme et dit :

—J'espère bien qu'on repincera ces deux drôles !

Il causa encore un peu avec beaucoup de tranquillité. Puis il s'en alla en souriant, au bras de Gérald.

Alors, dans la rue, ils marchèrent en chancelant, sans prononcer une parole, comme des hommes accablés par une catastrophe imprévue...

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIEME PARTIE

I — UN PASSÉ GÉNANT

Revenons à un des personnages importants de ce récit qui a été plus ou moins négligé jusqu'ici.

Maître Mathieu Pouschkoff, que nous n'avons vu qu'une seule fois, lors de son entrevue avec le prince Gérald Vérénine à Paris, s'était établi à Riga comme commissaire-expéditeur, d'une manière qui ne laissait pas d'exciter la curiosité des bonnes gens de cette ville.

Tout ce qu'on savait de certain sur lui était ceci : il y avait un an environ, Pouschkoff était arrivé à Riga et avait loué de vastes terrains près du port, avec une maisonnette située à l'entrée de ces terrains. Et, sur la porte, il avait placé un écriteau :

MATHIEU POUSCHKOFF,

Dépositaire-Expéditeur.

Peu de temps après, il y avait eu, dans ses chantiers, un grand arrivage de bois, puis une grande expédition. Et depuis, rien. La moitié seulement des bois qu'il avait reçus, avait été expédiée ; l'autre moitié était restée dans les chantiers. Pouschkoff avait tout autour fait établir une barrière, et le chantier était retombé dans la plus noire monotonie.

Les quelques négociants du port qui avaient essayé d'entrer en relations avec Pouschkoff n'avaient jamais obtenu de lui qu'un salut grave et important. Il était évident qu'il voulait vivre isolé. A diverses reprises, il avait quitté Riga, sans que jamais on connut le but de ses voyages ; enfin, il s'était confortablement installé dans sa maisonnette et n'en avait plus bougé. Il avait, pour le servir, Marfa, solide femme de quarante ans qui cuisinait admirablement, et le mari de Marfa qui gardait le chantier. On savait que de temps en temps, il recevait des lettres de France, lettres qu'elle avait vainement cherchées dans le bureau de son maître ; il se levait tard, déjeunait copieusement, faisait un tour dans le chantier, un tour sur le port, rentrait pour dîner, et se couchait après avoir vidé un carafon de cognac et fumé un nombre incalculable de cigarettes.

Ce soir là, son courrier se composait d'une unique lettre, signée Gérald Vérénine, elle racontait tout au long les agissements des complices à Paris, et finissait par donner des instructions détaillées pour la vente des bois restés à Riga et la transmission à Paris des fonds réalisés. Ces fonds devaient reconstituer la dot de Suzanne que le prince espérait épouser bien vite.

En même temps Gérald recommandait à Pouschkoff de se rendre immédiatement à St Pétersbourg et rembourser à une actrice, nommée Lisette Randon, le prix d'un collier de perles qu'il avait autrefois emprunté et oublié de rendre. Le prince expliquait tout au long la nécessité de ce remboursement qui, négligé, pouvait occasionner les désagréments les plus graves.

— Il est vrai, se dit Pouschkoff après avoir lu la lettre jusqu'au bout, que voilà un épisode bien gênant, enfin il faut bien s'exécuter, j'irai demain.

Et il brûla soigneusement la lettre compromettante.

Le lendemain, maître Mathieu Pouschkoff arrivé à St-Pétersbourg, sonnait chez mademoiselle Lisette Randon, qui occupait le premier étage d'une belle maison de la Perspective Newski.

Il se présenta comme venant de la part du prince Vérénine, pour affaire de bijouterie, et à l'entrée de l'actrice, il la salua respectueusement. Elle ne lui laissa pas le temps de dire une parole et s'écria :

— C'est de la part de cet escroc Vérénine que vous venez ?

Lisette Randon était une ancienne danseuse de l'Opéra de Paris que son humeur fantasque poussait à courir le monde et à glaner des succès exotiques. Au fond, une

bonne fille, assez naïve En ce moment, elle était très fêtée à Saint-Pétersbourg, où elle était en train de faire fortune.

—Oh ! mademoiselle, dit Pouschkoff, abasourdi... c'est de la part du prince Gérard Véréline que je viens.

—C'est bien pour cela que je vous ai dit : escroc ! Lui, un prince ? Allons donc ! Je m'étais laissé prendre à ses manières ! Il n'est pas plus prince que vous, il n'est que chevalier... Et encore est-ce d'industrie... Oh ! je me suis renseignée depuis que je suis arrivée ici... Et comme un de mes amis, qui arrive de Paris, m'a appris que ce gremlin était là bas, en train de mener la grande vie, je n'ai plus hésité... Et si vous ne me rapportez pas mon collier, bonsoir ! Je fais déposer une plainte à Paris par ma mère... Ah ! je suis bonne fille ; mais, quand on se moque de moi, je n'y vais pas par quatre chemins !... Ce monsieur m'emprunte un collier pour deux ou trois jours ; et, au bout d'un an et demi, je n'en ai plus de nouvelles... Encore, je lui aurais pardonné, s'il avait été un grand seigneur pour de bon ! Mais Gérard Véréline, compromis dans un tas de vilaines affaires ! chassé de partout !...

Tandis qu'elle se répandait en longue diatribe, racontant la vie de Gérard Véréline, que Pouschkoff connaissait bien mieux qu'elle, celui-ci souriait finement :

—J'en serai quitte avec un compliment et une bonne somme, pensait-il.

Quand Lisette s'arrêta, il secoua la tête d'un air entendu, et prononça :

—Mademoiselle, nous sommes victimes des apparences. Vous avez cru tout ce que l'on vous a dit ici contre le prince, mon maître : c'est qu'il a conspiré contre le czar ! et je ne pensais pas que ce serait vous, une Française, qui reprocheriez à un homme d'avoir trempé dans une conspiration ! Mais là n'est qu'un côté de la question ; traqué par les agents secrets de la police russe, mon maître a dû quitter Vienne précipitamment, emportant ce collier que vous lui aviez si généreusement confié ; il ignorait l'endroit où vous vous trouviez ; dès qu'il l'a su, il m'a écrit, en me donnant l'ordre de venir secrètement vous rembourser...

—Mais je veux mon collier ! c'est un souvenir !... Qu'en avez-vous fait ?

—Je pense, déclara béatement Pouschkoff, que mon maître le garde en souvenir de vous. J'offre de vous rembourser en vous donnant six mille francs.

—Je veux mon collier ! Je ne veux pas de votre argent ! Est-ce que je sais d'où il vient, votre argent ? Je sais bien ce que vous valez, vous et votre maître ! Télégraphiez-lui que, si mon collier n'est pas entre mes mains, avant huit jours, ma mère déposera une plainte en escroquerie à Paris.

Elle se leva furieuse, et frappa sur un timbre. Le domestique parut.

—Reconduisez monsieur.

Pouschkoff la salua, sans paraître troublé le moins du monde ; et il sortit avec la gravité d'un diplomate qui vient d'accomplir une importante mission.

—Diable, murmura-t-il, une fois dans la rue, voilà un passé diantrement gênant !

II — VISITE INATTENDUE ET RÉVÉLATIONS

Ce passé gênant préoccupait Pouschkoff à tel point, que l'ancien précepteur de Gérard Véréline se mit à marcher sans s'apercevoir que deux jeunes gens le dévisageaient avec stupéfaction, deux jeunes gens qui remontaient la perspective New-ki et qui s'étaient justement arrêtés devant la maison de la danseuse.

Après une seconde d'hésitation, l'un des jeunes gens dit :

—Tu connais cet homme ?

—Oui... et non... C'est-à-dire qu'il me rappelle, d'une façon étonnante, un individu... Mais non, c'est impossible...

—Attends, je vais te dire : le tien avait de la barbe ?

—Oui, une grande barbe rousse, et tu vois que celui-ci est rasé.

—Le mien aussi avait une grande barbe rousse ; mais une barbe, cela s'enlève si facilement quand on veut se défigurer ! Ne perdons pas de temps ; toi, file-le... Moi, je monte chez Lisette.

—C'est bien, au revoir.

Les deux jeunes gens se séparèrent ; et l'un d'eux suivit Pouschkoff, tandis que l'autre pénétrait dans la maison de Lisette. Le domestique voulait lui barrer le passage, mais le jeune homme pénétra dans l'antichambre. Au bruit de la discussion, Lisette

ouvrit elle même la porte de la salle à manger, prête à s'indigner, mais elle eut à peine regardé le nouveau venu, qu'elle éclata de rire.

—Tiens ! Martin Pélissier !

Le domestique se retira respectueusement ; et Martin Pélissier entra dans la salle à manger avec Lisette.

Après les premières effusions, les deux jeunes gens se calmèrent un peu et se racontèrent leur vie depuis la dernière fois qu'ils s'étaient vus.

Les parents de Lisette Randon et ceux de Martin Pélissier étaient voisins à Paris, et tout naturellement les enfants avaient contracté une de ces amitiés d'enfance qui parfois survivent à tous les autres. Leur plaisir à se rencontrer peut donc être imaginé plus facilement qu'exprimé. Après avoir écouté Lisette, qui fit le récit de ses expériences de théâtre, le jeune homme raconta ses aventures et celles de Michel Thomerain et finit par la questionner sur l'homme qu'il venait de rencontrer à la porte. Elle le nomma :

—C'est un greдин envoyé par Gérard Véréline, son nom est Pouschkoff, dit-elle d'un ton méprisant.

Martin tressaillit et dit :

—J'en étais sûr. Ma petite Lisette, continua-t-il, causons sérieusement. Tu peux m'aider à me renseigner sur l'homme que nous soupçonnons, il est russe et c'est pour quoi nous sommes ici.

—Et qui soupçonnez-vous ?

—C'est le prince Gérard Véréline.

—Ah ! le gueux.

—Que t'a-t-il fait ?

—Je te dirai cela après ; continue.

—Nous avons traversé l'Asie, pour éviter toutes les voies françaises ou anglaises où l'on aurait pu nous espionner. Hier, nous sommes arrivés à Saint-Petersbourg nous avons laissés... à l'hôtel, la mère de Michel Thomerain et son vieil ami Bernier ; qui nous ont sauvés. Quand j'y pense, j'en ai des larmes aux yeux... Tiens, rien qu'un détail : pendant notre traversée de la Nouvelle à Sydney, comme nous n'étions que quatre hommes, croirais-tu que la mère de Michel faisait le métier de chauffeur, sans compter qu'elle nous préparait nos repas... Ah ! la brave femme ! elle n'a pas dormi une nuit !

Il essuya deux larmes qui perlaient aux coins de ses yeux, et reprit :

—Bref, Michel et moi nous sommes allés hier au Grand Théâtre où tu dansais les *Elfes* de Léo Massias. Ce que nous t'avons applaudie !... Ce matin, j'ai eu ton adresse, et je me suis dit que tu allais nous aider à manœuvrer dans cette grande ville, où nous ne connaissons personne. Nous arrivons donc à ta porte, nous voyons ce gros homme qui sort ; Michel le file, et moi, je monte chez toi. Voilà le résumé de nos aventures. Maintenant, dis-moi ce que tu sais sur ce fameux prince Véréline.

—C'est un escroc de première force, à Vienne il m'a emprunté mon collier de perles, soi disant pour en faire faire un pareil. Je ne l'ai pas revu. Je ne l'ai pas fait poursuivre. Je m'imaginai que le prince avait été poursuivi par des agents secrets de la police russe... Ça m'aurait trop humiliée de songer à une escroquerie... Les mois se passaient ; pas de nouvelles de mon prince ! Enfin, on m'engage au Grand-Théâtre de Saint-Petersbourg ; et je ne suis pas plutôt arrivée ici que je parle de mon prince... Je croyais, moi, que c'était réellement une victime de la terrible politique des czars... Et qu'est-ce que je découvre ?...

—Que c'était toi qui avais été la victime d'un habile escroc ?

—Tout juste, répondit Lisette d'un ton lamentable. D'un autre côté, j'apprends que mon escroc menait grand train à Paris. Je lui écris une lettre. Et, ce matin, il a le toupet de m'envoyer ce gros homme pour m'offrir de l'argent en échange de mon collier.

—Tu n'as pas accepté ?

—Ah, mais non ! Je veux mon collier, ou j'en fais du scandale ! C'était mon beau collier dont tu avais choisi avec tant de soin toutes les perles. Ce drôle doit être encore en train de faire des dupes à Paris ! mais je l'en empêcherai bien ; et je l'ai déclaré à son messager.

—Je serais curieux de savoir ce que mon ami Michel en a fait.

—Il doit venir te retrouver ici, Michel ?

—Oui. Si tu veux, nous l'attendrons en fumant des cigarettes.

—C'est ça, et nous parlerons de Paris.

—Mes nouvelles ne seront pas fraîches.

—Ah, ça ne fait rien ! C'est si bon de parler de Paris !

Tandis que Martin Pélissier recueillait avec joie les déplorables renseignements que Lisette Randon lui donnait sur le prince Véréline, renseignements qui confirmaient pleinement tous ses soupçons, Michel Thomerain n'était pas oisif, il avait suivi Pouschkoff pas à pas, l'avait vu entrer dans un magasin de bijouterie où il avait commandé un collier de perles fait d'une certaine façon, puis au grand Bazar où il avait acheté un grand portefeuille de cuir jaune qui, coïncidence étrange était identique au portefeuille trouvé sur la scène de l'incendie à St Denis ; le gros Russe avait finalement fait une provision d'allumettes et était rentré à l'hôtel où il avait commandé un copieux dîner :

—Je crois que j'en sais assez sur mon homme, se dit Michel. Allons rejoindre Martin chez son amie Lisette.

Il prit une drochka, qui le ramena promptement à la perspective Newski, devant la maison de la danseuse. Martin était à la fenêtre, explorant avec anxiété cette immense promenade. Il poussa un cri de joie en apercevant Michel. L'ingénieur se précipita dans la maison ; Martin avait couru à l'entrée.

—Eh bien, Michel ?

—Ah ! mon ami, dit Michel, en l'embrassant, je viens de découvrir des choses inouïes, insensées... C'est à n'y pas croire...

—Moi, j'en ai découvert de bien plus insensées, de bien plus inouïes encore... Mais d'abord que je te présente à mademoiselle Lisette Randon, qui vient de me révéler tout le mystère.

Lisette tendit la main en souriant à l'ingénieur. Ils passèrent dans son boudoir ; et Martin commença le récit de ce qu'il avait appris. De temps en temps, il prononçait :

—Hein ! quelle inspiration j'ai eue de venir à Saint-Petersbourg !

Puis, Michel raconta, à son tour, tout ce qu'il avait vu. Il termina en disant :

—Mademoiselle nous permettra de la quitter, après l'avoir chaudement remerciée ; il faut aller dire toutes ces bonnes nouvelles à ma mère et à Bernier.

—Non, dit Lisette, j'attends le général Maruschkine à dîner. Restez !... C'est le général qui vous en apprendra sur le compte de Véréline !

—Maruschkine !... s'écrièrent à la fois Michel et Martin.

—Oui, Maruschkine ! Le célèbre Maruschkine ! Il adore les Français et sera ravi de dîner avec vous.

Et, malgré toutes les protestations des deux amis, la danseuse déclara :

—Je vous ai, je vous garde ! D'ailleurs, c'est le meilleur moyen de terminer votre enquête en une soirée. Vous verrez, le général est charmant : je parie qu'il vous dira qu'il a appris à aimer les Français en les combattant en Crimée. A tout à l'heure, je vais m'habiller... Toi, Martin, ne t'avise plus de me tutoyer... Je vous laisse ensemble.

A peine les deux amis furent-ils seuls qu'ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, si émus qu'ils restèrent un grand moment sans parler.

—Je me demande si c'est possible ! dit enfin Michel.

Puis, sa figure s'assombrit :

—Je me demande aussi quel rôle le père de Suzanne a joué là-dedans !

—Cela, mon ami, répondit tranquillement Martin, nous le verrons plus tard. Contentons-nous de savoir que ce fameux prince Véréline est un escroc, un voleur de bijoux... L'homme qui vole des bijoux à une femme est parfaitement capable d'en voler à une devanture !

—Soit ! j'admets que cet homme soit ton voleur. Mais rien de certain ne nous prouve que ce soit notre incendiaire...

—Un peu de patience, Michel ! Je parierais ma tête qu'avant deux jours, nous aurons plus de preuves qu'il ne nous en faudra.

Ils envoyèrent le domestique de Lisette prévenir madame Thomerain et Bernier qu'ils ne rentreraient qu'après leur dîner, ajoutant simplement qu'ils croyaient être dans une bonne voie.

Lisette vint les retrouver, après avoir fait sa toilette ; et ils attendirent ensemble le général Maruschkine, qui arriva exactement à six heures moins cinq minutes. C'était un homme superbe, malgré ses soixante ans, sans un cheveu blanc, ne perdant pas un pouce de sa taille, et toujours de bonne humeur. Il s'inclina galamment devant la danseuse, lui baisa la main, puis salua les deux amis, que Lisette lui présenta.

—Mon général, deux de mes meilleurs amis, monsieur Michel, ingénieur, et monsieur Martin, le plus artiste des bijoutiers parisiens. Ces messieurs sont venus me porter des nouvelles de Paris ; et ils ont la gracieuseté de me rester à dîner.

—Enchanté, messieurs, d'avoir l'honneur de faire votre connaissance... Enchanté ! répéta plusieurs fois le général d'un ton solennel. Enchanté ! J'aime les Français ! C'est en les combattant en Crimée que j'ai appris à les aimer.

Et, quand il eut terminé cette déclaration, il tendit cordialement ses deux mains à Michel et à Martin.

Les deux amis s'excusèrent d'être restés en costume de voyage ; puis le domestique vint annoncer que le dîner était servi, et on passa dans la salle à manger.

On parla naturellement de Paris. Michel dit fort peu de choses ; mais Martin, qui avait lu les derniers journaux du matin, causa de tout ce qui se passait sur le boulevard, comme s'il l'avait quitté la veille. Il raconta quelques anecdotes drôles, qui amusèrent le général, et, au dessert, ils étaient les meilleurs amis de la terre.

Après le dîner, le général fut adroitement amené à parler de la comtesse Carenitch et du prince Vérénine son frère, il révéla que la comtesse était une coquine qui avait conspiré et avait volé le trésor des conspirateurs ; et le prince était un coquin digne de la sœur, et avait été forcé de quitter la Russie à la suite d'un scandale au régiment, et en fuyant avait emporté la caisse du régiment.

—Oui, continua-t-il, ce gremlin est maintenant établi à Paris, on voit son nom dans les journaux : " Le prince Gérard Vérénine, un des membres les plus sympathiques de la colonie étrangère..." Attends un peu, gremlin. Si je le rencontre dans l'allée des Acacias, je le cravache comme un chien !

En disant ces derniers mots, le général frappa un grand coup de poing sur la table.

Michel, abasourdi, écoutait le général, tandis que Martin le poussait à bavarder, et que Lisette riait de son vieil ami, qui, parti sur son sujet favori, ne s'arrêtait plus.

Il ne s'arrêta que lorsque minuit sonna, et les nouveaux amis se séparèrent en se promettant de se rencontrer de nouveau à Paris.

Les deux jeunes gens rentrèrent aussitôt à leur hôtel, où la veuve Thomerain et Bernier les attendaient avec une impatience fébrile. Ni l'un ni l'autre ne se ressentaient maintenant des longues fatigues de ce voyage, de cette expédition audacieuse où ils auraient pu trouver la mort.

.....

Lorsque madame Thomerain avait pu embrasser son cher enfant, bien à son aise, sur le pont du *Cunning*, loin de cette terre maudite où il avait souffert, elle aussi avait oublié toutes ses douleurs passées, elle avait retrouvé des forces nouvelles ; et, ainsi que le disait Martin à Lisette, elle avait travaillé, pendant la traversée, comme un véritable matelot. Cette traversée avait d'ailleurs été rapide, grâce à l'expérience que Michel et son ami avaient acquise à bord de la *Mugissante*. En arrivant à Sydney, ils avaient confié le *Cunning* à un pilote, qui connaissait son capitaine et qu'ils avaient largement payé, puis ils avaient débarqué à la nuit et s'étaient logés dans un hôtel isolé de la ville.

Michel, Bernier et Martin, parlant fort bien l'anglais, personne ne les avait soupçonnés d'être les forçats que l'on recherchait. Et, dès que Bernier avait pu retirer les cent cinquante mille francs de la caisse du banquier désigné par le capitaine du *Cunning*, ils s'étaient empressés de gagner Melbourne. De là, ils avaient pris le paquebot d'Aden, qu'ils avaient quitté avant Suez. Et, traversant la Palestine et la Turquie d'Asie, ils étaient arrivés à Tiflis, d'où ils s'étaient dirigés sur Saint-Petersbourg, persuadés qu'ils y trouveraient les preuves de leur innocence. Bernier et la veuve avaient accepté avec joie de faire cette nouvelle tentative : car il leur semblait qu'en rendant aux deux enfants leur liberté, ils n'avaient accompli que la moitié de leur tâche ; ils devaient aussi leur rendre leur honneur. Arrivés à St Pétersbourg, madame Thomerain et le vieux contre-maître s'étaient donc installés à l'hôtel et attendaient patiemment le résultat des recherches des deux amis.

Aussitôt de retour, Michel raconta à sa mère et à Bernier ce qui s'était passé dans la journée et dans la soirée. Bernier exultait.

—Oh ! ce gueux de Vérénine, disait-il de temps en temps, avec quel plaisir je l'assommerais !

Et Martin ajoutait :

—En voilà un dont l'affaire me semble claire ! Vous, vous voulez l'assommer, le

général, lui, veut le cravacher... sans compter le petit tour de ma façon, que je lui réserve...

Le lendemain, ils étaient tous levés de bonne heure.

—Je crois que nous n'avons plus grand'chose à apprendre à Saint-Petersbourg, dit Michel, il faut donc nous tenir prêt à partir immédiatement ; ce Pouschkoff ne doit pas habiter Pétersbourg, il est donc probable qu'il s'en ira dès qu'il aura rapporté le collier à Lisette ; nous le suivrons.

Madame Thomerain et Bernier préparèrent les bagages, tandis que les deux amis se faisaient conduire à la Perspective. Martin monta chez la danseuse, et Michel se mit en observation à une vingtaine de pas du magasin de bijouterie.

Pouschkoff arriva à l'heure qu'il avait indiquée, dans une drochka, avec une valise et une couverture de voyage. Il prit le collier, qui était prêt, et se fit conduire devant la maison de la danseuse. Le domestique, prévenu, l'introduisit aussitôt dans le boudoir de Lisette, où Pouschkoff s'assit en souriant à la pensée de sa jolie ruse. Lisette arriva aussitôt et sembla très étonnée de revoir l'envoyé de Gérard.

—Vous ne m'attendiez pas, mademoiselle ? lui dit Pouschkoff, avec un gros rire.

—Est ce que vous auriez déjà reçu la réponse de votre maître ? fit Lisette ironiquement.

—Oui, mademoiselle. Mon maître m'a télégraphié qu'il m'autorisait à vous dire toute la vérité.

—Je serais curieuse de la connaître.

—La voici. Le prince Vérénine vous a beaucoup aimée ; et il aurait désiré, en souvenir de vous, ne pas se séparer de ce collier. Cependant, quand il a reçu votre lettre, il n'a pas hésité, il m'a retourné le collier en me disant : " Tâche de voir mademoiselle Lisette : si elle exige absolument son collier, tu le lui rendras ; mais je désirerais bien vivement le conserver, en lui en remboursant la valeur. " Je lui ai télégraphié votre réponse d'hier ; et alors il m'a donné l'ordre définitif de vous rendre votre collier, en vous adressant ses remerciements les plus sincères.

En même temps, Pouschkoff ouvrait l'écrin et montrait à Lisette, abasourdie, un collier absolument semblable au sien.

—Mademoiselle, j'ai l'honneur de vous saluer... Ah ! un petit reçu me semblerait nécessaire...

—Je l'enverrai à votre maître, dit sèchement Lisette.

—Bien, mademoiselle, comme vous voudrez.

Pouschkoff se retira, riant en dessous. Martin pénétra alors dans le boudoir ; Lisette lui dit :

—Regarde ! je jurerais que c'est bien mon collier...

—En effet, murmura Martin, un peu embarrassé... Je n'y comprends plus rien...

Et il eut un geste de dépit.

Les jeunes gens avaient compté sur une preuve matérielle de l'escroquerie du prince et cette preuve leur échappait.

III — PRIS AU PIÈGE

La danseuse et Martin étaient encore dans le boudoir à contempler piteusement le collier de perles et à compter toutes les pierres, lorsque le domestique introduisit Michel.

Il venait de suivre Pouschkoff jusqu'à la gare du chemin de fer où ce dernier avait pris le train de Riga. Michel venait chercher son ami pour rejoindre le gredin avec le train suivant.

—Notre bandit avait l'air enchanté, dit il en entrant, il se frottait les mains.

—Il y a de quoi ! répliqua Martin ; je suis furieux !

—Et pourquoi ?

—Parce que ce collier, qu'il vient de faire faire ici est si semblable au vrai que quand Lisette a vu ce collier, elle a été toute troublée, elle a cru reconnaître le sien... Et moi-même, qui l'ai préparé autrefois, je m'y tromperais comme elle...

Michel prit le collier et l'examina avec soin ; puis dit tranquillement :

Il y a une différence absolue entre les deux colliers. Celui qui a été fait ici ne porte pas la marque française de l'or, marque officielle qui est sur tous les bijoux français.

—Sapristi ! je n'avais pas songé à cela !

Et Martin partit d'un grand éclat de rire, en se mettant à danser autour de la pièce, tandis que Lisette constatait avec joie l'absence de toute estampille sur le fermoir du collier.

—Maintenant, dit l'ingénieur, nous sommes certains de la victoire !

Martin riait toujours ; mais Michel était devenu très grave : une sourde colère grondait en lui à la pensée que Gérard Véréline habitait la même maison que Suzanne, et que ce misérable était l'ami intime, le futur associé de M. de Saint-Ermond. Il ne songeait plus qu'à partir bien vite, à regagner Paris, pour châtier ce bandit. Une jalousie féroce le brûlait : il se disait que, peut-être Suzanne était forcée de serrer la main de Gérard...

Quand ils quittèrent la danseuse, celle-ci leur avait donné une attestation soigneusement dictée par Michel et racontant la vérité ; ils emportaient aussi le collier. Ils remercièrent Lisette, qui était ravie d'avoir rendu service à son vieil ami Martin Péli-sier. Ce dernier l'embrassa en disant :

—Je te charge de nos remerciements pour le général Maruschkine. Tu lui affirmeras, de ma part, que tous les parisiens ne sont pas aussi naïfs qu'il le prétend... Et, maintenant, en route pour Paris, avec cinq minutes d'arrêt à Riga.

Le lendemain, les deux amis et Madame Thomerain et Bernier arrivaient à la nuit dans la ville de Riga, dont la plus grande partie semble encore une ville du moyen âge. Les hommes attendirent que la veuve se fût couchée ; puis ils sortirent doucement de leur hôtel et, par des ruelles étroites, se dirigèrent vers l'anse de la Dwina occidentale, qui forme le port de Riga.

En route, l'ingénieur expliqua à ses amis qu'il voulait éclaircir ses soupçons, c'est-à-dire que les bois qu'il avait achetés, n'étaient pas ceux qui avaient été détruits dans l'incendie des chantiers.

Au bout d'une heure de marche, Michel s'arrêta devant une balustrade :

—Ce doit être ici, dit-il, attendez-moi.

Il marcha encore une centaine de mètres et reconnut l'enseigne et la petite maison de Mathieu Pouschkoff. Il revint auprès de ses amis et dit :

—Toi, Martin, tu feras le guet, tandis que Bernier et moi nous visiterons le chantier.

Il s'enleva à la force des poignets, par-dessus la balustrade, et Bernier le suivit. Ils allèrent d'abord jusqu'à la maison pour s'assurer que personne ne pouvait les observer. Puis ils s'enfoncèrent dans les rangées de bois. Michel en examina un tas, au hasard, et dit aussitôt :

—Je m'en étais toujours douté !

—Vas-tu enfin m'expliquer ? fit Bernier impatient.

—Oui, mon vieil ami, parce que j'ai désormais la certitude que mes suppositions étaient fondées. Je n'avais voulu en parler à aucun de vous... Il m'eût été trop pénible d'accuser, sans preuves absolues, le père de Suzanne... J'espère, pour lui, que ce sont les autres qui ont eu l'idée de cette épouvantable combinaison... Mais il n'y a plus de doute possible, les bois que j'ai achetés n'ont pas été brûlés. Ils sont là, devant nous. Regarde. Dans chaque rangée, tu trouveras sur un arbre l'initiale que j'y avais inscrite, au hasard, pour les bien reconnaître, un S...

—Tu pensais à Suzanne ?

—N'était ce pas pour elle que je travaillais ? A mesure que je choisissais des lots de bois, je faisais cette initiale, machinalement, au moment où on ne me voyait pas, sur le premier arbre venu...

Il s'arrêta un instant puis reprit :

—Ce n'est d'ailleurs pas la peine de chercher, dit Michel, je reconnais tous ces bois tels que je les avais fait ranger moi-même.

—Mais alors, cet énorme approvisionnement de bois qui a brûlé, d'où venait-il ?

—D'ici sans doute ; et je devine bien que ce devait être des bois de qualité inférieure, peut-être des bois pourris...

—Oh ! prononça Bernier avec un sentiment d'horreur... Je comprends. On a assuré les bois qu'on avait reçus avec les factures que tu avais envoyées... Plus de trois millions d'assurance pour des marchandises qui ne valaient peut-être quinze cent mille francs ! Une infamie pour gagner des millions... Misérables ! Ah ! si ce n'était pas le père de Suzanne, j'irais l'étrangler de mes deux mains !...

Michel dut calmer Bernier qui montrait le poing au ciel et qu'un long frisson de colère secouait affreusement. Enfin le vieux contre-maître entoura Michel de ses deux bras et pleura.

— Ah ! mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! comme tu as dû souffrir !...

— Hélas ! cesserai-je jamais de souffrir ?...

Michel eut une minute de faiblesse.

— Oh ! ma chère Suzanne ! balbutia-t-il. Nous aurions pu être si heureux !

— Ah ! mais, prononça Bernier, n'oublie pas que Suzanne t'a toujours aimé, qu'elle t'aime toujours...

— Pour me défendre, je vais être forcé d'accuser son père !...

— Son père !... son père !... fit Bernier avec un haussement d'épaules... C'est vrai ; c'est son père ! Mais moi, je ne l'ai jamais considérée comme la fille de cet homme-là... Pour moi, Suzanne, c'est la fille de mon ancien patron, du vieux Ronchard, qui m'avait appris à travailler... Suzanne venait voir ta mère en cachette... Tiens, allons-nous en, parce que, si je me mets à parler de Suzanne, j'en ai jusqu'à demain.

Ils passèrent par dessus la balustrade et trouvèrent Martin en train d'examiner la maisonnette de Pouschkoff.

Pouschkoff dormait avec cette tranquillité qui appartient autant aux bandits qu'aux honnêtes gens. Il se réveilla très tard le lendemain. Aussitôt qu'il fut debout sa servante lui annonça qu'une dépêche était venue et qu'un négociant anglais était venu deux fois pour le voir.

— Bien dit-il. Il prit la dépêche et l'ouvrit ; mais il l'eut à peine lue qu'il faillit s'évanouir.

La dépêche disait :

“ Réalise stock coûte que coûte et arrive sans tarder. Complications.

“ GÉRALD.”

— Hein ! prononça Pouschkoff. Réaliser stock, coûte que coûte, quand, dans sa dernière lettre, il me disait d'attendre encore quelques semaines, pour profiter de la hausse ? Que se passe-t-il donc ? Quelles complications ? Et il a besoin de moi !... Arrive sans tarder... Avec l'argent, évidemment. Il compte que je vais lui rapporter de l'argent ! Décidément, ce négociant anglais tombe bien... Pourvu qu'il revienne !... Ils auront fait quelques bêtises à Paris... Tout était si bien arrangé... Enfin, déjeunons : cela ramènera un peu de calme dans mes idées.

Il s'habilla et déjeuna, réfléchissant toujours à cette dépêche mystérieuse qui était venue le troubler au milieu de sa quiétude ; et, malgré un déjeuner plantureux, suivi d'une respectable absorption de cognac, il était encore très troublé, lorsque sa servante lui remit la carte de *Harry Cortening* de la maison “ Cortening and Company Limited ” de Glasgow. Pouschkoff se leva et vint au-devant de Harry Cortening, gros garçon joufflu aux cheveux et aux favoris rouges, habillé d'un complet gris et d'un chapeau melon.

— Parlez-vous l'anglais ? demanda Harry Cortening.

— Non, monsieur, mais je parle le français.

— Alors, nous parlerons en français.

— Si vous voulez bien.

Pouschkoff montra un siège à l'Anglais et s'assit en face de lui.

— Je regrette beaucoup, monsieur, de n'avoir pu vous recevoir ce matin. Je vous prie de m'excuser.

— Oh ! vous êtes tout excusé, monsieur. Je sais que vous arrivez de Pétersbourg. Après un voyage de six cents kilomètres, on a le droit de se reposer.

Pouschkoff tressaillit, car, il n'avait dit à personne qu'il arrivait de Pétersbourg.

— Je vois, dit l'Anglais, avec un gros rire, que vous vous demandez comment je sais que vous arrivez de Pétersbourg ; mais c'est très simple : moi, j'arrive de Paris où j'ai vu le prince Vérénine...

— Comment allait-il ?

— Fort bien, ainsi que M. de Saint Ermond.

Pouschkoff ne put s'empêcher de tressaillir encore ; et il se mit à devisager l'Anglais qui souriait bonnement, en lui montrant toutes ses dents.

—Et, demanda-t-il, c'est le prince qui vous a dit ?...

—Que vous étiez à Pétersbourg ? Oui. D'ailleurs, voici de quoi il s'agit : mes associés et moi, nous avons décidé de faire de grands achats de bois, et je suis allé à Paris pour enlever tout ce que je trouverais. Pensant que M. de Saint-Ermond devait avoir quelque stock qui lui devenait inutile, puisque son usine était détruite, je me suis présenté chez lui. C'est là que j'ai vu le prince Véréline, son futur associé... peut-être même son futur gendre, n'est ce pas ?... Enfin, ce sont des choses intimes qui ne me regardent pas. Bref, ces messieurs m'ont dit qu'ils avaient un stock assez important à Riga, et que ce stock se trouvait dans vos chantiers... "Seulement, m'a dit le prince, vous attendrez peut-être M. Pouschkoff quelques jours, parce qu'il vient de partir pour Pétersbourg où il va accomplir une mission dont je l'ai chargé..." Voilà, cher monsieur Pouschkoff, comment je sais que vous arrivez de Pétersbourg.

L'explication était si simple, si naturelle, si conforme à la vérité, que Pouschkoff ne douta pas un instant que Harry Cortening ne lui fût réellement envoyé par le prince Véréline. Et il se dit : " Il ne s'agit plus que de lui vendre mon stock un peu cher. "

Après un long débat, dans lequel Pouschkoff demandait quatre millions et l'Anglais offrait trois millions deux cent mille francs, il fut finalement convenu que l'Anglais accompagnerait Pouschkoff à Paris où M. St Ermond déciderait d'une manière définitive.

—D'ailleurs, dit l'Anglais, en ouvrant son portefeuille, je n'ai sur moi qu'une centaine de mille francs... Mes fonds sont déposés à Paris.

Cette dernière phrase mit le comble à la joie de Pouschkoff. Les fonds étaient déposés à Paris. Quel rêve ! Rentrer à Paris, et y toucher des millions !

—Et, une fois le contrat de vente signé, continua l'Anglais, nous reviendrons ici pour embarquer les marchandises. C'est l'affaire de quelques jours.

Pouschkoff sourit en dessous et se dit : " Je te laisserai bien revenir ici, mon bonhomme ; mais tu y reviendras tout seul. "

—Faites vos préparatifs, dit l'Anglais ; moi je vais chercher mes bagages à l'hôtel, et je viens vous reprendre. Il faut être de bonne heure au chemin de fer, si nous voulons retenir un sleeping car.

Pouschkoff envoya aussitôt à Gérard la dépêche suivante :

" Affaire magnifique en train. Je pars pour Paris avec acheteur. A bientôt.

" Pouschkoff. "

Quelques heures après, muni d'une honorable provision de cognac, Pouschkoff se rendait à la gare avec l'Anglais Harry Cortening. Il remarqua que cet Anglais n'avait guère le flegme spécial à tous ses compatriotes, qu'il était gai et léger comme un vrai parisien ; mais il attribua cela à la joie que devait éprouver l'Anglais de traiter une excellente affaire.

IV — LA NAIVETÉ D'UN COQUIN.

Depuis le jour où ils avaient appris l'évasion des deux amis, le prince Véréline et M. de Saint-Ermond vivaient dans une perpétuelle agitation. Grâce à cette habitude, qu'ont les viveurs, de se composer un visage indifférent, ils avaient pu quitter leur cercle, sans qu'un seul de leurs collègues soupçonnât leur trouble. Et, même après leur départ, on avait parlé du prochain mariage de Gérard et de Suzanne, comme d'une chose certaine.

Cependant, les deux hommes avaient regagné lentement leur logis.

—Il faudrait prévenir votre sœur, avait dit Saint-Ermond.

—Non, avait répliqué le prince. Tâchons, au contraire, de dormir tranquillement : demain nous serons plus calmes pour aviser.

Le prince dormit, en effet, très tranquillement, au grand étonnement de l'industriel, qui ne pouvait savoir que son futur gendre " en avait vu bien d'autres ". Le lendemain, au lieu de partir pour Saint-Denis, comme ils le faisaient tous les matins, ils montèrent de bonne heure chez la comtesse, portant une liasse de journaux, qui tous reproduisaient la dépêche de l'agence Havas.

Toute la matinée fut employée par les complices à discuter l'évasion des déportés, évasion qu'ils pressentaient devoir leur être fatale : Il fut finalement décidé que tous

réaliseraient leur fortune en valeurs au porteur, de façon à être prêts à partir à un moment donné. Sur cette décision ils se séparèrent.

La comtesse se chargeât de parler à Suzanne. La jeune fille fut transportée de joie, et elle lut et relut le récit de l'évasion battant des mains avec une joie enfantine.

Le soir à table, on causa de cette nouvelle qui était l'événement dont tous les Parisiens s'occupaient. Les deux hommes et Nina en parlaient sans le moindre trouble. Et Saint-Ermond avait fini par surmonter son émotion, en ayant la parfaite tranquillité de Gérald et surtout en retirant les millions déposés à la banque. Suzanne ne disait rien, elle semblait écouter ; mais sa pensée était bien loin ; elle ne prononça quelques paroles que lorsque son père parla d'un grand voyage, qu'on ferait peut être prochainement...

—Vous voulez voyager, mon père ?

—Ce n'est pas encore tout à fait décidé ; mais, en attendant que l'usine soit entièrement rebâtie, nous pourrions aller visiter l'Amérique... Nous verrions les grandes scieries mécaniques des Etats Unis...

—Qui sait ! dit en riant le prince, peut-être retrouverez vous là votre ancien ingénieur ?

—J'en serais enchanté, déclara l'industriel en regardant Suzanne.

—Moi aussi, dit tranquillement la jeune fille.

Les trois bandits se remettaient de leur a'arme, maintenant qu'ils se croyaient sûrs d'échapper à tout danger. Les ordres étaient donnés pour réaliser la fortune de la comtesse ; et Gérald avait télégraphié à Pouschkoff. Aussi, quand la dépêche de ce dernier arriva, le lendemain, annonçant qu'il accourait avec un acheteur, le prince eut un cri de triomphe :

—Voyez comme tout nous réussit !

Enfin l'ancien précepteur télégraphia, de Berlin, le jour et l'heure de son arrivée :

“ Serons Paris mardi matin et irons immédiatement à Saint-Denis. Anglais toujours bien disposé. D'ailleurs, je ne le quitte pas d'un instant.”

A l'heure dite le train arrivait à Paris, et Pouschkoff et Harry Cortening, qui, nos lecteurs l'ont déjà deviné, n'était autre que Martin Pélissier, se firent conduire au Grand Hotel.

Pouschkoff avait bien envie de descendre pour envoyer une dépêche prévenant le prince ; mais il ne connaissait pas le numéro de l'usine sur la route de Paris. Il se disait en outre que, lorsqu'on tient un homme qui va nous acheter trois ou quatre millions de bois, on ne le lâche pas. Il resta donc dans la voiture et accabla l'Anglais de ses prévenances. En arrivant au Grand-Hôtel, Harry Cortening se plaignit d'une douleur dans la jambe...

—C'est un rhumatisme articulaire, dit-il d'un ton bourru. Quand ça me prend, je suis forcé de me coucher deux ou trois jours.

Et effectivement, il fut à peine dans sa chambre qu'il se déshabilla et se coucha. Pouschkoff, désolé, avait pris une chambre communiquant avec celle de son compagnon ; et il se promenait de long en large, furieux, se demandant s'il devait quitter l'Anglais, ou bien aller prévenir le prince. Il était environ onze heures du matin. Le Russe pénétra alors dans la chambre de son compagnon de route et vit qu'il dormait. Il l'appela ; l'autre ne répondit pas. Il referma doucement toutes les portes, puis s'en alla, bien persuadé qu'il retrouverait son Anglais endormi. Il prit une voiture et se fit conduire boulevard Malesherbes. Il demanda le prince ; on lui répondit que le prince était parti pour Saint-Denis, le matin, avec M. de Saint Ermond. Il monta alors au premier étage et se fit annoncer chez la comtesse. L'aventurière le reçut dans sa chambre, dont elle referma soigneusement les portes.

Après s'être assurée que personne ne l'entendait elle raconta à Pouschkoff leur émoi en lisant le récit de l'évasion des deux amis, et leurs préparatifs pour quitter la France aussi vivement que possible.

—C'est donc pour cela que Gérald a télégraphié ? demanda-t-il.

—Oui, et c'est pour cela que nous réalisons tout... Moi, j'ai toute ma fortune dans mon sac de voyage.

—Compris ! Je vais retrouver mon Anglais, et je ne le quitte plus d'une seconde... Mais avec quel plaisir j'apprendrais que ces deux Français ont été mangés par des anthropophages !

Et, sur ce souhait peu humanitaire, Pouschkoff prit congé de la comtesse et revint au Grand Hôtel. Quand il arriva devant la chambre de l'Anglais, il vit la porte ouverte. Il eut une souleure, mais le domestique lui remit une lettre, en disant :

—Votre ami s'est réveillé de lui même, il a demandé une voiture et est parti en laissant ce petit mot pour vous.

Le Russe lut :

“ Cher monsieur Pouschkoff,

“ Je me trouve un peu mieux et veux en profiter pour aller immédiatement à la Banque, d'où je vais retirer mes fonds. Veuillez prévenir ces messieurs que je les attends vers une heure pour négocier l'affaire au comptant.

“ Cordiale poignée de main. -

“ HARRY CORTENING,

“ de la maison Cortening and Cy., limited, de Glasgow.”

Cette lettre rassura complètement le coquin, qui redescendit dans la cour de l'hôtel pour guetter l'arrivée du prince Véréline.

Le prince arriva un peu avant une heure, furieux contre Pouschkoff, mais ce dernier n'eut pas de peine à le tranquiliser en lui apprenant le résultat de sa visite à Lisette Randon, le retour du bracelet, et la rencontre de l'acheteur anglais.

—Et ton Anglais, où est-il ? dit le prince enfin satisfait.

—Il va arriver. Voici le petit mot qu'il m'a laissé.

—Bon, dit Gérard, après avoir lu le billet. On prendra ce qu'il voudra donner.

Et les deux complices se mirent à fumer et à parler de leurs affaires en attendant l'acheteur promis.

Tout d'un coup le prince demanda :

—A propos, quelle espèce d'homme c'est-il, ton Anglais ?

—Un homme charmant, jeune... Mais vous le connaissez...

—Moi ?

—Oui, vous et M. de Saint-Ermond.

—Que me racontes-tu là, que nous connaissons ce... Harry Cortening ?

—Naturellement, puisque c'est de votre part qu'il est venu me trouver à Riga.

—Ah ça ! es-tu fou ? Je n'ai jamais vu ce Harry Cortening.

—Vous... ne l'avez... jamais... vu ?

Et Pouschkoff balbutia, en se frappant la poitrine :

—Imbécile ! je me suis laissé jouer !...

V — UN MALHEUREUX.

Lorsque, ce matin-là, M. de Saint-Ermond et Gérard étaient arrivés à l'usine, l'industriel était triste, absorbé, silencieux, chaque minute passée dans l'attente augmentait son impatience.

Vers dix heures, Gérard ne put y tenir et proposa :

—Si vous voulez bien, vous resterez ici ; moi, je rentre à Paris. De cette façon, qu'ils viennent à Saint-Denis, ou qu'ils se présentent boulevard Malesherbes, nous ne les manquerons pas.

—Oui... oui... partez... Je reste, répondit Saint Ermond avec indifférence.

Gérald parti, l'industriel causa un peu des travaux avec Jean Malais, puis il retomba dans sa rêverie. Il songeait maintenant à sa jeunesse et voyait tout à coup combien sa vie avait été inutile, une vie d'oisif, d'égoïste. Il n'avait jamais aimé la solitude ; et cependant, cela lui faisait du bien d'être seul : aucun visage indifférent ne troublait ses souvenirs. En ce moment, par suite des émotions fébriles qui le secouaient depuis quelques jours, un grand bouleversement se faisait en lui. Jusque-là, il avait trouvé, dans son égoïsme inconscient, de bonnes raisons pour excuser ses plus mauvaises actions. Aujourd'hui il se jugeait lui même avec sévérité, comme s'il s'était senti près de la mort. Il comprenait même, avec une lucidité parfaite, à quel point il avait été trompé par l'aventurière russe.

—Pour regagner l'argent que j'avais pris à ma fille, ils m'ont fait commettre une

infamie. Et cet argent, ces deux millions, je me les étais laissé prendre par une coquine...

Cette femme, arrivée jadis à Paris avec quelques bijoux, et quelques milliers de francs, il l'avait vue, la veille, compter les titres de sa fortune : il y en avait pour plus de deux millions.

—Quand ma fille apprendra tout cela, elle me maudira ! Que dira, que fera-t-elle, quand elle saura que Michel Thomeraïn était innocent ?... Ciel !... Lui !...

Il se redressa en poussant un cri d'effroi ; puis il resta debout, comme pétrifié, ne trouvant plus une parole. Un homme avait ouvert tranquillement la porte de la cabane, était entré et avait poussé le verrou ; c'était Michel Thomeraïn.

—Je vous demande pardon, dit-il tranquillement, de ne pas me faire annoncer ; mais j'ai dû profiter de la première occasion qui se présentait à moi de vous voir.

Saint Ermond balbutia :

—Est-ce bien vous ?

—Oui, ne tremblez donc pas ! Quand on fait ce que vous avez fait, il faut montrer un peu plus de courage... Il y a près d'une heure que je suis caché, de l'autre côté de la route, derrière un vieux mur. J'ai vu passer votre ami et associé, le prince Gérald Vérénine, et j'ai eu la force de ne pas me jeter sur lui. C'est que je voulais vous voir, vous d'abord, et en secret. J'ai attendu que vos ouvriers fussent partis, que vous fussiez seul... Et me voici !

—Que voulez-vous de moi, Michel ? demanda Saint Ermond humblement.

—Oh ! de vous ?... Rien, répliqua simplement Michel. Vous êtes le père d'une adorable fille que j'aime et respecte autant que je vous méprise. Car je ne vous hais point. Vous êtes un malheureux... Et, si vous n'étiez pas la cause de mes malheurs, peut-être même vous plaindrais-je ? Je le répète, je n'ai rien à vous demander, ni rien à exiger ; car aujourd'hui j'aurais le droit d'exiger !... Après notre entretien, vous ferez ce que votre conscience vous indiquera... Si je suis venu, c'est simplement pour vous dire que je connais aujourd'hui tous vos secrets, et que, dans quelques heures, ces secrets seront dévoilés par moi à la justice de mon pays. Si vous n'étiez pas le père de Suzanne, je me ferais justice moi-même...

Saint-Ermond fut secoué par un long frisson. Il voulut parler ; mais aucun son ne sortit de sa bouche. Michel Thomeraïn continua, accablant l'industriel par le récit des découvertes faites par lui en Russie, révélant que la comtesse était une voleuse, le prince un voleur et donnant le détail de leurs opérations frauduleuses.

Saint-Ermond n'essaya point de se défendre, il était accablé, il confessa que les bois dans les chantiers brûlés étaient pourris, sans valeur, placés là expressément pour être détruits par l'incendie, dans l'intention de frauder les compagnies d'assurances. Le jeune homme voulut encore parler de la comtesse :

—Assez !... assez !... s'écria l'industriel. Ne parlez plus de cette femme.

—Oh ! j'ai tout dit. J'ai voulu vous prévenir que ces affreux mystères étaient découverts et que rien désormais ne saurait entraver l'action de la justice...

—Ce n'est pas moi qui l'entraverai, dit sourdement le malheureux.

—Nos dispositions sont prises pour que, dans quelques heures, le prince Vérénine, sa sœur et ce Pouschkoff soient arrêtés. Nous avons eu pitié de vous à cause de votre fille... Nous avons voulu vous donner le temps de... fuir.

—Fuir ? prononça M. de Saint-Ermond avec un sourire étrange ; fuir ?... Oui, je fuirai...

Et, à voix basse, il ajouta :

—...Le déshonneur !

—Adieu, monsieur !

—Adieu, Michel !

L'ingénieur se leva, et il allait partir quand l'autre l'arrêta.

—Monsieur, dit l'industriel, je vais quitter... Paris... C'est bien ce que vous exigez de moi ?

—Je vous ai dit que je n'exigeais rien de vous. Faites ce que votre conscience vous indiquera.

—Oui, je vais partir... Je n'essaierai pas de lutter, malgré la facilité avec laquelle je pourrais le faire, étant riche et puissant... Je m'humilie devant vous, qui valez cent fois mieux que moi... Je ne vous reverrai jamais... et je ne reverrai jamais ma fille...

— Hélas ! prononça tristement Michel, je connais assez votre fille pour savoir qu'elle fera son devoir et qu'elle n'abandonnera pas son père malheureux.

— Je saurai trouver un endroit où ma fille ne viendra pas me rejoindre. Mademoiselle de Saint-Ermond restera donc seule à Paris... Voulez-vous me promettre, monsieur, que vous ne cesserez pas de l'estimer et de l'aimer ?

— Rien ne saurait changer, monsieur, les sentiments que j'ai toujours éprouvés envers mademoiselle Suzanne.

— Je vous remercie, monsieur, dit gravement Saint-Ermond. Maintenant, avant de quitter Paris, permettez-moi de vous demander une dernière faveur, comme si vous étiez mon ami... Ce mot vous blesse ; mais, que voulez-vous, je ne rentrerai pas chez moi, je ne reverrai pas mademoiselle de Saint-Ermond : je ne puis donc demander cette faveur qu'à vous...

— Parlez, monsieur !

— Vous direz à ma fille que je lui demande pardon du mal que je lui ai fait... Je le veux ! Je veux que ce soit vous qui lui disiez cela... Adieu, monsieur ! Je vous demande pardon, à vous aussi !

Michel sentit des larmes couler de ses yeux. Il fit un pas vers le malheureux. Et, brusquement, il lui tendit la main.

— Ah ! merci, merci ! s'écria M. de Saint-Ermond.

Il se baissa et embrassa la main de Michel.

— C'est pour ma fille ! dit-il. Adieu ! adieu ! Dans une heure j'aurai quitté Paris.

Michel se retira lentement, très ému, tandis que Saint-Ermond retombait accablé sur son siège. Cette prostration dura peu. D'ailleurs, les ouvriers revenaient, et bientôt Jean Malais entra dans le bureau.

— Qu'avez-vous donc ? demanda le nouvel ingénieur en voyant les traits bouleversés de son patron.

L'industriel répondit très tranquillement :

— Je suis un peu souffrant ce matin, mais cela va passer.

— Vous n'avez pas déjeuné ?

— J'irai tout à l'heure. Je veux écrire quelques lettres.

Et il se tourna vers le bureau.

— Je vous laisse, dit Jean Malais.

— Non, non, restez. Vous ne me gênez nullement, répondit M. de Saint-Ermond d'un ton très aimable.

Puis il mit son porte cigares sur la table et dit :

— Prenez donc un cigare, mon ami.

Lui-même se mit à fumer et commença d'écrire, comme si aucune préoccupation ne l'eût agité. La première lettre était adressée à Michel Thomerain.

“ Michel,

“ Je vous prie de conserver auprès de vous, quand vous reprendrez la direction de cette usine, M. Jean Malais, qui a commencé de relever la fabrique en suivant aveuglément tous vos plans et, d'ailleurs, malgré les accusations qui ont pesé sur vous, a toujours cru à votre innocence. Lui-même me l'a dit à diverses reprises.

“ Je n'ai rien à ajouter aux prières que je vous ai adressées ce matin.

“ Adieu pour jamais !

“ GUSTAVE DE SAINT-ERMOND. ”

La seconde était destinée au procureur de la République.

“ Monsieur,

“ Vous recevrez sans doute aujourd'hui ou demain la visite de M. Michel Thomerain, qui revient de la Nouvelle Calédonie, où il avait été injustement envoyé. Il vous apporte les preuves de son innocence. Je n'ai pas le temps de rentrer dans les longs détails au sujet de cette triste affaire ; mais, à cette heure suprême, je tiens à déclarer solennellement que ce que Michel Thomerain vous racontera est l'exacte vérité.

“ J'ai l'honneur de vous saluer.

CHEVALIER DE SAINT-ERMOND. ”

Il hésita un peu, regardant devant lui, les yeux vagues. Enfin, il commença sa lettre à Suzanne.

“ Ma chère enfant,

“ Tu apprendras aujourd'hui que l'innocence de Michel Thomerain est reconnue, et tu apprendras en même temps que c'est ton père qu'on aurait dû condamner au lieu de l'homme si noble, si loyal, que tu aimais et que tu aimes encore, comme tu es aimée de lui. C'est lui qui te demandera pardon, en mon nom, de tout le mal que je t'ai fait et de celui que je vais te faire. Je n'ai qu'un moyen de tout réparer, c'est de mourir. Je suis heureux de mourir ; car c'est la première fois que je ferai quelque chose d'utile et de bon. Tu vas savoir bientôt que ton père n'était digne ni de ton estime, ni de ton affection. J'ai été un mauvais époux, un mauvais père ; j'ai vécu stupidement, ne sachant pas voir où était mon vrai bonheur. Et maintenant, j'arrive à la catastrophe qui devait inévitablement terminer une vie aussi mal employée.

“ Adieu, je t'embrasse en te demandant encore de me pardonner, et de prier pour moi.

“ Ton père aussi malheureux que coupable,

“ GUSTAVE ”

Jean Malais le vit cacheter ces lettres avec le plus grand calme ; et, quand cela fut terminé, l'industriel se leva en souriant.

— Adieu, mon ami, dit-il à l'ingénieur en lui tendant la main.

— Adieu, monsieur... Mais, vous oubliez votre porte-cigares.

— Permettez-moi de vous l'offrir, mon ami, ainsi que cette caisse de cigares qui est sur mon bureau... Je ne reviendrai pas ici de quelques jours.

Il avait entièrement dominé son émotion et redevenait l'homme du monde correct, qui tient avant tout à la tenue.

Sa voiture attendait toujours sur la route. Il y monta en ordonnant de rentrer à Paris. Et son cocher se dit :

— Tiens ! Le patron semble plus gai que ces derniers jours.

A peine arrivé dans Paris, il fit arrêter sa voiture près d'une marchande de fleurs qui poussait sa charrette devant elle. Il descendit et demanda à la marchande combien elle voulait de toutes ses fleurs.

— Trente francs, monsieur.

— En voici soixante, ma bonne femme.

Et il fit jeter les fleurs en tas dans sa voiture ; puis il dit au cocher :

— Vous direz à mademoiselle que je lui envoie ces fleurs.

— Monsieur ne rentre donc pas ?

— Non. J'ai encore des courses à faire dans le quartier. Tenez, voici quarante francs, allez vite. En même temps, vous remettrez cette lettre à mademoiselle.

— Oh ! merci, monsieur.

Il poursuivit son chemin, ravi d'avoir donné un peu de joie à cette marchande, à son cocher, à Jean Malais :

— Un brave garçon, ce Jean Malais ! Celui-là du moins gardera un bon souvenir de moi... C'est moi qui l'ai tiré de la misère.

Il descendit lentement le faubourg Saint-Denis et arriva à la gare du Nord. Il se promena quelques instants dans cet énorme couloir où se pressent tant de voyageurs, regardant les guichets.

Il se décida pour un train de banlieue, afin de ne pas attendre ; et un peu après une heure, il prenait place sur une impériale, après avoir jeté ses deux autres lettres à la poste.

— Allons, dit-il avec un triste sourire, voilà un suicide qui fera du tapage.

VI — LE TRIOMPHE DE LA POLICE

La nouvelle de l'évasion des deux amis avait produit une grande sensation dans tout Paris, et principalement dans le quartier de La Chapelle, où l'on avait remarqué que cette évasion coïncidait avec l'absence de Bernier et de la veuve Thomerain.

Juliette Pélissier l'apprit dans la boutique de la frontière où elle faisait ses achats. Vivement elle acheta un journal et lut le récit qui avait tant impressionné M. de Saint-Ermond et le prince Véréline. Un sourire heureux se répandait sur son visage.

Elle compara la date de l'évasion à la date de la dépêche que Bernier lui avait adressée de Sydney : celle de la dépêche était postérieure. Donc, Michel et Martin étaient à cette époque en bonne santé, puisque Bernier disait : "Tout va bien. Attendez." Et elle avait des envies de rire, de crier son bonheur. Martin s'était échappé ; elle le verrait bientôt... Peut-être était-il déjà bien près de la France ?...

Les jours suivants, elle vécut dans une cruelle anxiété, qui avait bientôt succédé à sa joie. Chaque matin, il lui semblait impossible que la journée s'écoulât sans qu'elle reçut secrètement un message de Martin. Elle avait tout préparé pour partir promptement. Une seule chose l'inquiétait, c'est qu'elle avait toujours ces deux diamants que lui avait remis le prince Véréline ; elle ne savait où les lui renvoyer, et elle ne le voyait plus.

Enfin, un matin, elle entendit soudain dans l'escalier la grosse voix de Bernier. Elle resta immobile, devint toute pâle ; et lorsqu'on frappa, elle ne put rien répondre. On frappa encore ; la nourrice alla ouvrir et Bernier parut avec la veuve Thomerain.

Inconsciemment, Juliette demanda :

—Et Martin ?

—Ah ! voilà bien les femmes ! dit Bernier, en riant. Embrassons-nous, d'abord ; et, après cela, on te donnera des nouvelles de ton mari.

Déjà elle était tombée dans les bras de madame Thomerain, et les deux femmes sanglotaient ; la veuve disait :

—Nous sommes venus en avant, pour que vous n'ayez pas une trop forte émotion ; mais Martin et mon fils arriveront tout à l'heure.

—Ils sont à Paris ?

—Oui ; et vous les verrez aujourd'hui.

—Mais quand ?

—Dès qu'ils auront terminé certaines affaires importantes... Ils viendront ici.

—Oui, je comprends, dit la jeune femme ; il faut que ce soit des choses graves qui aient empêché Martin de venir embrasser son enfant...

—Et la mère de cet enfant ! cria Bernier, qui avait pris le mioche et le faisait sauter, pour cacher son émotion. Ah ! en voilà encore un à qui j'aurai le droit de donner des calottes, sacrebleu.

Le vieux contre-maître se mit à rire, en songeant tout d'un coup à ces méchantes gens qui prétendaient autrefois qu'il n'aurait personne pour le soigner dans sa vieillesse.

Le reste de la matinée fut vite passé. Bernier se promenait de long en large dans son appartement, heureux de se retrouver chez lui. La veuve s'occupait de l'enfant ; et, de temps en temps, Juliette allait à la porte, écoutant les moindres bruits. Vers midi et demi, la jeune femme, qui était penchée par-dessus la balustrade, poussa un grand cri. Martin Pélissier, arrivait, bondissant sur les escaliers.

—Ma Juliette !

—Mon Martin !

Il la prit dans ses bras et la tint longtemps, la couvrant de caresses, balbutiant au milieu de ses larmes :

—Ma chérie... ma Juliette !

Ensuite, elle le fit entrer ; et il se mit à genoux devant l'enfant que tenait Bernier. Il lui embrassait les joues, les mains, les pieds ; et, comme l'enfant souriait bonnement, il lui dit gravement :

—Bonjour, monsieur Pélissier.

Il fut interrompu dans ses effusions par l'arrivée de Michel, qui revenait très triste, de son entrevue avec M. de Saint-Ermond. L'ingénieur embrassa tendrement la jeune femme et dit :

—C'est à Martin que nous devons notre évasion ; je l'aime comme un frère et je vous aimerai comme une sœur.

—Très bien dit, déclara Martin. Et maintenant, aux affaires sérieuses. Tu as vu ce... malheureux ?

—Oui. Il m'a fait pitié ! Plus tard, je vous raconterai cela... Que je vous dise simplement qu'il part.

— Alors, nous n'avons plus à nous occuper que de ce gredin de Véréline.

— Véréline ! s'écria Juliette. Ce misérable a osé m'insulter... Il a osé m'envoyer ceci, mes bons amis.

Au moment où Martin ouvrait l'écrin, que lui tendait Juliette, on frappa violemment à la porte, et une voix rude prononça :

— Ouvrez, au nom de la loi !

Martin dit gaiement :

— Ça, je m'y attendais ; car j'ai bien vu qu'on me filait, lorsque je suis venu ici. Ne nous troublons pas, mes amis, et laissez moi répondre... Et surtout, sois calme, mon bon Michel.

Puis il alla à la porte, où l'on frappait encore. Une dizaine d'hommes étaient sur le palier, et en tête le chef de la Sûreté et le commissaire de police du quartier. Martin les salua très poliment.

Le chef de la Sûreté dit brusquement :

— Vous reconnaissez être le nommé Martin Pélissier ?

— Parfaitement, monsieur, ex-matricule 4032, ex-ouvrier de la transportation, spécialement détaché à l'horigerie, de même que vous êtes le chef habile de la grande police française, l'homme qui écrit de si jolies lettres et manque si bien les assassins...

— En vertu du mandat d'amener que j'ai contre vous, je vous arrête, dit sèchement le magistrat.

Puis se tournant vers Michel :

— Vous reconnaissez être le nommé Michel Thomerain ?

— Oui, monsieur, dit Michel.

— Michel Thomerain, je vous arrête au nom de la loi. Les agents ont signalé votre passage à St-Petersbourg, votre départ pour Riga et de Riga pour Berlin et Paris. Ce matin, pour mieux nous dépister, vous avez quitté votre mère en sortant de la gare du Nord. Vous avez suivi le faubourg Saint-Denis, et vous êtes venu tout naturellement sur le lieu où vous aviez accompli votre épouvantable forfait. On vous a vu, caché derrière une muraille, épiant les allées et venues des ouvriers qui relèvent l'usine de M. de Saint-Ermond. Est ce exact ?

— Parfaitement exact, dit Michel avec un sourire ironique. J'admire l'habileté de vos agents, monsieur. J'ajouterais, seulement, que cette habileté est souvent mise en défaut ; car, lorsque je suis entré dans le bureau dont vous parlez, il y avait une peronne que je voulais voir... et que j'ai vue. Et, si votre agent avait, ce qui est élémentaire, écouté à la porte, au lieu de courir vous avertir, il aurait appris bien des choses que vous ignorez.

— C'est bien dit le chef, vous vous expliquerez devant le juge : Puis se retournant vers Martin Pélissier il continua :

— Quant à vous, vous n'avez pas voyagé avec vos amis. Vous avez voyagé avec ce négociant, que vous ne quittez que rarement... Vous prépariez évidemment quelque nouvelle escroquerie. Enfin, vous êtes descendu au Grand Hôtel, avec ce négociant... Et vous avez profité du premier moment où il vous a quitté, pour vous échapper... Vous avez sauté dans une voiture, qui vous a mené ici. Seulement, en route, vous avez enlevé vos petits favoris rouges...

— Voulez-vous que je les remette ? Je les ai dans ma poche.

Et Martin enleva de sa poche deux petits favoris, qu'il appliqua immédiatement sur ses joues ; il dit :

— J'ai l'honneur de vous présenter Harry Cortening, de la grande maison Cortening and Co. de Glasgow.

Il y eut un fou rire qui gagna tous les assistants, excepté le chef de la Sûreté, qui haussa les épaules, son geste favori, et qui dit aussitôt :

— Est ce que vous n'avez pas autre chose dans la poche de votre veston ?

— Si, un petit écrin, dit tranquillement Martin. Cela ne saurait avoir rien d'étonnant, puisque je suis bijoutier.

— Voulez-vous me le donner ?

— Avec plaisir. Le voici.

Juliette s'avança, en disant :

— Mais, c'est à moi, ces bijoux.

Martin l'arrêta :

—Tais-toi, Juliette.

—Vous dites que ces bijoux sont à vous ? demanda le chef de la Sûreté se tournant vers elle.

Martin dit vivement :

—Juliette, ne réponds rien. Mais le chef de la Sûreté va te dire d'où viennent ces bijoux, puisqu'il sait tout. Je te défends de prononcer un seul mot.

—Répondez moi, madame ! dit sévèrement le magistrat.

Elle secoua la tête et montra Martin.

—J'obéis à mon époux, murmura-t-elle avec un sourire moqueur.

—Et c'est au nom de la loi, monsieur, reprit le bijoutier : La femme doit obéissance à son mari.

—Eh bien ! dit froidement le magistrat, puisque madame refuse de nous répondre, nous l'arrêterons ; et elle sera bien forcée de nous dire alors comment ces diamants se trouvent entre ses mains.

Il s'adressa ensuite à Martin :

—Vous les connaissez peut-être ?

—Si vous voulez me permettre de les voir une seconde fois ?

Le chef de la Sûreté plaça l'écrin à une légère distance de Martin, qui réfléchit un peu, puis dit :

—Je parie, monsieur, que vous avez deviné d'où viennent ces diamants ?

—En effet, ils viennent d'une rivière de diamants, qui était exposée, il y a plus d'un an, à la devanture d'un magasin de la rue de la paix. N'est-ce pas cela, monsieur ?

—C'est tout à fait cela, répliqua Martin, avec le plus grand calme ; c'était ces deux diamants qui formaient le centre de la rivière.

—Est ce possible ! balbutia Juliette.

—Oui, ma chérie, déclara Martin. Je les reconnais.

La jeune femme poussa un cri de rage, et levant ses bras au ciel :

—Ah ! je comprends tout, maintenant. Oh ! le misérable ! le misérable ! Et il osait ! Oh ! c'est affreux...

—Tais-toi, Juliette. N'ajoute pas un mot. Tu ne parleras que lorsque je te le dirai.

La voix de Martin était devenue très grave. Le jeune homme dit alors :

—Vous nous arrêtez ; nous sommes prêts à vous suivre.

—Madame et monsieur, dit le magistrat à la veuve et à Bernier, veuillez ne pas bouger d'ici ; le juge d'instruction vous fera appeler aujourd'hui.

—Nous vous suivrons aussi, déclara la mère de Michel en se levant

Martin se plaça de lui même entre deux agents, en faisant signe à Michel d'accepter tout avec patience.

—Et maintenant, où nous mène-t-on ?

—Au Grand-Hôtel, monsieur le bel esprit.

—J'allais vous en prier.

VII — DÉPLORABLES ANTÉCÉDENTS

Une énorme foule s'était formée dans la rue ; le bruit s'était vite répandu que la police avait habilement capturé les deux évadés de Nouméa. Le concierge avait dû fermer sa porte, pour ne pas voir sa maison envahie.

Le chef de la Sûreté envoya chercher des voitures. Au bout de quelques instants, la porte s'ouvrit ; et on vit une demi douzaine de voitures rangées le long du trottoir. Chacun des prisonniers lut placé avec trois agents ; Bernier et madame Thomerain montèrent dans la dernière voiture.

On arriva assez rapidement devant le Grand-Hôtel. Lorsqu'on descendit, Martin Pélissier, après avoir consolidé ses petits favoris, s'inclina et dit :

—Monsieur le chef de la Sûreté, je vais vous demander une chose, c'est de ne pas me démasquer trop brusquement. Et, en échange, je vous apprendrai des choses .. mais des choses qui vous empêcheront de dormir.

Le magistrat ne l'écoutait pas ; il s'était précipité dans le bureau de l'hôtel, en demandant :

—La clef de la chambre de M. Harry Cortening.

Il monta rapidement les escaliers, suivi par les agents qui conduisaient Martin, Michel et Juliette, tandis que la veuve et Bernier jugeaient prudent de rester dans la cour.

Le chef de la Sûreté avait beau marcher vite, Martin, malgré les efforts des agents, qui voulaient le retenir un peu, arriva en même temps que lui dans le couloir où était située sa chambre.

—Monsieur, dit-il, je vous en prie, écoutez-moi ; ma chambre a deux issues : ma porte, devant laquelle vous êtes, et celle-ci qui appartient à un logement communiquant avec le mien. Par grâce, faites garder cette seconde porte ; car, c'est par là que mes traces de diamant pourraient s'échapper.

Et, en même temps, il montrait la porte de la chambre de Pouschkoff ; comme les agents remplissaient le couloir, cette porte se trouva naturellement gardée. Déjà le chef de la Sûreté était entré dans la chambre de Martin. Le jeune homme, d'un coup sec, se dégagea des deux agents qui le tenaient et se précipita vers la porte de communication. Il ouvrit brusquement et dit :

—Pincés, mes bons amis !

C'était juste le moment où l'ancien précepteur disait à son maître, le prince Gérard Vérénine : " Inbécile !... Je me suis laissé jouer ! "

Machinalement, sans dire un seul mot, le prince se leva et courut à la porte de sa chambre ; il allait se jeter au dehors, mais Martin dit :

—Inutile, mon prince, toutes les issues sont gardées.

Malgré cela, le prince voulut sortir. Et quand il vit les agents, il devint blême et resta comme pétrifié. Pouschkoff n'avait pas bougé de sa chaise. Il regardait Martin avec effarement, supposant que ce devait être quelque agent de la police secrète.

Le chef de la Sûreté n'avait eu qu'à voir le trouble des deux hommes pour se dire :
" Voilà des gens qui n'ont pas la conscience tranquille. "

Maintenant, Michel et Juliette étaient aussi entrés ; et la jeune fille s'écriait en montrant le prince :

—C'est ce misérable !

A cette apostrophe Gérard devint encore plus blême. Quand à Pouschkoff, il ne comprenait plus, il attendait avec la philosophie du sage que les plus grandes catastrophes ne sauraient éprouver.

Martin fit encore signe à Juliette de se taire ; puis il se tourna vers le chef de la Sûreté et dit gravement :

—Monsieur, je cesse maintenant de plaisanter, car il faut que je lave mon honneur, et c'est une chose avec laquelle je ne plaisante jamais. Je vous demande donc de vouloir bien m'écouter... et vous aussi, monsieur le prince russe et votre complice Pouscharoff.

A ce nom, le gros homme eut une secousse. Il prononça doucement :

—Ç.. y est.

Puis, essayant de se défendre :

—Vous vous trompez, monsieur Cortening; je m'appelle Pousehkoïf.

—Vous ne vous appelez pas plus Pouschkoïf que je m'appelle Cortening ! cria Martin d'une voix tonnante, en arrachant ses favoris... Je m'appelle... Mais, on vous dira cela tout à l'heure. M. le chef de la Sûreté me connaît ; c'est vous qu'il ne connaît pas. Et je vais vous présenter à lui, avec tous vos certificats de bonne conduite...

—Vous êtes le chef de la Sûreté ? dit vivement le prince. En ce cas, monsieur, permettez moi de vous demander comment vous êtes mêlé à de telles plaisanteries... Je ne comprends rien à toutes ces insultes... Sachez, monsieur, que je suis le prince Gérald Vérénine, et je vous ferai repentir...

—Vous êtes un escroc ! dit tranquillement Martin... Ah ! pas de mouvement de colère, s'il vous plaît ! vous voyez que nous sommes en nombre. J'ai pris la précaution de me faire arrêter, pour arriver ici avec un nombre d'agents qui rendit toute tentative de fuite impossible. Sans compter que je vous étoufferais de mes deux mains, si vous osiez bouger.

Tout cela était dit avec tant de calme et de mépris que personne ne reconnaissait le joyeux Martin Pélissier. Le chef de la Sûreté observait tout, se demandant *enfin* s'il n'y avait pas sous tout cela une erreur judiciaire.

—Monsieur, dit Martin, s'adressant de nouveau à lui, je vous dénonce ces deux hommes comme coupables non seulement d'escroqueries innombrables mais aussi des crimes dont mon ami Michel Thomerain et moi nous avons été accusés, je prends la preuve à l'appui de tout ce que j'avance.

Pouscharoff poussa un grognement sourd, tandis que Gérald laissait échapper un cri de rage.

Puis s'adressant à Gérald il continua :

—Ah ! gredin ! Si tu n'étais pas un voleur, comme je te provoquerais avec joie ! Et comme je te tuerais bien !...

Et Martin fit un geste menaçant vers le prince, qui recula en tremblant.

—Il ne t'avait pas suffi de me faire condamner ! Par un raffinement barbare, tu aurais voulu m'enlever ma femme... Misérable !... Ah ! la colère m'étouffe... Tiens, parle maintenant, Juliette... Je ne sais plus ce qui s'est passé, mais j'ai deviné... Parle !

Juliette s'avança, le bras tendu vers Gérald et dit :

—Depuis que j'étais seule, cet homme s'attachait à mes pas... Et moi, j'avais la faiblesse de l'écouter, parce qu'il me parlait sans cesse de l'innocence de Martin Pélissier, parce qu'il trouvait mon enfant beau... Enfin, il y a quelques jours, j'ai compris... Cet homme a osé m'insulter... Il a osé m'envoyer ces diamants que vous avez trouvés ce matin...

—Et moi, reprit Martin, je jure que ces diamants faisaient partie de la rivière qui a été volée dans le magasin de la rue de la Paix !...

Gérald ferma les yeux ; tout son corps se raidit dans une secousse terrible. Jusque-là, il avait espéré qu'il pouvait se défendre, malgré les accusateurs de Martin. Mais, comment se défendre contre cette preuve si nette, si accablante ? Dans son anxiété des derniers jours, il avait oublié ces diamants. Et, maintenant, il se disait qu'on retrouverait facilement le magasin de bijouterie, où il les avait fait monter en dormeuse, où il avait donné un faux nom, ce qui serait une charge de plus.

Pouscharoff n'écoutait plus rien ; il proférait des grognements furieux. Il enrageait d'avoir été si bien joué depuis huit jours. Parfois, il regardait son maître, comme pour lui demander un conseil.

—Messieurs, dit tout à coup Gérald, d'un air hautain, je ne répondrai qu'une chose, c'est qu'il est bizarre de voir un gentilhomme comme moi et son fidèle serviteur insultés par un drôle échappé du bagne, sans que personne lui impose silence. Quant à moi, je n'ajouterai pas un mot. Je vous prie simplement de me mener devant le procureur de la République !

Michel, qui avait froidement assisté à toute la scène, sans prononcer un mot, s'avança et dit :

—Je crois, en effet, que c'est seulement devant le procureur de la République que cette triste affaire doit avoir son dévouement.

Le chef de la Sûreté réfléchit quelques instants, puis déclara :

—Monsieur, quelque étranges que soient toutes les accusations de Martin Pélissier, je suis forcé de reconnaître qu'elles semblent justes. En conséquence, vous allez me suivre au Palais avec votre ami.

Il fit signe à quatre agents qui vinrent se placer aux côtés de Gérauld et de Pouscharoff. A ce moment, le prince adressa quelques mots en langue russe à son ancien précepteur. On ouvrit la porte de la chambre, et toute la bande sortit peu à peu. Le prince et Pouscharoff avaient été emmenés les premiers.

Comme il l'avait fait pour l'appartement de Bernier, le chef de la Sûreté laissa deux agents dans la chambre de Pouscharoff et de Martin. Mais, au moment où il leur donnait ses dernières instructions, il entendit le bruit d'une querelle dans le couloir. Il y courut et aperçut quatre hommes à terre tandis que, dans le fond, Gérauld et Pouscharoff enjambaient la rampe de l'escalier. Les deux misérables, qui semblaient soumis, s'étaient révoltés tout à coup, et, renversant leurs gardiens, avaient pu s'échapper. En vain Michel et Martin essayaient-ils de se dégager. Eux, on les tenait solidement. Et, d'ailleurs, à cause de Juliette, ils étaient forcés de se montrer doux.

—Mais, tonnerre ! criait Martin, poursuivez-les donc !

—Poursuivez-les donc ! répéta le chef de Sûreté, en s'élançant lui-même vers l'escalier.

Gérauld avait dit à Pouscharoff, au moment où les agents se plaçaient auprès d'eux :

—Tout à l'heure, échappons nous, au risque d'être tués. Passe chez ma sœur pour la prévenir ; elle a sa fortune toute prête. Nous nous rejoindrons en Angleterre.

Et dès qu'on s'était mis en marche, Gérauld, se baissant soudain, avait mordu au bras un des agents, tandis qu'il envoyait un coup de pied dans le ventre de l'autre ; machinalement, les deux agents de Pouscharoff avaient voulu secourir leurs camarades ; et, dans ce trouble, les deux bandits avaient pu facilement s'échapper. Gérauld comptait filer aisément sous la colonnade de l'hôtel, sauter dans une des nombreuses voitures qui stationnent sur le boulevard, et quitter promptement Paris. Ce plan, si simple et si audacieux, semblait devoir réussir, car les deux misérables étaient arrivés sous la colonnade avant que les policiers stupéfaits se fussent mis à leur poursuite.

Déjà ils touchaient au boulevard, quand un homme et une femme se dressèrent devant eux. C'étaient Bernier et la veuve Thomerain. Les deux vieux amis comprirent ce qui avait dû se passer. D'ailleurs, à ce moment, éclata le cri : " Arrêtez-les ! "

Gérauld dit sourdement :

—Livrez-moi passage, ou je vous tue !

—Non, vous ne passerez pas ! dit énergiquement la veuve.

Gérauld se jeta sur elle, tandis que Pouscharoff essayait de bousculer Bernier. Le contre-maître, malgré sa petite taille, ne plia pas sous l'attaque, et, se baissant, prit une des jambes de Pouscharoff ; l'énorme Russe s'étendit sur le sol en jurant. En même temps, la veuve, repoussant Gérauld contre le mur, l'y tenait écrasé, avec une indomptable énergie. Les policiers arrivaient. Gérauld, dans un dernier effort, parvint à se dégager ; mais, comme il essayait encore de fuir, Michel, d'un seul soufflet, l'étendit à terre auprès de son complice.

VIII — SPÉCULATION MANQUÉE

Ce matin là, ainsi qu'elle le faisait tous les jours, Suzanne, en se levant, avait lu attentivement les nouvelles de l'étranger ; elle espérait qu'on signifierait bientôt la présence de Michel dans un pays voisin de la France...

Depuis cette dernière visite, qu'ils avaient faite en bande à l'usine, le prince ne lui avait plus adressé la parole, la comtesse semblait moins affectueuse ; M. de Saint-Ermond, au contraire, n'avait jamais été aussi doux, aussi tendre pour elle. Tout un changement se faisait en lui, sous l'empire d'une pensée fixe il se disait qu'il était horriblement injuste de faire souffrir Suzanne plus longtemps. Aussi était-il résolu à se tuer, dès que sa situation deviendrait désespérée. Et comme, chaque jour, il se disait que l'heure de sa mort avait peut-être sonné, il montrait à sa fille une tendresse à laquelle elle n'était pas accoutumée. Il lui montrait même plus de confiance. Sans en rien dire à Gérauld ni à la comtesse, il avait remis tous les titres de sa fortune entre les mains de Suzanne. Il lui avait dit :

—Je suis absent une partie de la journée, on pourrait me voler : je te confie la garde de notre argent... de ton argent. Et tu n'en diras rien.

Suzanne avait caché tout cela dans son secrétaire, heureuse de voir le changement de M. de Saint-Ermond, et pensant : " Pourquoi n'a-t-il pas été toujours ainsi ? Que d'années de bonheur vrai nous avons perdues ! "

Après avoir reconduit Pouscharoff ce matin gros de surprise, la comtesse s'était rendue dans le salon où elle parut contrariée de voir Suzanne, maîtrisant son impatience. Elle dit gracieusement à Suzanne :

— Il faudra vous contenter de déjeuner encore avec moi seule, mon enfant. Votre père est retenu à l'usine.

Le repas fut silencieux ; la comtesse attendait avec une impatience fébrile le retour de son frère. Suzanne était très préoccupée. Lorsqu'elles quittèrent la salle à manger, les deux femmes, instinctivement, allèrent se placer à une fenêtre du salon. Presque aussitôt elles virent arriver la voiture de M. de Saint-Ermond, remplie de fleurs. Suzanne appela sa femme de chambre, et elle descendit avec une joie enfantine, suivie de la comtesse qui haussait les épaules. La jeune fille arrivée dans la cour, plongea ses bras au milieu des gerbes de fleurs.

— C'est pour moi, n'est-ce pas ?

— Oui, mademoiselle, dit le cocher, et voici aussi une lettre pour vous.

— Donnez vite !

Elle l'ouvrit, vit seulement le mot : mourir, poussa un cri terrible et tomba évanouie.

La comtesse, sans songer à la secourir, voulut prendre la lettre ; mais, comme le cocher et la femme de chambre étaient là, elle n'osa pas l'enlever des mains de Suzanne. Elle vit seulement les premiers mots, comprit que Saint-Ermond s'était tué parce que l'innocence de Michel était reconnue... Elle eut la force de dire :

— Je vais chercher mes flacons de sels.

Et elle remonta. Les deux domestiques avaient transporté Suzanne sur le canapé dans le salon et essayaient de la faire revenir à elle.

Pendant ce temps, la comtesse mettait rapidement son chapeau et son manteau ; puis, son sac de voyage à la main, elle quittait doucement l'appartement.

— Qu'ils s'arrangent comme ils voudront ! prononça-t-elle. Moi, je décampe...

Elle monta dans la première voiture qui passait.

— Où faut-il mener madame ? demanda le cocher.

— A la gare St Lazare répondit-elle.

Elle était très calme quand elle descendit de voiture. Elle prit le train de une heure cinquante. Et elle s'installa, sans la moindre inquiétude, dans le coupé qu'elle avait pris. Tandis qu'elle s'éloignait de Paris, elle passa en revue l'existence si bizarre qu'elle y avait menée. Elle arriva à cette conclusion :

— Quel imbécile que ce Saint-Ermond !

Ce fut la seule parole de regret qu'elle accorda à ce malheureux ; puis, bercée par le train, elle s'endormit.

Lorsque Suzanne revint à elle ; sous les efforts des deux domestiques et, tenant la lettre de son père dans sa main crispée, elle n'osait pas la lire. Elle interrogeait le cocher sur tout ce qu'avait dit son père ; et elle murmurait :

— Mais non, ce n'est pas possible !

Les deux domestiques la regardaient avec stupéfaction, ne comprenant pas.

Elle eut cependant le courage de lire la lettre en entier :

— Oh ! s'écria-t-elle, j'arriverai peut-être à temps... Je l'empêcherai de se tuer...

Mon pauvre père !

Comme elle allait monter en voiture qui n'avait pas été dételée, un employé de chemin de fer, se présentant d'un air embarrassé.

— Que voulez vous, monsieur ? lui demanda Suzanne en tremblant.

— Madame... mademoiselle, balbutia l'employé, c'est bien ici qu'habitait monsieur de Saint-Ermond ?

— Oui... Eh bien ?

— On pense que ça doit être lui, parce qu'on a trouvé, dans la poche de son paletot, des cartes à son nom...

— Achez .. des cartes... son paletot...

— Oui. Ce malheureux est tombé de l'impériale d'un train, au moment où un express arrivait en sens inverse.

— Oh ! mon Dieu ! murmura Suzanne, éclatant en sanglots.

— Et il est mort l'acheva l'employé, n'ayant pas l'énergie de donner de plus longs détails.

Suzanne se releva, en demandant :

—Où est-il ?

—Il est encore à la gare... On m'a envoyé pour prévenir...

—C'est bien, j'y vais, dit la jeune fille sans trembler. Vous allez m'y mener, mon ami.

Et, avec une énergie sauvage ; elle monta dans sa voiture, prenant avec elle l'employé qui était venu la prévenir, et dit :

—Allez à la gare du Nord.

Pendant que la malheureuse Suzanne se rendait à la gare, une scène d'un autre genre se passait au palais de Justice, dans une chambre où étaient réunis les trois magistrats qui avaient conduit l'affaire du vol des diamants et de l'incendie de l'usine de Saint-Ermond : on venait justement d'apporter la nouvelle de la mort de l'industriel, au même instant, on apporta une lettre au magistrat ; il la lut et dit au mé-nager du chemin de fer :

—En effet, voici une lettre où ce malheureux m'annonce sa résolution. Et vous l'avez vu... mort ?

—Oui il vient d'être ramassé de dessous les roues d'un express.

Les trois magistrats se regardèrent quelques instants, d'un air furieux. Au fond, chacun d'eux rendait les deux autres responsables de ces deux erreurs judiciaires. Le procureur résuma leur opinion :

—Voilà une affaire bien désagréable, dit-il.

Le juge d'instruction et le chef de la Sûreté approuvèrent respectueusement.

—Tout est bien clair, maintenant, reprit le procureur ; et, si nous conservions le moindre doute, la façon dont ces deux Russes ont essayé de s'échapper nous prouverait qu'ils sont coupables... Enfin, qu'on fasse venir tout le monde ; je n'aurai pas le temps de les voir chacun en particulier, et je veux que l'affaire soit entièrement éclaircie en une fois !

Quelques instants après, on introduisait, dans le cabinet du procureur, Gérard, Pouscharoff, Michel, Martin et Juliette, tous les cinq sous la garde d'agents. La veuve Thomerain et Bernier venaient en arrière, libres. Le procureur prononça :

—Asseyez-vous tous. Avant d'arriver à cette explication finale, je désirais m'entretenir avec M. de Saint Ermond dont le témoignage me semblait indispensable... J'apprends à l'instant que M. de Saint-Ermond s'est tué.

—O mon Dieu ! s'écria Michel. Je comprends, maintenant, ce que signifiaient ses dernières paroles.

—Vous aviez donc revu M. de Saint-Ermond ?

—Oui, monsieur, ce matin. Poussé par un sentiment que vous comprendrez sans peine, j'ai tenu à prévenir mon ancien patron qu'il allait être accusé ; je voulais lui laisser le temps de fuir, car ce n'est pas lui qui me semblait le plus grand coupable... Hélas ! sa mort me cause une cruelle douleur !

—Voici la lettre qu'il m'a adressée avant de mourir.

Le procureur lut la lettre et reprit :

—Maintenant, monsieur Thomerain, je vous écoute.

Michel montra Martin et dit :

—La mort de M. de Saint-Ermond me bouleverse à tel point, monsieur, que je vous demanderai la permission de laisser mon ami parler pour moi... Je ne pourrais pas... je n'en aurais pas la force...

Gérard eut une seconde d'espoir.

—Comment ! s'écria-t-il, vous hésitez ? Vous étiez si triomphant, ce matin !

—Taisez-vous, dit le procureur sévèrement. Vous tenez absolument à ne plus rien dire, monsieur Thomerain ?

—Oui, monsieur, répliqua Michel. S'il ne s'agissait que de ce misérable, j'éprouverais une joie bien naturelle à le démasquer ; mais il me serait trop pénible d'accuser un homme que j'aurais voulu aimer...

—Alors, parlez, monsieur Pélissier.

—Soit, monsieur. Je vais donc vous prouver que mon ami est aussi innocent que vous venez de reconnaître que je le suis. L'individu qui a mis le feu à l'usine de Saint-Denis est ce gros homme qu'on appelle Pouschkoff et qui s'appelle réellement Pouscharoff. Il n'a d'ailleurs été, dans tout cela, que l'instrument du prince Véréline... Je ne

veux pas ajouter : et de M. de Saint-Ermond, car je crois que dans cette triste affaire, il a été la dupe plutôt que le complice de ces deux gredins.

Alors, Martin commença l'exposé des faits qui établissaient surabondamment l'innocence de Michel, tandis que Gérard trépassait de rage.

Quand il eut bien expliqué la spéculation des bois pourris remplaçant le stock acheté par Michel, Martin ajouta :

—Vous vous souvienez sans doute de ce portefeuille marqué d'un M. et de cette boîte d'allumettes, dont on s'était servi contre mon ami. Fouillez ce misérable, et vous trouverez un portefeuille et une boîte semblables.

Pouscharoff fut tellement stupéfait, qu'il l'opposa pas la moindre résistance ; et, une fois que la boîte et le portefeuille eurent été remis au procureur, Martin continua :

—Comme vous ne semblez pas comprendre, monsieur le coquin, je vous dirai que l'on vous filait à Saint Pétersbourg, tandis que vous achetiez tout cela.

Gérald prononça en russe :

—Triple crétin ! Triple idiot !

Martin devina le sens de ces paroles aux regards furieux du prince.

—Ne l'insultez donc pas ! lui dit-il. Vous ne valez pas mieux que lui ! Avec votre sœur, vous faites un joli trio !

Gérald sourit dédaigneusement ; puis, s'adressant avec insolence aux magistrats :

—Est-ce que cette plaisanterie va durer longtemps, messieurs ? Est-ce que vous ajoutez foi à tous les mensonges accumulés par ces deux échappés de Nouméa ?

Michel eut un mouvement d'indignation, et il allait sans doute se jeter sur le drôle, quand le procureur de la République l'arrêta par ces mots :

—Ne frappez pas cet homme, monsieur Thomerain : ce serait indigne de vous !

Puis, d'une voix solennelle, il ajouta :

—Messieurs, vous avez été victimes, l'un et l'autre, d'une cruelle erreur, que la justice réparera avec éclat. Allez, rentrez tranquilles chez vous. Je me charge d'apprendre à tous vos concitoyens que vous n'avez jamais cessé de mériter leur estime. Au revoir.

—Toutes ces belles phrases viennent un peu tard, prononça l'incorrigible Martin.

Le procureur eut l'air de ne pas entendre, et, se tournant vers Gérard et Pouscharoff :

—Je vous maintiens tous les deux en état d'arrestation.

—Et moi, cria gaiement Martin, je vous offre nos deux numéros matricules de Nouméa... avec un mot de recommandation pour le directeur.

IX — TOUT S'OUBLIE

Quand les trois magistrats furent seuls, ils se regardèrent d'une façon lugubre ; et le procureur répéta encore les mots qui traduisaient sa pensée :

—Une bien désagréable affaire !

Gérald et Pouscharoff avaient été menés au Dépôt, le prince affectant toujours le plus grand dédain et Pouscharoff grognant que tout cela allait causer un incident diplomatique.

—Maintenant, dit le procureur, nous n'avons plus qu'à nous rendre à la gare du Nord, pour constater la mort de M. de Saint-Ermond.

Lorsque les magistrats entrèrent dans la salle où avait été déposé le cadavre de M. de Saint-Ermond, ils virent Suzanne qui pleurait, agenouillée ; et, malgré leur indifférence de magistrats, ils éprouvèrent un grand sentiment de pitié pour cette malheureuse jeune fille qui, dans une même journée, perdait son père et allait apprendre que cette mort était causée par le déshonneur. Le procureur s'approcha doucement de la jeune fille et dit :

—Voulez-vous me permettre de vous conduire hors d'ici, mademoiselle ? Il est nécessaire que nous procédions à certaines constatations auxquelles il vous serait pénible d'assister.

Suzanne se leva lentement et répondit d'une voix ferme :

—Faites votre devoir, monsieur ; mais permettez-moi de ne pas m'éloigner. J'ai si peu de temps désormais à passer près de lui !

Elle se retira un peu et s'assit dans un coin de la pièce, tandis que les magistrats s'approchaient du cadavre.

Le mécanicien du train, qui avait écrasé le malheureux, fit sa déposition :

— Nous arrivions en grande vitesse, quand j'ai vu un homme sauter de l'impériale d'un train qui venait en sens inverse... Je n'avais plus le temps de renverser la vapeur... Le malheureux est tombé sur notre voie... Le chasse pierre de la machine l'a frappé si brusquement qu'il a été rejeté en dehors des rails... Je me suis penché et je l'ai vu... Il était mort sur le coup... Au moins, il n'a pas souffert.

Grâce à cela, le corps de M. de Saint-Ermond n'avait pas été broyé. Il avait seulement une effroyable blessure au haut de la poitrine. Et, dans la mort, son visage avait conservé cette expression de froideur qu'il avait jadis.

— Cet homme est mort bien courageusement, dit le procureur.

Suzanne regardait toujours, pleurant lentement, avec de petits sanglots qui l'agitaient tout à coup. Les magistrats continuaient leurs constatations rapidement ; la lettre de M. de Saint-Ermond rendait toute enquête inutile. Cependant on parla de porter le cadavre à la morgue ; mais alors Suzanne se redressa :

— Oh ! pas cela ! s'écria-t-elle avec énergie. Mon père est mort... Il s'est tué... Il vous l'a écrit, comme il me l'a écrit à moi-même, en donnant les raisons qui le poussaient à se suicider... Maintenant, il est à moi... On n'a pas le droit de me l'enlever !

Le procureur réfléchit quelques instants, et fini par accéder à la demande de Suzanne. On avait amené un fourgon. Le cadavre y fut placé, et on sortit de la gare.

On arriva à Saint-Denis, à la fin de la journée ; déjà les ouvriers quittaient le chantier ; le bruit de la mort du patron n'était pas arrivé jusque-là. Suzanne fit appeler Jean Malais, qui travaillait encore.

— Mon père est mort ! dit-elle. Veuillez transformer le bureau en chapelle ardente. C'est là qu'on le veillera.

Le procureur était très touché du courage de la jeune fille.

— Ah ! mademoiselle, lui dit-il, comme vous devez souffrir !

— Hélas ! murmura-t-elle, je souffrirai bien davantage quand je connaîtrai la vérité. Et je veux la savoir tout entière. Je compte sur vous, monsieur, pour m'expliquer en détail les causes de la mort de mon père.

Une heure après, le corps était étendu sur une petite estrade, que Jean Malais avait promptement élevée ; et des cierges étaient allumés tout autour.

Le juge d'instruction et le chef de la Sûreté étaient partis : seul, le procureur était resté auprès de la jeune fille, avec l'ingénieur Jean Malais.

— Monsieur, dit Suzanne à l'ingénieur, veuillez aller vous reposer. Vous reviendrez cette nuit.

Le jeune homme s'inclina respectueusement et sortit.

— Maintenant, monsieur, dit Suzanne au procureur, racontez moi la vérité. J'aurai le courage de l'entendre.

— Mais, mademoiselle, vous apprendrez cela plus tard... En ce moment...

— Non. Je veux savoir la vérité tout de suite. J'en connais une partie, d'ailleurs. Voici la lettre que mon père m'a écrite.

Le magistrat lut la lettre et dit :

— C'est vrai ; Michel Thomerain était innocent. Et, cependant, aujourd'hui, dans mon cabinet, il a refusé de dire une seule parole contre votre père ; et il a sangloté en apprenant sa mort. Il espérait que votre père avait fui...

Puis, le magistrat, comprenant qu'il valait mieux tout dire à cette noble jeune fille, lui raconta de quelle manière Michel avait pu établir son innocence. Lorsqu'il eut terminé ce récit Suzanne dit :

— Je vous remercie, monsieur... Je vous demanderai maintenant de me rendre un grand service : c'est d'annoncer que mon premier soin sera de rembourser ces sommes indûment touchées par mon père... Je ne sais pas quel est l'état de ma fortune ; mais je sacrifierai tout pour laver la mémoire de mon père... Adieu, monsieur, et merci.

Le procureur se retira.

La femme de chambre de Suzanne arriva bientôt, lui portant quelques effets. Et la jeune fille s'installa dans un fauteuil, regardant fixement le corps de M. de Saint-Ermond. De temps en temps, elle prenait la lettre qu'elle avait reçue et la lisait. Elle relisait surtout cette phrase : " C'est lui qui te demandera pardon, en mon nom, de tout le mal que je t'ai fait et de celui que je vais te faire. "

— J'ai le droit de songer à Michel, puisque c'était la dernière volonté de mon père.

Et cependant des doutes la torturaient : sans doute, Michel avait pleuré en apprenant la mort du malheureux. Mais pouvait-il lui pardonner cette injuste accusation ? Pouvait-il aimer toujours la jeune fille dont le père l'avait laissé condamner, déshonorer ?... Et, si Michel l'aimait encore, est-ce que la veuve Thomerain, avec son égoïsme maternel, ne se mettrait pas en travers de cet amour ?... Et Bernier, qui aimait Michel comme son fils ?...

Vers dix heures, quand Jean Malais revint, elle lui dit :

—Vous allez me rendre un service, mon ami. Vous connaissez Michel Thomerain ? Il doit être en ce moment chez son vieil ami Bernier...

Jean Malais l'interrompit :

—Michel Thomerain et sa mère, dit-il, sont à la porte de cette cabane depuis une heure, depuis qu'ils ont appris qu'on y avait transporté votre père... Et ils n'osent pas entrer.

—Comme ils sont bons ! murmura la jeune fille. Dites leur que je serais bien, bien heureuse, s'ils voulaient venir pleurer avec moi.

Jean Malais alla les chercher. Suzanne se jeta en sanglotant dans les bras de la veuve Thomerain.

—Oh ! ma bonne mère, dit-elle. Vous pardonnez...

Michel s'était agenouillé près du mort, la tête baissée, n'osant pas regarder Suzanne. Il fallut que la jeune fille allât à lui et le relevât.

Bernier, un peu en arrière, faisait une horrible grimace pour cacher ses larmes.

—Tenez, Michel, dit Suzanne, lisez la dernière lettre de mon pauvre père.

—Le malheureux ! murmura Michel, avec un nouveau sanglot. C'est moi qui ai causé sa mort ! Ah ! je ne me le pardonnerai jamais !

—Il vous a bien pardonné, lui ! dit Suzanne tristement.

—Mais vous, Suzanne ! vous ?...

La jeune fille lui tendit les deux mains et prononça.

—J'obéis de grand cœur à ses dernières volontés !

Bernier toussa bruyamment et s'en alla sur la route, en maugréant contre toutes ces émotions qui lui faisaient mal au cœur et finiraient par provoquer un anévrisme. Et plusieurs fois il montra le poing au ciel en disant :

—Quel brave cœur que cette petite !

Tandis que, malgré leur douleur, Michel et Suzanne retrouvaient un bonheur qu'ils avaient cru à jamais perdu, Martin Péliissier avait mené sa chère Juliette à Saint Ouen, devant la maison de ses parents, afin de profiter de la première émotion, pour leur faire reconnaître sa femme. Il réussit pleinement et put alors se dire le plus heureux des hommes. Déjà la grand'mère avait pris l'enfant et le couvrait de caresses. Ensuite elle alla chercher toutes les friandises qu'aimait son fils : des bouteilles de vieux vin, de bonnes liqueurs faites à la maison... Martin ne se fit pas prier pour commencer le récit de ses aventures, ce qui dura une partie de la nuit, tandis que sa mère improvisait un berceau pour l'enfant. Le bonheur était rentré dans la maison pour ne plus en sortir.

Dès le lendemain, Martin Péliissier reçut la visite de tous les reporters de Paris, qui venaient lui demander des explications sur sa miraculeuse évasion. La plupart s'étaient déjà présentés chez Michel Thomerain, qui avait refusé de les recevoir. Martin Péliissier, au contraire, fut enchanté d'exercer sa verve contre la police ; et, comme on était en train, à cette époque, de mener une campagne contre le chef de la Sûreté, tous les journalistes furent ravis d'avoir de nouvelles armes contre lui. Plusieurs même amplifièrent les récits de Martin, ce qui le rendit très populaire. Dans tout ce qu'il avait raconté, il avait d'ailleurs eu soin de ne parler de M. de Saint-Ermond que d'une façon très vague, laissant entendre que le père de Suzanne avait été la dupe de Gérard et de Pouscharoff, et qu'il s'était tué dès qu'il avait appris la vérité. Aussi les Parisiens considéreront-ils toujours M. de Saint-Ermond comme une victime.

L'industriel fut enterré le surlendemain, très simplement. Suzanne n'avait pas voulu envoyer de lettres de faire-part ; mais le cercueil fut suivi par tous les amis de sa famille et par les anciens ouvriers de l'usine.

En revenant du cimetière, la jeune fille prit le bras de madame Thomerain et lui dit simplement :

—Maintenant, ma bonne mère, nous ne nous quitterons plus.

Peu de temps après, ayant atteint sa majorité, elle se occupa elle-même de régler

toutes les affaires de M. de Saint-Ermoud. Le stock de Riga lui permit de rembourser à la compagnie d'assurances les sommes que son père avait touchées ; et, avec l'argent que l'industriel lui avait confié, elle fit face à toutes les échéances. Il ne lui resta que l'emplacement de l'usine et deux cent mille francs.

— Me trouverez-vous assez riche ? demanda-t-elle mélancoliquement à Michel.

— Je vous aime peut-être mieux ainsi, lui dit l'ingénieur, car c'est moi qui vous referai votre fortune.

Dès lors, Michel, auquel *la gauoise* avait immédiatement restitué les cent dix mille francs dont elle l'avait injustement dépouillé, reprit la direction des travaux, en conservant à Jean Malais la situation qu'il occupait. Et, en quelque mois, l'usine fut entièrement relevée.

Bernier avait annoncé qu'il prenait ses invalides ; mais il passait ses journées à travailler comme autrefois, admirant Michel, adorant Suzanne.

Au bout de six mois, ils se marièrent très simplement, n'ayant pour tous invités que Martin Péliissier et sa femme.

On apprit à cette époque que le prince Vérénine et Pouscharoff, condamnés à la transportation, allaient être expédiés à Nouniéa par *la Mugissante* ; et Martin Péliissier annonça gravement qu'il allait les recommander aux bons soins de M. de Palouët.

Martin et Juliette s'étaient mariés trois semaines après le retour du bijoutier à Paris. Et, grâce aux capitaux avancés par Suzanne, ils avaient fondé, rue de la Paix, à côté de l'ancien magasin de Martin, une magnifique maison de bijouterie avec ce titre :

A LA RIVIÈRE DE DIAMANTS !

Et, dès la première semaine de leur installation, ils avaient fait d'excellentes affaires. Toutes les Parisiennes venaient acheter leurs bijoux chez ce Martin Péliissier, que les journalistes avaient transformé en héros de roman.

Il acceptait d'ailleurs sa renommée avec la philosophie d'un sage, amassant déjà des économies, profitant adroitement de la vogue et consacrant ses dimanches par moitié à ses parents et à Michel Thomerain.

Un soir qu'il faisait ses comptes, un bel attelage s'arrêta devant le magasin, la porte s'ouvrit avec fracas, et une jolie femme se précipita dans le magasin, suivie d'un homme si grand qu'il dut se baisser pour passer sous la porte.

Machinalement, Martin s'écria :

— Tiens, Lisette !

Puis avec respect :

— Que désire madame ?... Et mais... Si je ne me trompe, c'est le brave général Maruschkine qui me fait l'honneur de rentrer chez moi ?

— Oui, monsieur, déclara sévèrement le général, c'est moi...

— Général, asseyez-vous. A quoi dois je l'honneur ?

— Je suis furieux contre vous, monsieur l'artiste en joaillerie, furieux !

— Contre moi ? Et pourquoi donc ? fit Martin, très respectueusement.

— Parce que vous vous êtes moqué de moi, monsieur Péliissier. Et je n'aime pas qu'on se moque de moi !

Mais, comme Lisette souriait, Martin était très tranquille.

— Oui, monsieur, continua le général, je suis furieux contre vous ; vous m'avez fait poser ! Vous m'avez tiré les vers du nez ! Et vous n'avez profité qu'à moitié de tous les renseignements que je vous ai si sottement donnés.

— Cependant, mon général, je crois vous avoir évité la peine de démasquer ce greudin de Vérénine et son fidèle Pouscharoff.

— C'est vrai, monsieur, mais vous avez oublié sa sœur.

— J'avoue, répliqua Martin, qu'elle nous a singulièrement brûlé la politesse ; mais j'ai jugé inutile de la poursuivre... lutter contre une femme !

— Une coquine !

— Et puis, je n'aime pas beaucoup les Anglais ; je ne suis pas fâché de leur avoir fait ce cadeau.

— Bien dit ! s'écria le général, qui est bien connu par sa haine des Anglais.

Et il lui tendit les deux mains en souriant. Puis, il prononça :

— Maintenant, causons sérieusement. Je viens traiter une grosse affaire avec vous...

—Mon général, de quoi s'agit-il ?

—Il me faut vos plus beaux bijoux, vos plus beaux diamants... pour une corbeille de mariage !

Et il regarda amoureuxment Lisette Randon. L'ancienne danseuse jugea convenable de baisser les yeux et ajouta :

—Pour ma corbeille de mariage ! Le général et moi, nous venons vous en faire part...

Comme Martin se confondait en compliments, Lisette déclara :

—Vous savez, moi, j'aime bien que la vie réelle se passe comme dans les romans, et que tout s'y termine, comme dans les romans... par un bon mariage !

FIN.

Demandez notre dernier catalogue de romans et de musique envoyé gratis sur demande.

Voyez LES AVANTAGES AUX ABONNÉS première page de ce numéro.

PRIMES ! PRIMES !

Ce Coupon est toujours Bon

LISEZ CECI ATTENTIVEMENT

Comme prime exceptionnelle à tous ceux qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui, étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, Magazine Littéraire publié mensuellement, est de \$1.00 par an. Donc, à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous adresserons LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an (12 numéros, c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**PERÉ et FILS,**" par LEOPOLD STAPLAUX, grand drame de la vie réelle. Très beau.

"**LA MAYEUX,**" par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 40,800 lignes de matière à lire.

"**LA MALEDICTION D'UN PERÉ,**" par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20,800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR et HAINE,**" ou le "**DRAME DE BICETRE,**" grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21,360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTERIEUX,**" (2 magnifiques volumes) roman canadien émouvant, par DR V. EUGÈNE DICK.

"**VENGEANCE FATALE,**" par L. C. W. DORION.

MAI 1896

COUPON.

MM. LEPROHON & LEPROHON, *Editeurs,*
25, Rue St Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE pour un an, à dater du numéro du mois de.....189

Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer.....comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Si vous toussiez demandez le "MENTHOL COUGH SYRUP"

Coupez cette Feuille en suivant le pointillé.

J'ATTENDS VOTRE RETOUR !

Paroles de MÉRY

Musique de LÉOPOLD AMAT

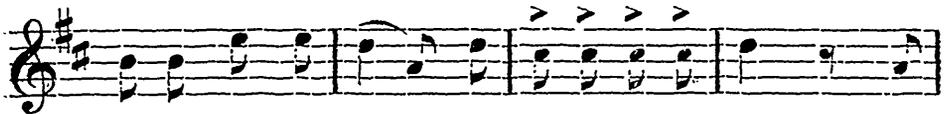
ALLEGRETO MODERATO



Vous que mon cœur dé - si - re, J'at-tends vo-tre re-tour; J'at-



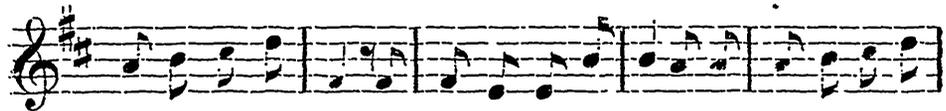
tends et je sou - pi - re, si loin de mon a - mour, J'at-



tends et je sou - pi - re, Si loin de mon a - mour, Vous



que mon cœur dé - si - re, J'at - tends vo - tre re - tour. Si

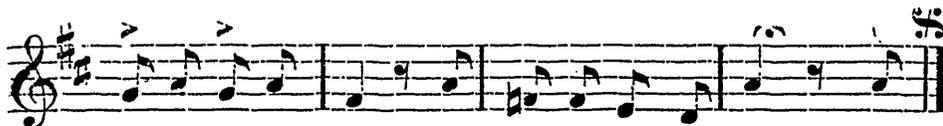


loin de mon a - mour, L'en-nui qui me dé - vo-re com - men - ce avec l'au-



ro - re, Et du - re'tout le jour com - men - ce avec l'au - ro - re, Et

**Prenez le "Syrop Menthol" pour la toux, une fois essayé
sera toujours employé**



du - re tout le jour Et du - re tout le jour.....Vous

2EME COUPLET

Vous aviez un serment,
Si doux à mon oreille ;
Est-il vrai que la veille,
Le lendemain nous ment ?
Est-il vrai que le veille,
Le lendemain nous ment ?
Le lendemain nous ment ?

Vous que mon cœur désire, etc.

3EME COUPLET

J'écoutais votre voix,
Accent du cœur si tendre
Devais-je donc l'entendre
Une dernière fois ?
Devais je donc l'entendre
Une dernière fois ?
Une dernière fois ?

Vous que mon cœur désire, etc.

Typ. J. E. Bélaïr, Montréal.

Si vous toussiez demandez le " MENTHOL COUGH SYRUP "

MOTS ET ANECDOTES

Une paysanne ayant été dans trois magasins, s'aperçoit en rentrant chez elle qu'elle a oublié son parapluie !

Bien vite, elle se remet en route, décidée d'aller le chercher dans les trois maisons où elle est allée.

Insuccès complet dans la première : on n'a pas vu le parapluie ; même insuccès dans la seconde ; enfin, dans la troisième, son parapluie lui est rendu !!

— Ah ! dit-elle en reprenant son bien, vous êtes bien plus honnêtes dans ce magasin-ci que dans les deux autres.

* *

Un gros monsieur est en visite chez la maman de Bob.

LE GROS MONSIEUR. — Viens sur mes genoux, Bob.

BOB — S'peux pas, t'as déjà mis ton ventre dessus...

* *

Sur le quai, entre pêcheurs à la ligne.

— Ça ne mord pas.

— Dame, mon ami, les poissons ne sont pas si bêtes que vous en avez l'air.

* *

Une grande dame qui n'avait point autant de beauté que de talent, demandait un jour à son directeur :

— Est-ce un péché, mon père, que prendre du plaisir à entendre dire que je suis jolie ?

— Certainement, mon enfant, répondit l'abbé, car il ne faut jamais encourager le mensonge.

* *

Scène d'intérieur : — Monsieur, madame et belle-maman au coin du feu.

MONSIEUR, lisant. — " Hier s'est éteint dans le quartier Popincourt, un brave homme pleuré des siens et de sa belle-mère ; le défunt, mari modèle, ne sortit pas une seule fois le soir, durant les quarante-trois années de mariage..."

BELLE-MAMAN. — Entends-tu, Ursule ?

Quarante-trois ans de mariage sans sortir une fois le soir ! Pas de Cercle, pas d'amis...

MONSIEUR, reprenant sa lecture. — "... Il ne sortait pas même le jour ; l'infortuné était paralysé."

Tableau !

* *

Dans un mariage disproportionné, le futur, déjà courbé, contraste avec la taille élancée de la mariée.

Alors, un des invités dit :

— C'est pour faire croire que c'est un mariage d'inclination.

PENSEES

Les fonctionnaires sont comme les livres d'une bibliothèque : les moins utiles sont les plus haut placés.

PAUL MASSON.

La résolution est comme une anguille : on la prend aisément, le diable est de la tenir.

I. ALEXANDRE.

Il est des êtres dont la bonté est tellement éprouvée qu'on ne craint pas de les faire souffrir : une caresse les ramène toujours.

ADRIEN CHABOT.

Les grands chagrins de notre jeunesse deviennent parfois le charme de notre âge mûr ; nous ne pouvons nous les rappeler qu'avec un sourire.

SARAH JEWETT.

Dans ce monde, ç'a été et sera toujours la même chose : c'est le cheval qui tire et le cocher qui reçoit le pourboire.

AUGIER.

Il y a des oiseaux et des amis de passage : le plus grand nombre nous viennent avec la belle saison et s'en vont avec elle.

G. M. VALTOUR.

Prenez le "Menthol Cough Syrup" pour la toux.
Il guérit tout autre il vous guérira.



O..... mon cœur! don - ne lui, don-ne lui ton ray-on de so - lei!

I

Elle ne croyait pas dans sa candeur naïve,
Que l'amour innocent qui dormait dans son cœur
Dût re changer un jour en une ardeur plus vive,
Et troubler à jamais son rêve de bonheur

Pour rendre à la fleur épuisée
Sa fraîcheur, son éclat vermeil
O printemps, donne-lui ta goutte de rosée
O mon cœur, donne lui (*bis*) ton rayon de soleil.

II

C'est en vain que j'attends un aveu de sa bouche
Je veux savoir en vain ses secrètes douleurs ;
Mon regard l'intimide et ma voix l'effarouche ;
Un mot trouble son âme et fait couler ses pleurs.

Pour rendre à la fleur épuisée
Sa fraîcheur, son éclat vermeil
O printemps, donne-lui ta goutte de rosée
O mon cœur, donne-lui (*bis*) ton rayon de soleil.

AVEC ACCOMPAGNEMENT POUR PIANO PRIX 25 Cts

PIERRE

C'était en 1812.

Pierre était un jeune homme grand et beau, son âme était aussi bien belle. Son père était mort depuis longtemps et sa mère, qu'on désignait dans le village sous le nom de la pauvre veuve était restée seule avec son fils unique. Et le fils travaillait sans relâche pour donner du pain à sa mère.

Or, un soir, lorsque Pierre rentra à la maison, il était plus triste que d'habitude. Et pendant que la pauvre veuve lui parlait, Pierre se détournait souvent pour essayer furtivement une larme. Mais la mère qui ne voyait pas les larmes de son fils, s'aperçut cependant qu'il avait au cœur un chagrin.—Mon Pierre, dit-elle, mon enfant, tu veux me le cacher, mais tu souffres beaucoup.

Pierre leva sur sa mère des yeux pleins de larmes.

Ma mère, dit-il, les nouvelles sont bien mauvaises. L'ennemi s'avance vers la frontière. Deux armées vont attaquer le Haut Canada, une autre se dirige vers le lac Champlain. Et votre Pierre va vous quitter. Oh ! ma mère ! ma mère !

Les sanglots étouffèrent sa voix. Il s'écroula dans les bras l'un de l'autre et ils furent longtemps sans rien dire.

Et quand la veuve parla sa résolution était prise.

Mon fils dit-elle, tu iras ; la patrie demande ton secours. Ne t'inquiète pas de ta mère, elle sera mieux que toi ; je ne trouverai pas trop amer le pain de la charité. Combats avec courage pour ton pays.

La mère énergique ne dormit pas cette nuit-là. C'était dans le silence de la nuit qu'elle cachait ses pleurs.

Et le lendemain, elle embrassa son fils et lui dit : Courage ! nous nous reverrons. Que Dieu protège le bon soldat !

Et le jeune homme s'en allait combattre pour la patrie, et la mère le regardait s'éloigner. Alors, elle ne put se soutenir. Elle pleura bien longtemps. Son fils était disparu sur la route lointaine, et elle l'avait vu disparaître, comme pour ressaisir une vision qui s'envole. Et lorsqu'elle rentra au logis, le soleil n'était plus à l'horizon. Elle se mit à genoux et, dans sa prière, elle dit ces paroles qu'elle n'avait pas coutume de dire : Que Dieu protège le bon soldat !

Plus de deux ans s'étaient écoulés. Et cependant, la veuve n'avait pas embrassé son fils depuis le jour douloureux où il était parti pour la guerre. Depuis un an elle n'en avait reçu aucune nouvelle.

Bien souvent, elle allait sur la route et regardait au loin si son fils ne revenait pas. Mais les jours et les semaines passaient et le fils, avec la joie ne rentrait pas au foyer.

Elle était bien triste. Le sourire avait fui ses lèvres au départ de son fils et depuis lors, il n'était pas revenu ; et les larmes avaient fait plus profonds sur son visage les sillons que l'âge y avait creusés.

Or, un jour, elle sentit que son cœur battait moins fort, et que la douleur qui la consumait achevait son œuvre. Et ce jour-là elle ne sortit pas sur la route pour voir si Pierre revenait.

Quelques jours après, un soldat grand et beau vint frapper à la porte de l'humble chaumière.

Une voix bien faible lui répondit.

Et le jeune homme entra. Et à peine était-il entré qu'il entendit ces mots : "Oh ! merci, mon Dieu, c'est lui, c'est mon fils qui vient revoir sa mère... sa mère mourante."

En effet, la mère était bien malade. En voyant son fils, réunissant ce qui lui restait de forces, elle s'était soulevée sur son lit. Le soldat se jeta dans ses bras. Et après avoir embrassé sa mère il lui sembla qu'un glaive avait pénétré son cœur.

Tantôt il était tout joyeux, et maintenant il est devenu triste à la pensée que sa mère allait mourir.

Tout à l'heure, il se disait : "Je suis riche maintenant. Oh ! j'aurai bien du bonheur de vivre avec ma mère, et dans les longues veillées, je lui raconterai mes exploits. Comme elle sera fière de son fils !" Et maintenant il se tenait immobile près du lit ; il était muet de douleur. La mère reprit :

Oh ! mon fils, je suis contente de mourir dans tes bras !... Mais il me semble que je serais encore plus heureuse, si je savais que mon fils a combattu vaillamment pour la patrie.

A ces mots, le soldat releva la tête avec fierté. D'une main, détachant son gilet, et de l'autre, montrant une large cicatrice qu'il avait à la poitrine. "J'ai combattu, dit-il, comme un canadien-français."

Si vous toussiez demandez le "Menthol cough Syrup"

Un sourire de contentement passa sur les lèvres de la mourante.

Que Dieu bénisse le bon soldat, dit-elle.

Le fils, en larmes, s'agenouilla pour recevoir cette suprême bénédiction.

La mourante joignit les mains sur son cœur. — Merci ! mon Dieu murmura-t-elle...

Une joie céleste se peignit sur tous ses traits, et son âme prit son essor vers le ciel.

Que Dieu reçoive la mère du bon soldat !

ALFRED.

BONJOUR ! BONSOIR ! AU REVOIR !

BONJOUR

Le jour, c'est la vie qui recommence. Voyez, dit l'aurore, tout s'anime dans la nature. L'oiseau s'apprête à chanter, la fleurette à embaumer, le ruisseau à babiller, l'homme devra-t-il rester seul inactif !... Oui, le jour c'est la vie, c'est donc le travail, le labeur incessant. Oh ! que ce labeur soit bon.

BONSOIR

Le soir, c'est la fin du jour, c'est l'heure du repos. Que ce repos soit bon, qu'il refasse nos forces dans un sommeil bienfaisant, qu'il détende notre esprit fatigué des luttes de la journée.

Bonsoir, c'est le dernier mot. Oh ! qu'il vienne du cœur ! Que les lèvres ne soient pas seules à le dire : mettons-y toute notre âme ! Qui sait si ce ne sera pas notre parole suprême ?

AU REVOIR

Le revoir, c'est l'espérance, c'est le sourire à travers les larmes, c'est le rayon de soleil dans l'âme. Oh ! qu'il la réchauffe et l'éclaire qu'il la soutienne dans son exil, en attendant qu'elle soit admise là où il n'y a plus ni séparation ni absence, ni adieu, mais un éternel revoir.

ANNE-MARIE.

HYGIÈNE PRATIQUE.

TRAITEMENT DES VERRUES.

On prend un brin de paille qu'on trempe dans l'acide azotique et on l'applique sur chaque verrue en prenant grand soin qu'il n'en tombe point sur la main et que le liquide ne dépasse pas la surface de la verrue. On renouvelle cette application chaque jour jusqu'à parfaite guérison.

On ne doit jamais enlever la partie brûlée mais attendre qu'elle tombe d'elle-même.

Si les verrues sont très nombreuses et que la cautérisation qui doit être spéciale à chaque verrue soit trop longue à exercer, on peut employer la pommade au bichromate de potasse et onctions renouvelées tous les jours.

La pommade au bichromate de potasse se fait avec 10 centigrammes de bichromate de potasse mélangés avec 15 grammes d'axonge.

DR. X.

DÉSINFECTION DES LIEUX D'AISANCES.

Par le changement de température, il se dégage parfois des lieux d'aisances des émanations non-seulement désagréables mais fort malsaines ; le moyen le meilleur et le plus simple pour remédier à cet inconvénient consiste à dissoudre 500 grammes de chlorure ou de sulfate de zinc dans deux seaux d'eau chaude et de les jeter dans l'endroit que l'on veut désinfecter.

On peut aussi se servir de sulfate de fer, qui est moins cher, mais il n'est pas aussi bon que le chlorure ou le sulfate de zinc.

EMPLOI DU CAFÉ DANS LA FIÈVRE TYPHOÏDE.

Dans la première période de la fièvre typhoïde, le café est un excellent spécifique. Les adultes peuvent en prendre trois cuillerées toutes les deux heures et dans l'intervalles avaler une ou deux cuillerées de vin de Bordeaux.

L'effet salutaire se produit immédiatement.

Prenez le "Syrop Menthol" pour la toux, une fois essayé sera toujours employé

RECETTES FAMILIÈRES.

MOYEN D'ENLEVER LES TACHES D'ENCRE SUR
LES ÉTOFFES DE COULEUR.

Faites dissoudre une cuillerée à café d'acide oxalique dans un peu d'eau chaude. Trempez un chiffon de laine dans cette solution et frottez-en la tache. Si, après cette opération, vous voyez encore une marque rouge, c'est que l'encre a été fabriquée avec du bois de campêche. Délayez alors un peu de chlorite de chaux, de façon à en faire une pâte; frottez avec, puis lavez à grande eau.

PROCÉDÉ POUR BLANCHIR L'IVOIRE JAUNI.

L'ivoire se ternit assez facilement au contact de l'air et de la poussière et prend en même temps une couleur jaunâtre. Pour le blanchir il suffit de le broser avec de la pierre ponce calcinée et délayée avec de l'eau; ensuite on renferme les pièces encore humides sous une cloche en verre que l'on expose aux rayons du soleil.

Les objets ainsi nettoyés acquièrent même une blancheur plus grande que celle qu'ils avaient primitivement.

CONSERVATION DES POMMES.

Il semble qu'on ne sait pas assez généralement que les pommes peuvent parfaitement se conserver une année entière étant placées dans un tas de blé. Ce dernier n'est nullement endommagé par leur contact et il est même probable que, si les pommes américaines étaient encaissées parmi le blé, elles nous parviendraient dans un état bien supérieur à celui dans lequel nous les recevons.

LES LAMPES.

Toutes les lampes doivent être nettoyées avec soin tous les matins. La cheminée de verre doit être surmontée d'un petit chapeau de papier qui empêche la poussière de s'y introduire. Dans les grands jours, au moment où l'on ne s'en sert plus, l'huile que l'on y laisse s'épaissit; il faut la changer si on veut jouir d'une belle lumière. Si elle a besoin d'être nettoyée, faire bouillir un litre d'eau dans lequel on a fait fondre de la potasse; on verse de cette eau bouil-

lante dans la lampe; on la rince en jetant le résidu. On bouche toutes les issues à poussière et on laisse ainsi ses lampes jusqu'aux jours courts.

Casconnades

OU EST PLACÉ LE COURAGE D'UN GASCON

Un Gascon qui étourdissait tout le monde de sa fausse bravoure, ayant pris la fuite dans un combat, on lui demanda où était le courage, il répondit:—Aux jambes.

LA RÉPARATION

Un mari, fatigué des chaînes de l'hymen, fit, après la mort de sa femme, le quatrain suivant:

J'ai vu périr femme que j'avais prise
Pour moitié. Le ciel en me l'ôtant,
A bien voulu réparer la sottise
Que moi, nigaud, je fis en la prenant.

LES FEMMES D'AUTREFOIS

Autrefois, disait un Gascon, chaque belle avait son faible particulier:

Pour plaire, il fallait une étude;
Le mystère et le secret
Domptait la prude.
La coquette céda au fracas indiscret;
La vieille aimait par jalousie,
La jeune aimait par curiosité,
Celle-ci par fantaisie,
Et celle-là par vanité.

Mais à présent toutes les intrigues se ressemblent.

Un seul chemin conduit au cœur d'une
[beauté;
L'amour, qui n'a plus qu'une flèche,
Qui fasse brèche
A la cruauté.
C'est l'argent qui fait le nœud de l'intri-
[gue,
Et le plus ou le moins en fait le dénoue-
[ment.

Prenez le 'Menthol cough syrup' pour la toux.
Il guérit tout entre il vous guérira

LE RIFLE

Si vous avez un enfant atteint de cette terrible maladie ou si vous connaissez quelqu'un atteint du mal de barbe ou autre maladie de la peau, lisez le témoignage suivant



“ Le Dr M**, médecin bien connu de Montréal, dit que le
“ Sérum de Roux contre la diphtérie n'est pas plus merveilleux
“ dans ses effets que ne l'est la Pommade Antiseptique du Dr
“ Rameau, contre le Rifle, le Mal de Barbe et autres maladies
“ de la peau

Cette Pommade guérit **infailliblement** le Rifle en peu de temps. Depuis que cette préparation est en vente au Canada nous n'avons pas encore rencontré un seul cas d'insuccès.



DANS 95 CAS SUR 100, UNE SEULE BOITE SUFFIT.

Cette Pommade a guéri dernièrement et en peu de temps un cas de Rifle de dix ans.

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

ET CHEZ J. E. W. LECOURE, Pharmacien,

Coin des rues Craig et Bonsecours, MONTREAL.

Envoyée par la Malle sur réception de \$r.o.e.

LE VERITABLE

GUIDE - DU - MARIAGE

Par UN CELIBATAIRE

PRIX : 5 cts.

En vente chez tous les Libraires et Marchands de Journaux, et chez **Reprohon & Reprohons**

LIBRAIRES

25, rue St-Gabriel, Montréal.

Dr J. G. A. GENDREAU,

Chirurgien-Dentiste.

20, Rue ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de Bureau de 9 a.m., à 6 hrs p.m.

TÉLÉPHONE 2818.



UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE

Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

Santé et Beauté !

Une boîte avec notice \$1.00 ;
6 boîtes \$5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance :

L. A. Bernard, 1832, Rue Ste-Catherine,

MONTREAL.

Tél. Bell 6523.



T. A. GROTHÉ

Manufacturier et Importateur de Montres en Or et Argent, Pendules, Lunettes, Etc.

ET BIJOUTERIES en CE ERAL

COLLIERS et MÉDAILLONS pour sociétés.

JONCS DE MARIAGE UNE SPECIALITE.

95 et 95 1/2, Rue St-Laurent, MONTREAL.

DOMINION TOILET SUPPLY CO. Y

AGENCE PRINCIPALE :

Dominion Steam Laundry, 623 rue St-Laurent
(TELEPHONE BELL : 6184)

Abonnez-vous à cette maison de confiance. Nécessaire de toilette avec horloge. Service 25c par semaine. Faites enregistrer votre abonnement sans retard.

N. LEVEILLEE,

MARCHAND
TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montreal.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs,
Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

A TOUT AMATEUR DE BONNS CIGARES

....NOUS RECOMMANDONS LES CIGARES....



Les Marques les plus Populaires a 5 cents

Fabriques par la Manufacture Cigares Blackstone

— MONTREAL.

